Vincent Tordjman

Scénographie, design

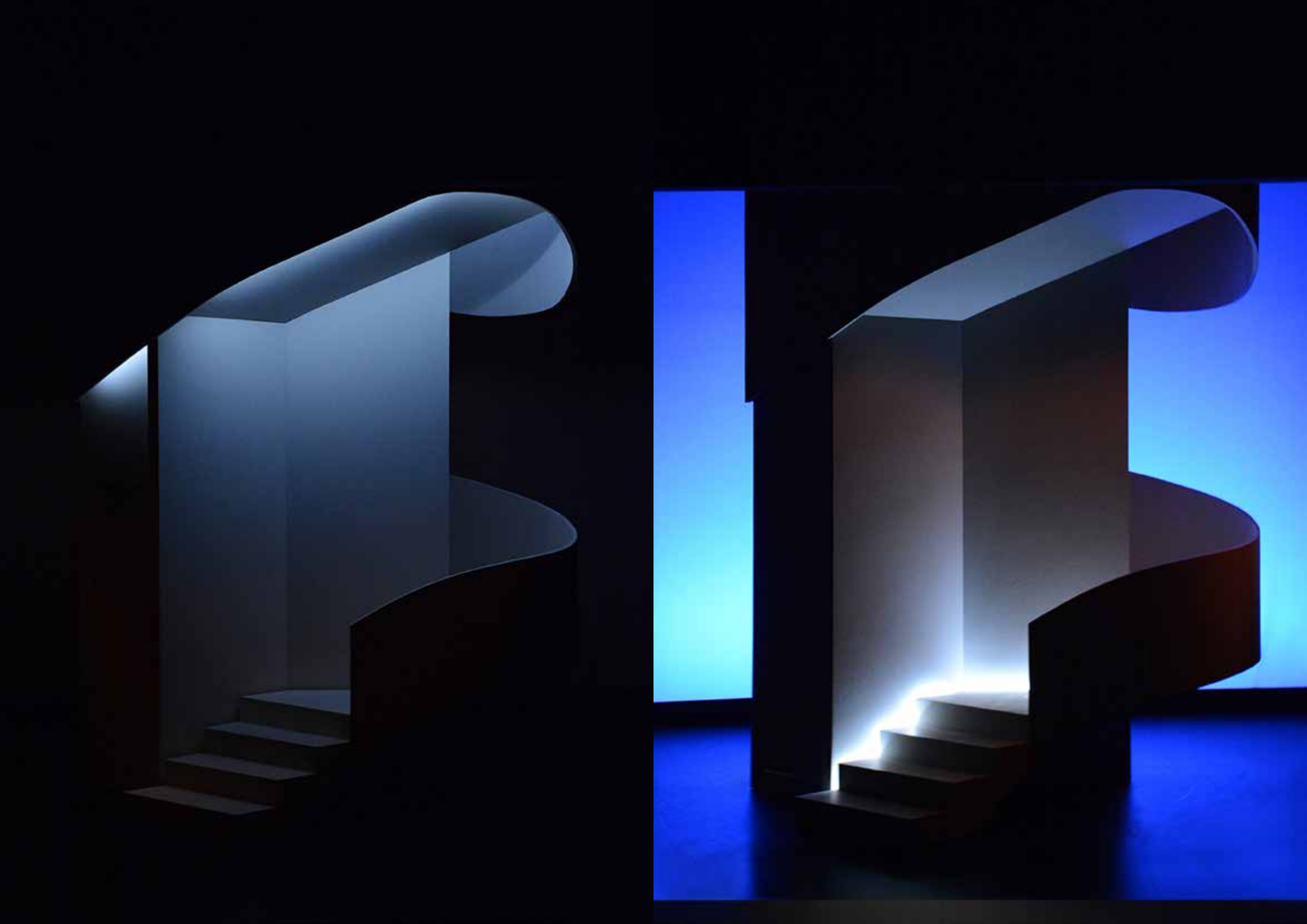
SCÉNOGRAPHIE

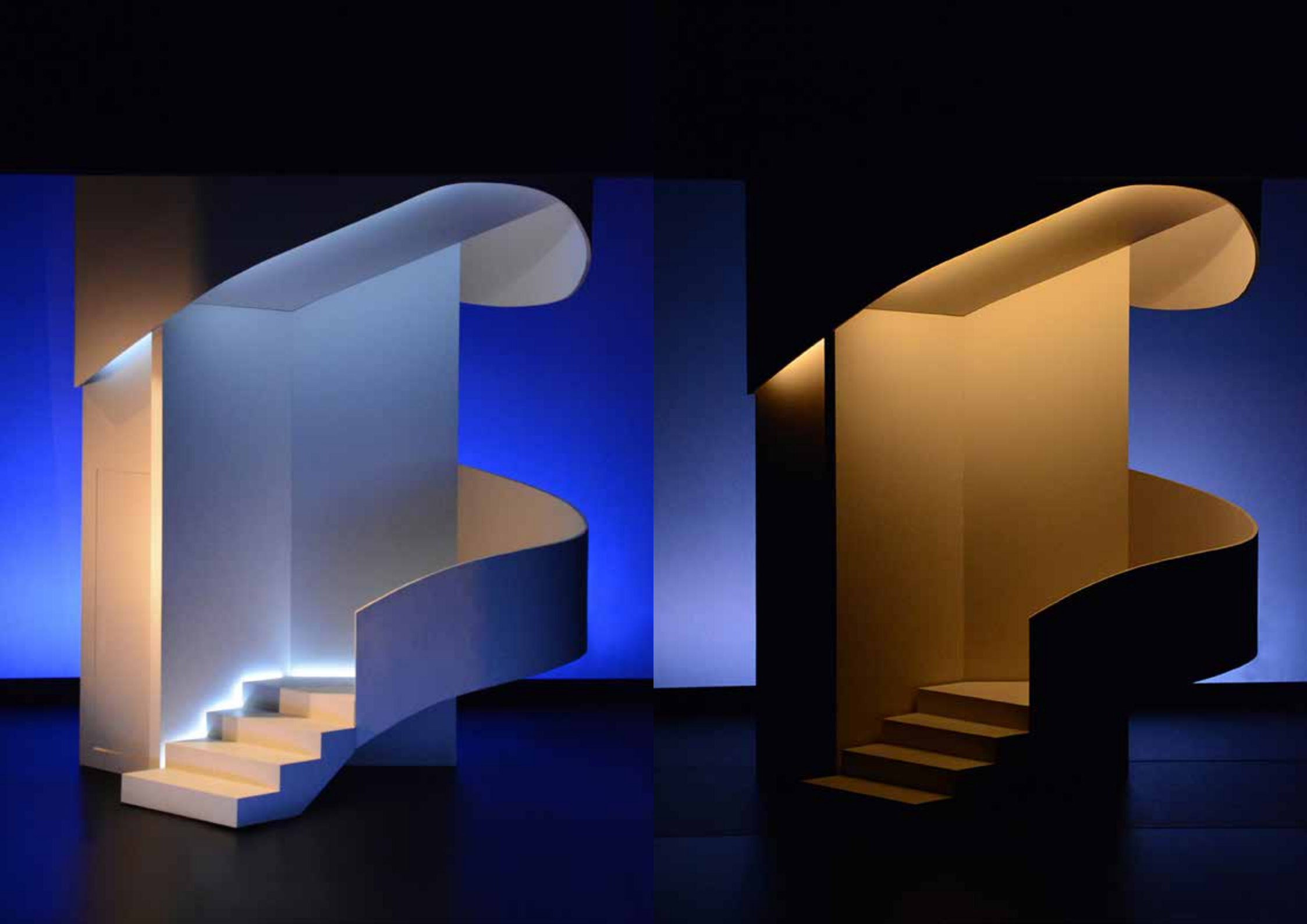
L’ÊTRE OU PAS

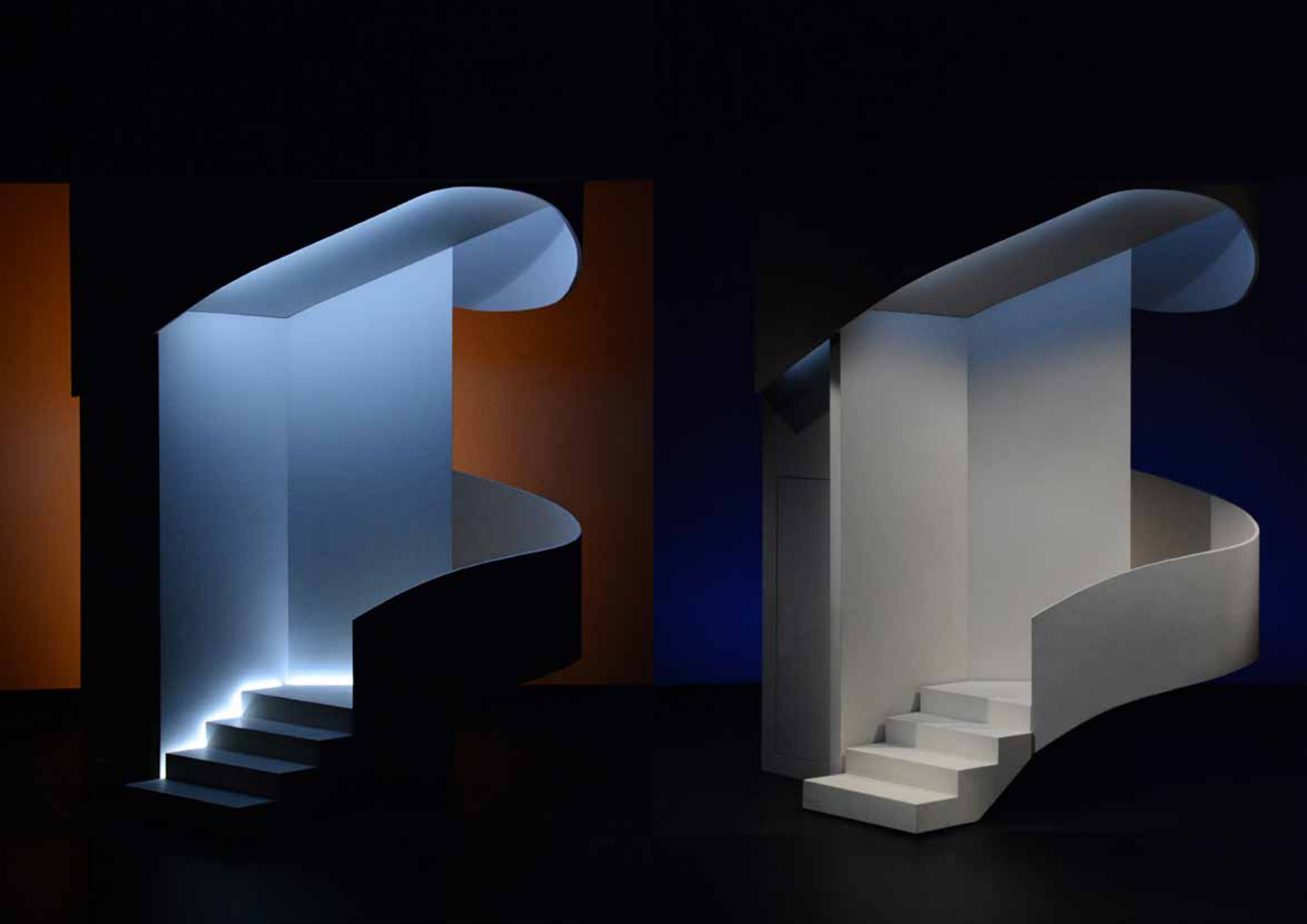
Scénographie
Vincent Tordjman

L'ÊTRE OU PAS

Chez Vincent Tordjman, la création procède d'un mouvement naturel lié au désir de comprendre les objets et la matière, leur logique constructive, leurs assemblages et combinaisons, leurs articulations mécaniques, leur comportement en lumière et en acoustique - les principes de la naissance des formes. La simplification et l'épure sont au cœur du processus car il s'agit de partager avec l'usager ou le spectateur les sensations de découverte. Même sensations devant l'objet fini que lors de la recherche. Mettre en évidence des possibilités, des effets de la lumière, du son. L'intégrer même si on l'oublie, ne pas affirmer la technique, la technique devient poésie. Son vocabulaire formel se construit dans le recherche de tension et de légèreté, qui invoque souvent l'oblique et son potentiel de finesse. L'économie de matière et de moyens est au centre du dessin. Peu de matière pour plus d'effet.Son travail de scénographie et de design implique toujours ses résonances et ses composantes plus impalpables comme le son et la lumière, car l'attention est portée non sur la chose elle-même mais sur sa perception et sur sa résonance dans l'imaginaire. Cette attention implique le recours aux technologies si elles vont dans le sens poétique de l'idée du projet. Ainsi aucun a priori ne freine l'exigence dans les projets, ni la cohabitation des matériaux et des techniques pour développer de solutions nouvelles - qu'il s'agisse de son, de lumière, de pilotages électroniques, que les budgets soient conséquents ou qu'ils imposent des bricolages habiles.







L'être ou pas
de Jean-Claude Grumberg
Théâtre Antoine (Paris)
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia Da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Musique
Vicnet

Interprétation
Pierre Arditi et Daniel Russo

Production
Théâtre Antoine (Paris)

REVUE DE PRESSE

JEWPOP
LE SITE QUI VOIT DES JUIFS PARTOUT !

PRÊT À JOUER ET RELEVER LE DÉFI ?
HAPPY HOUR - Escape Game -

THEATRE

Le duo Arditi-Russo, antidote de choc à l'antisémitisme

Par Alain Granat - Samedi 28 février 2015

9 saynètes pour expliquer (ou pas) ce qu'est être juif. Le pari théâtral de Jean-Claude Grumberg avec *L'être ou pas*, remarquablement porté par Pierre Arditi et Daniel Russo, fait jubiler le public du Théâtre Antoine.

Un décor sobre, d'inspiration quasi-Bauhaus, un escalier sur le mode Tour de Babel contemporaine, et deux voisins qui ne se connaissent pas. La pièce démarre au quart de tour avec un Daniel Russo parfait de bout en bout (même si pas circoncis), qui interpelle son voisin du dessus, incarné par un Pierre Arditi à l'ironie toute flegmatique. «Vous êtes juif ?» demande Russo à Arditi. Sa femme l'a «vu sur Internet». Elle ne sait pas vraiment ce que c'est, lui non plus, et voilà Arditi soumis à la question.

L'adaptation du court texte de Grumberg *Pour en finir avec la question juive* est un régal, subtilement mis en scène par Charles Tordjman. Familier du théâtre de boulevard et habitué des comédies au cinéma, Daniel Russo donne ici toute la dimension de son talent, alternant entre comique pur et émotion contenue. Son duo avec Pierre Arditi, toujours aussi élégant dans son jeu, fonctionne à merveille.

« Afin d'être aussi complet que possible, je signale à ceux que la question continuerait à tarauder qu'un professeur émérite d'Harvard a répertorié à ce jour 8612 façons de se dire juif. Ne se reconnaissant dans aucune, il a déclaré à la presse qu'il poursuivait ses recherches. Je m'associe modestement, mais de tout mon cœur, à sa quête. » écrit Grumberg. *L'être ou pas* est assurément la pièce salvatrice du moment.

Alain Granat

Jusqu'au 27 mars 2015 (du mardi au vendredi, 19h) au Théâtre Antoine, 14 boulevard de Strasbourg, 75010 Paris

Réservations sur le site du Théâtre Antoine

Par téléphone : 01 42 08 77 71

Prix des places : de 16 à 51€

© photos : DR

Article publié le 26 février 2015. Tous droits de reproduction et de représentation réservés © 2015 Jewpop

RESEAUX SOCIAUX
facebook
twitter
SOUNDCLOUD

Recherche OK

LES NEWS DANS VOTRE BOITE
Email OK
> OU DANS VOS FLUX RSS

ART GALLERY

La galerie expo-vente Jewpop

AGENDA
Jewpop recommande vivement
Aaron Goldberg trio en concert au New Morning
Mardi 24 février 2015 @ 7-9 rue des Petites Ecuries
Mélanie Dahan "Keys" au Sunside
Vendredi 28 novembre 2014 @ 60 rue des Lombards
Lire la suite

"L'être ou pas", Pierre Arditi et Daniel Russo s'interrogent avec humour sur l'identité juive

Publié le 20/02/2015 à 11h24, mis à jour le 25/02/2015 à 14h46

Daniel Russo et Pierre Arditi sur les planches du théâtre Antoine - © France Télévisions

"L'être ou pas" de Jean-Claude Grumberg est une pièce comique qui a une résonance particulière en ce moment. Car il est ici question de la judaïté et de tous les préjugés qui entourent cette religion. Sur scène, un dialogue ininterrompu sur la question entre deux voisins, Pierre Arditi et Daniel Russo. A découvrir jusqu'au 27 mars au Théâtre Antoine à Paris.

Par Marie Pujolas

Invité du Soir 3, Pierre Arditi se livre avec son habituelle franchise sur la pièce qu'il joue en ce moment "L'être ou pas", qui écorne les préjugés sur l'identité juive. Un dialogue entre deux voisins qui a forcément une résonance particulière compte tenu de l'actualité. Pour le comédien, "L'avantage de la pièce de Jean-Claude Grumberg, c'est qu'on éclaire le tunnel". "La pièce est un discours de paix et de tolérance".

Même si l'actualité autour de l'identité, des religions, du racisme, de la tolérance, est particulièrement lourde en ce début d'année, la pièce de Jean-Claude Grumberg reste une comédie et non un playdoyer politique. Dans la présentation de la pièce, l'auteur déclare à propos de l'identité juive : "Afin d'être aussi complet que possible, je signale à ceux que la question continuerait à tarauder qu'un professeur émérite d'Harvard a répertorié à ce jour 8612 façons de se dire juif. Ne se reconnaissant dans aucune, il a déclaré à la presse qu'il poursuivait ses recherches. Je m'associe modestement mais de tout mon coeur, à sa quête". Tout un programme !

"L'être ou pas" au Théâtre Antoine
14 boulevard de Strasbourg, 75010 Paris
Représentations du mardi au vendredi à 19 heures jusqu'au 27 mars 2015
Réservations : 01 42 08 77 71

Réagir

Envoyer
Recommander 130
Tweeter 23
+1 14
tumblr.
Pinit

THÉMATIQUES LIÉES
SCÈNES
Théâtre
Contemporain

LES PLUS LUS
1 L'émouvante "Anna Christie" blessée par la vie de Mélanie Thierry
2 Juniors Ballets : les jeunes danseurs au plus haut niveau

TOUTE L'ACTU SCÈNES

L'émouvante "Anna Christie" blessée par la vie de Mélanie Thierry

Juniors Ballets : les jeunes danseurs au plus haut niveau - CANNES

Le conteur Yannick Jaulin met en pièce la religion - Saint-Jacques-de-la-Lande

Jango Edwards, le maître des clowns transmet son art - TOULOUSE

LIVE THÉÂTRE

Voir tout le catalogue

ÉVÉNEMENTS

Une Folle journée toujours plus forte

Francesco Tristano, l'homme-piano

LE CABINET ONIRIQUE

Architecte d’intérieur
Noé Duchaufour-Lawrance

Animations des voiles
Vincent Tordjman

LE CABINET ONIRIQUE

Le décorateur place une sculpture évoquant des courbes féminines dans la vitrine. Une chaise longue, sur un podium, invite à la contemplation de l'oeuvre. Tels des pétales, des paravents de plâtre disposés tout autour de la pièce composent un cocon intimiste. Nous sommes dans un cabinet de curiosités sensuel autant que conceptuel.

Le Cabinet Onirique /
Noé Duchaufour-Lawrance
Exposition “AD Intérieurs 2014 : Décors à vivre”
au Musée des Arts Décoratifs (Paris)
–

Architecte d’intérieur
Noé Duchaufour-Lawrance

Animations des voiles :
Vincent Tordjman

Fabricants LED
KKDC France

Autres luminaires
Modular France

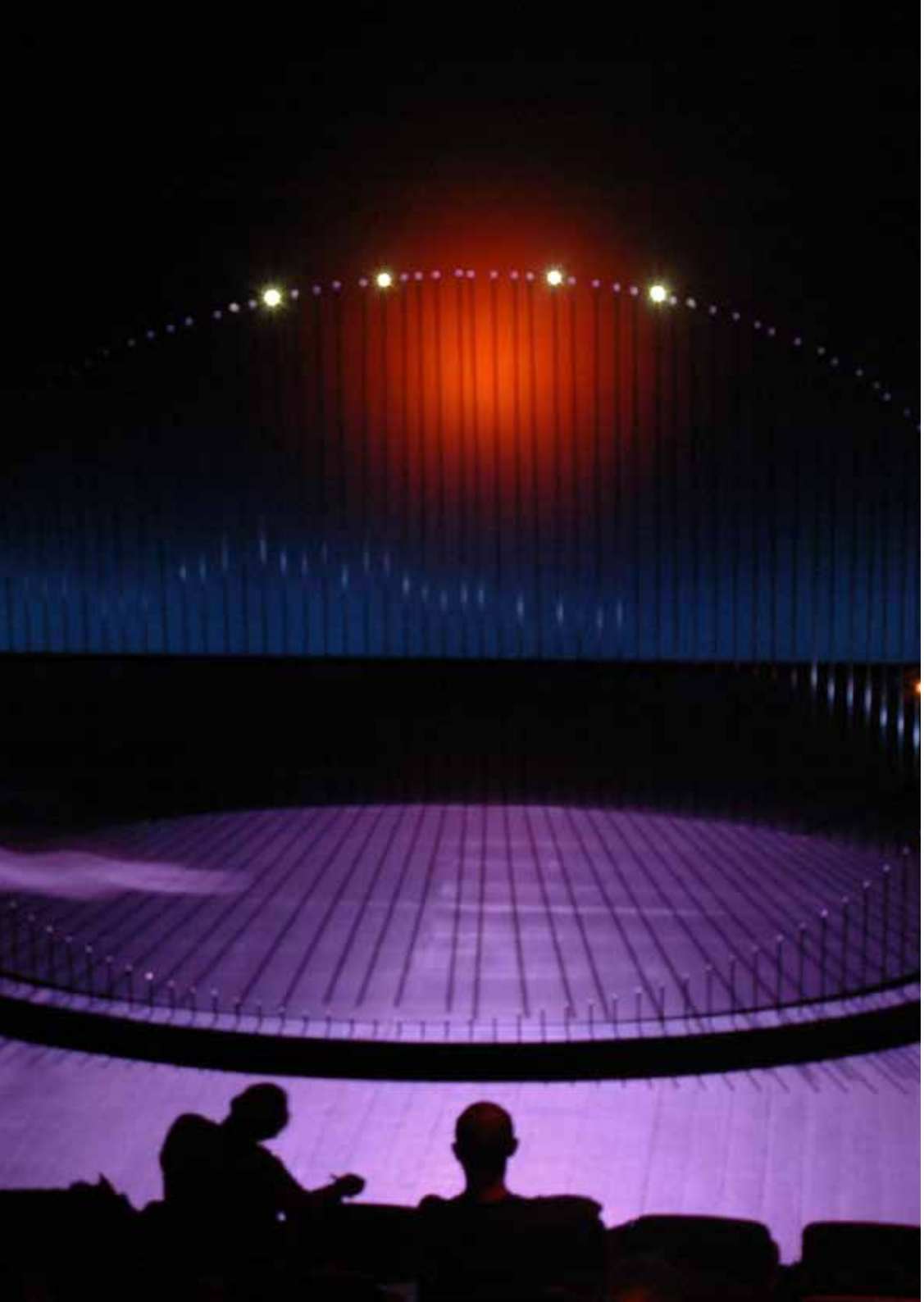
Éclairagiste
Florian Douet

Animation électronique et mécanique
Vincent Tordjman et Antoine Bonnet

Cartes électroniques
Interface-Z

GALILEO

Scénographie
Vincent Tordjman



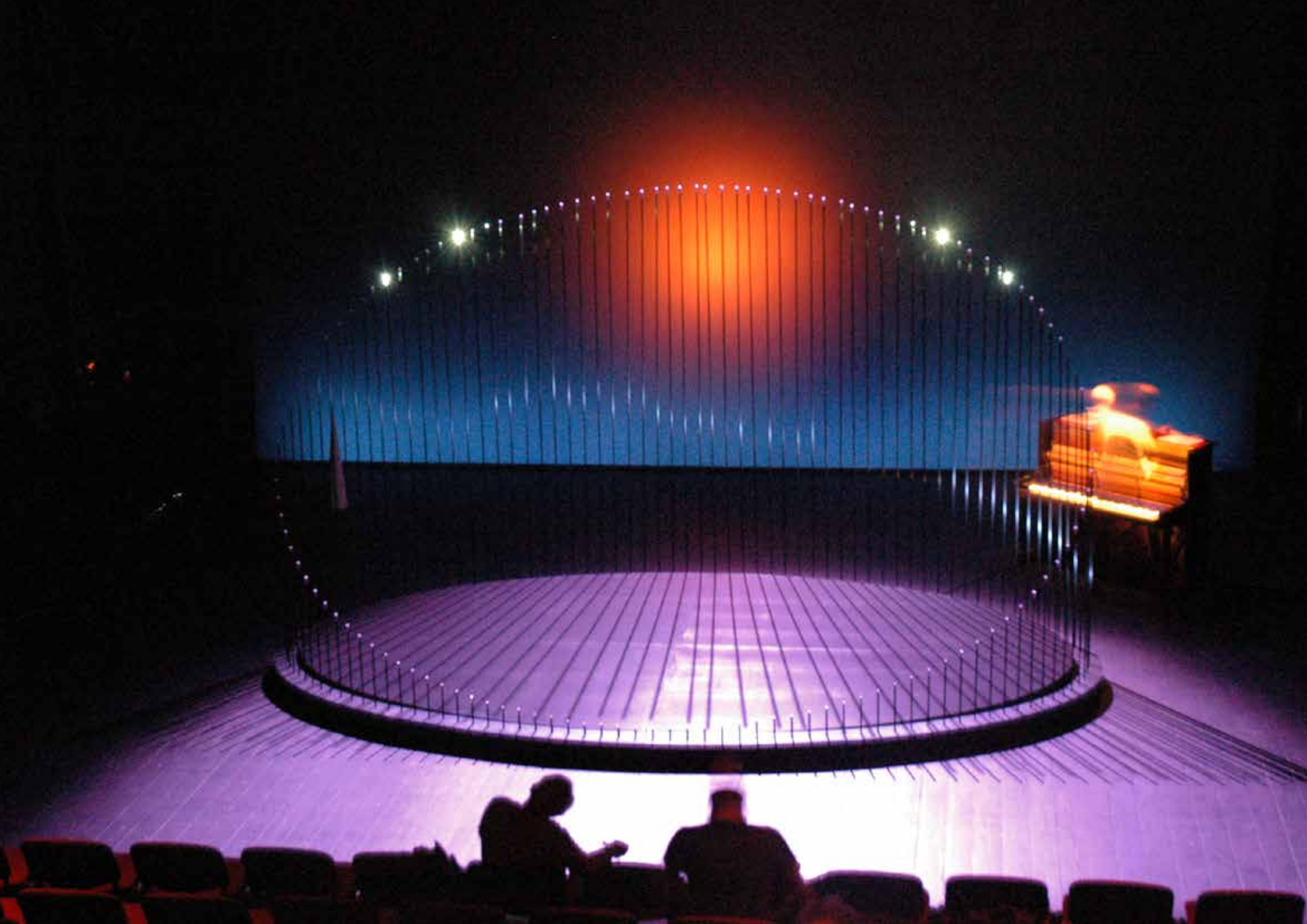
GALILEO

“Marco Paolini aime les trains. Chez lui, près de Venise il a construit tout un jeu où des wagons suivent des locomotives qui traversent des forêts, des gares bien sûr, et des petites maisons sagement rangées au bord des rails. Marco Paolini fait les plans de ses incroyables circuits à la règle et à la main (...) Ce qui relie Marco Paolini à Galilée c’est que tous deux sont des mécaniciens. L’un bricole les trains et des circuits pour être au ras de la terre, l’autre bricole un télescope pour tutoyer les étoiles. Chacun son univers. [...]”

Charles Tordjman,
scenarts.fr

“Être génial, dans des circonstances difficiles, cela peut être un problème, surtout pour les autres. C’est en partant de cette considération que se développe le travail d’approfondissement pétri de curiosité que Marco Paolini et Francesco Niccolini ont consacré à la figure de Galilée. Le père de la science moderne apparaît en effet aux yeux des contemporains comme un grand vulgarisateur de ses propres recherches, mais surtout comme un esprit resté ouvert au doute jusqu’à la fin, jusqu’à la vieillesse [...]”

Vidy, Théâtre de Lausanne



Galileo
de Marco Paolini,
Francesco Niccolini, Michela Signori
Théâtre Vidy-Lausanne
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Texte français
Daniela Almansi
Francesco Niccolini
Marco Paolini

Musique
Vicnet

Interprétation
Marco Paolini

Lumières
Christian Pinaud

Collaboration artistique
Gabriella Ossola

Production
Compagnie Fabbrica
Théâtre Vidy-Lausanne
Jolefilm

B&B ITALIA
2014
DESIGNER'S DAYS

Scénographie
Vincent Tordjman

B&B ITALIA

2014 Designer's Days

Mouvement
La mécanique de la création

Qui a dit que le mouvement de la raison ne pouvait s'accorder à celui du cœur? Les collections B&B Italia se développent dans un mouvement perpétuel qui articule instincts créatifs et possibilités techniques.

B&B Italia déploie ici une chaîne de production imaginaire qui effeuille et met en mouvement ses modèles iconiques, illustrant ainsi sa logique de fabrication et la possibilité d'habiller de mille façons ses meubles.

L'installation conduit le visiteur jusqu'au sous-sol, à la découverte du nouveau système de dressing Backstage signé Antonio Citterio, présenté pour la première fois en France.

MOUVEMENT

B&B Italia
Designer's Days 2014
Paris
–

Scénographie, programmation
Vincent Tordjman

Réalisation
Ufacto, Pantin

Photographies
Alexandra de Cossette

MAXALTO
2014
DESIGNER'S DAYS

Scénographie
Vincent Tordjman

MAXALTO

2014 Designer’s Days

Le thème Mouvement proposé par dDays est ici interprété dans ses aspects les plus impalpables. Son, lumière et air composent une installation qui peut fonctionner en mode autonome avec des séquences préprogrammées de sons et lumières, ou en mode interactif, contrôlée par la voix des spectateurs. Maxalto nous invite à nous isoler un instant pour l’expérience de mouvements impalpables dans un espace traversé de vibrations d’air, de lumière et de sons, une zone de flux et d’énergies réactives.

Le naturel et la technologie se combinent pour évoquer sur ce mode onirique l’émergence des énergies créatives. Le mouvement se fait ainsi de l’idée à la forme, soulignant de manière théâtrale le raffinement et l’abstraction des tabourets Loto de Antonio Citterio.

AXALTO

Maxalto
Designer's Days 2014
Paris
–

Scénographie
Vincent Tordjman

Création lumière
Hugo Oudin

Réalisation
Ufacto

Partenariat
Dyson
La Boîte Concept
Le VIA

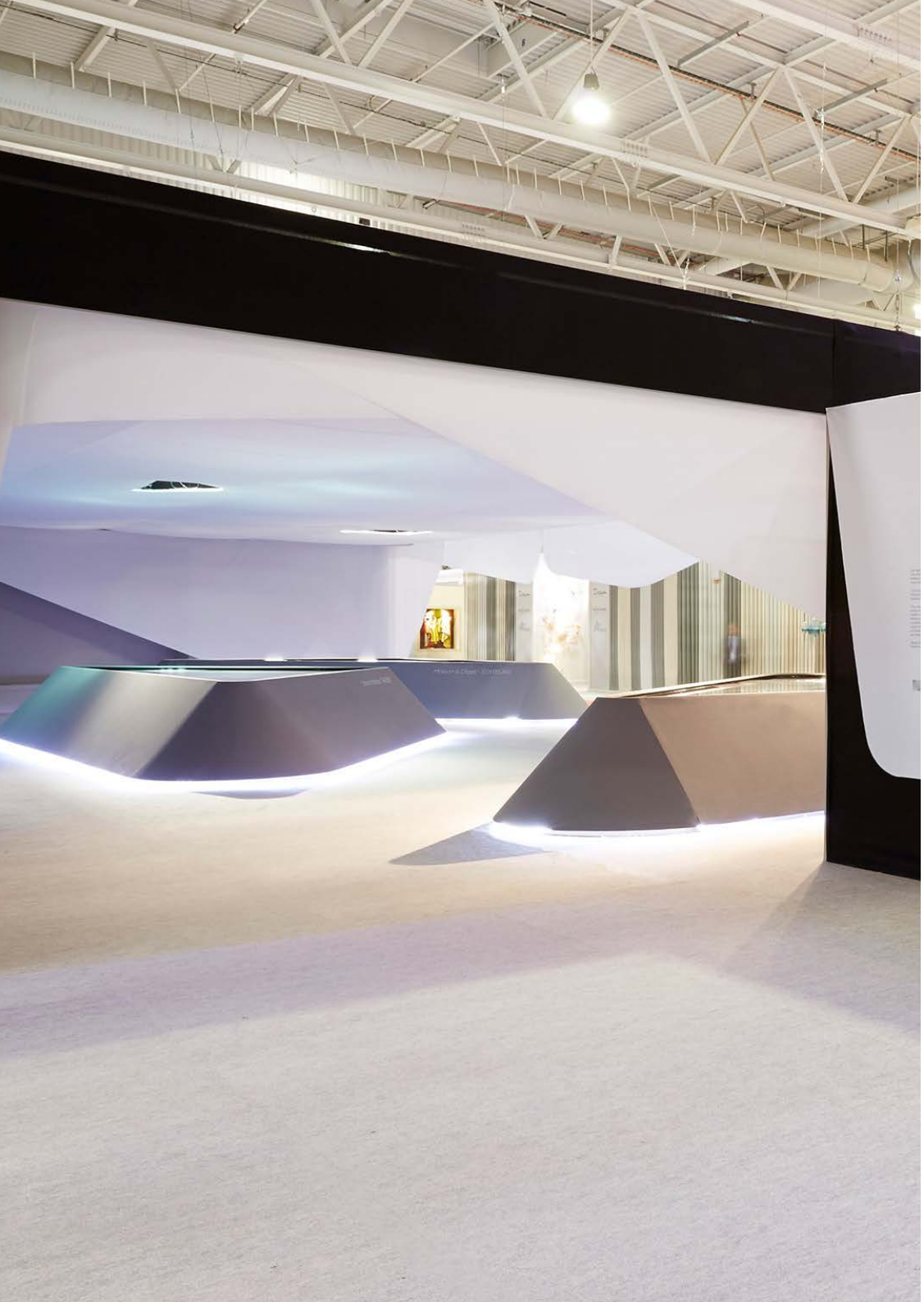
Photographies
Alexandra de Cossette

LES MIROIRS D’EAU

Salon Maison et Objet

Scénographie
Noé Duchaufour-Lawrance

Design sonore
Vincent Tordjman



LES MIROIRS D'EAU

Salon Maison et Objet

L'espace scénographique conçue par Noé Duchaufour-Lawrance pour le salon professionnel Maison et Objet est animé par une création lumière et de la musique composée et jouée live par Vincent Tordjman en interaction avec le public.

Cette musique, en particulier dans les basses fréquences, créée des vibrations d'eau dans les bassins qui se réfléchissent au plafond pour créer mouvements et compositions abstraites de lumière en intéraction avec le public : le son et la mlumière deviennent des matières à part entière, des vibrations dynamiques et oniriques qui créent une sensation de nature.

La matière devient vivante, l'image s'anime, les vibrations donnent le ryhtme de la création... Tout se fait écho.

Maison & Objet - EDITEUR

Maison & Objet - EDITEURS

Maison & Objet - EDITEURS

Scènes d'intérieur /
Noé Duchaufour-Lawrance
Maison & Objet 2014
–

Scénographie
Noé Duchaufour-Lawrance

Collaboration lumière et son
Vincent Tordjman

RÉSUMONS-NOUS

Scénographie
Vincent Tordjman

RÉSUMONS-NOUS

“Semaine après semaine, de 1952 à 1971, Alexandre Vialatte a tenu parole. Sa chronique hebdomadaire dans un journal régional lui permet d’exprimer une fidélité sans faille envers une France, celle de son enfance, qui se défait sous ses yeux à force de réformes hâtives : «On brise tout parce qu’on veut faire du neuf. On a donc l’illusion de pouvoir tout remplacer.» A la précipitation inutile, ce flâneur oppose le génie de la lenteur, les bienfaits du temps perdu. Dans sa course échevelée vers le progrès, le monde ne perd plus une minute pour se perdre… Vialatte prend le parti d’en rire et nous offre une cinglante caricature des «temps modernes».”

Jacques Nichet

Résumons-nous
d'Alexandre Vialatt
Théâtre Vidy-Lausanne
–

Adaptation
Jacques Nichet

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman,
François Azambourg
Hellène Gaulier

Costumes
Hafid Bachiri,
Cidalia da Costa
Anne Yarmola

Lumières
Christian Pinaud

Musique
Vicnet

Interprétation
Clotilde Mollet
Christine Murillo
Dominique Pinon

Maquillages
Cécile Kretschmar
Sophie Niesseron

Photographies
Mario Del Curto

Production
Compagnie Fabbrica
Théâtre Vidy-Lausanne

MOI JE CROIS PAS

Scénographie
Vincent Tordjman

MOI JE CROIS PAS

“Monte le son qu’on loupe pas les pubs !” Pierre Arditi et Catherine Hiegel, un couple qui n’a pas oublié la tendresse, mais dont l’amour est un peu retombé comme un soufflé, se cherche sans cesse des poux. Un portrait aigre doux d’une France à pantoufles et à la télé trop allumée.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2012 | Moi je crois pas

Moi je crois pas
de Jean-Claude Grumberg
Théâtre du Rond-Point – Paris
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia Da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Interprétation
Pierre Arditi, Catherine Hiegel

Musique originale
Vicnet

Maquillage
Cécile Kretschmar

Collaboration artistique
Zohar Wexler

Production
Théâtre du Rond-Point, Le Rond-Point
des tournées en partenariat avec le
Centquatre et la Compagnie Fabbrica

FRANÇOISE DE RIMINI

Mise en scène et scénographie
Vincent Tordjman

FRANÇOISE DE RIMINI

“La mise en scène de Vincent Tordjman joue à fond la carte du statisme de l’œuvre, auquel le jeune scénographe ne cherche visiblement pas à remédier. Les mouvements et les déplacements, ceux des solistes mais aussi, et surtout, ceux du chœur, restent donc minimaux et réduits à l’essentiel, le spectacle reposant en large partie sur un décor délibérément encombrant, voire oppressant, métaphore sans doute du poids et du fardeau de la vie. Car l’histoire narrée, ou plutôt jouée, devant Dante n’est finalement que le prolongement de l’enfer dans lequel s’est égaré Dante «au milieu du chemin de [sa] vie», enfer que le poète voit, à l’instar du public, comme un nouveau spectacle dans le spectacle. Les spirales sur lesquelles évoluent les personnages du drame – les multiples cercles de l’enfer ? – semblent évoquer la fatalité qui va s’abattre sur eux tous. Dans ce contexte, les beaux et intelligents éclairages d’Hugo Oudin, la subtile chorégraphie de Lucas Manganelli ainsi que les costumes à la fois moyenâgeux et intemporels de Christel Birot apportent quelque étincelle de vie à cet enfer que nous connaissons tous.”

Pierre Degott,
Resmusica, 2012

En présence du ciel, qu'il me tienne de vous !

- Gloire au guerrier valeureux !
- Par des chants, fêtez ce jour heureux !

Françoise de Rimini
d'Ambroise Thomas
Opéra-Théâtre de Metz-Métropole
–

Mise en scène & scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Christel Birot

Lumières
Hugo Oudin

Chorégraphie
Lucas Manganelli

Interprétation
Catherine Hunold, Delphine Haidan,
Sylvie Bichebois, Gilles Ragon, Olivier Grand,
Jérôme Varnier, Carlos Aguirre, Czeslawa Kiciak,
Jean-Sébastien Frantz

Direction musicale
Jacques Mercier (Chœur de l'Opéra national
de Lorraine, Chœurs de l'Opéra-Théâtre
de Metz-Métropole

Production
Opéra-Théâtre de Metz-Métropole

FLOWERS
IN THE MIRROR

Scénographie
Vincent Tordjman

FLOWERS IN THE MIRROR

Un tremblement de terre et des fleurs qui éclosent en plein hiver, un pays gouverné par des femmes, des hommes à deux visages, des plantes qui permettent de voler, une fée chassée du monde des immortelles et réincarnée en mortelle, un singe blanc expert de kung-fu, un homme qui abandonne le monde et sa famille pour chercher la voie, sont quelques-unes des étrangetés et drôleries visibles dans ce spectacle, inspiré par le roman de Li Ju Chen, les *Fleurs dans le Miroir*. Cet ouvrage du XVIIIe siècle est un grand classique de la littérature chinoise, assez peu connu en Europe. Conte fantastique et philosophique riche de symboles et de multiples niveaux de lecture, ce livre étonnant a été adapté en collaboration la troupe chinoise de l'Opéra de Sichuan de Chengdu.

Sur la base d'une collaboration inédite avec une équipe de création européenne réunie par le Grand Théâtre du Luxembourg, le spectacle mêle des traditions ancestrales et parfois secrètes avec une esthétique et des techniques d'aujourd'hui. Masques, cracheurs de feu, Kung fu, instruments anciens se mêlent à la musique électronique, aux lasers et à la vidéo pour raconter un univers de rêve où les simples mortels dialoguent avec les créatures célestes et où les prophéties rêvées sont plus vraies que la réalité.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2010 | Flowers in the mirror

Flowers in the mirror
d'après li Ju Chen
Théatre Vidy-Lausanne – Lausanne
–

Traduction
Hikoka Ri, Yu Lin, Vincent Tordjman

Adaptation
Hikoka Ri, Yu Lin, Vincent Tordjman

Mise en scène et scénographie
Charles Tordjman & Vincent Tordjman

Costumes
Peng Dinghuang, Nana Wan

Lumières
Christian Pinaud

Interprétation
Yang Qu, Liu Yan, Liu Su, Liu Su, Li Zhong, Xia Chang Rong, Liu Xiaopeng, Shi Xinjian, Luoming Liang, Wei Yan, Ren Shuang, Tian Guoji, Tan Yuanyuan, Tang Kangming, Huang Qiang, Hehong Qing, Chen Zhilin

Musiciens
Xu Wai : Zhang Bobo, Chen Pin, Chen Wei, Long Yongtao

Musique originale
Vicnet

Répétition
Mao Tingqi

Collaboration artistique
Ren Tingfang

Production
Grand Théâtre du Luxembourg, Compagnie Fabbrica, Opéra du Sichuan

REVUE DE PRESSE

20 minutes
mardi 13 avril 2010

Toute la magie de la Chine impériale

Les costumes et les masques contribuent à l'alchimie du drame.

MÉZIÈRES. La venue de l'Opéra du Sichuan est l'un des événements de la saison culturelle romande.

Des cracheurs de feu, des numéros de jonglerie et autant d'acrobaties. Pour les yeux occidentaux, «Flowers in the Mirror» n'est pas un opéra puisqu'il n'a rien à voir avec la Cité interdite de Puccini dans «Turandot». Ici les protagonistes récitent leur texte, parfois soutenus par des instruments à vent ou à cordes pincées, puis l'action s'interrompt et un soliste exprime ses sentiments à travers un chant lyrique.

Cette saga trépidante, qui mêle le burlesque au dramatique, est à l'origine un roman de Li Ju Chen paru en 1828. Une impératrice ordonne que les fleurs de son jardin poussent en hiver. Incapable de cette incongruité, la fée des fleurs est bannie du Palais céleste et devient mortelle. On la suit dans ses pérégrinations et celles de son père adoptif à la conquête du paradis perdu.

La fable onirique est doublée d'une satire sociale contre des joutes domestiques et contrées où l'absurde règne. L'ensemble évolue au gré d'une belle scénographie, avec des masques et des costumes éclatants.

Opéra-théâtre
[illegible]

→ www.theatredujorat.ch

24 heures
Culture • mercredi 31 mars 2010

L'opéra chinois réinventé au Jorat

ALLÉGORIE Flowers in the Mirror [illegible]

REPORTAGE
Le metteur en scène français Charles Tordjman a créé *Flowers in the Mirror* à Luxembourg avec la troupe de l'Opéra du Sichuan. A voir dès le 17 avril à Mézières.

«Ces artistes chinois [illegible]

Flowers in the Mirror, satire sous forme de conte

ÉCLAIRAGE Grand classique de la littérature chinoise, *Flowers in the Mirror*, de Li Ju Chen, [illegible]

Charles Tordjman [illegible]

Paradoxe créatif?

[illegible]

» Infos pratiques

FLOWERS IN THE MIRROR
[illegible]
www.theatredujorat.ch

Gauche hebdo
N° 17 / 23 avril 2010

Féerie chinoise à Mézières

THÉÂTRE • L'opéra du Sichuan sur la scène du théâtre du Jorat.

Avec ses chants, ses acrobaties funambules pendant entre arts martiaux et univers circassien, ses crachoirs de feu, ses costumes aux lignes fluides et délicieusement estampées de riches teintes, *Flowers in the Mirror* propose dépaysement et raffinement esthétique. Par ses dimensions à la fois picturaliste et graphique, stylisée et chorégraphique, le spectacle peut évoquer, dans les scènes de combats notamment, certains passages des films de réalisateurs chinois, tels ceux d'Ang Lee (*Tigre et dragon*) ou de Zhang Yimou (*Hero*, *Le secret des poignards volants*). Parfois savoureusement kitsch, il est une fenêtre ouverte sur l'opéra chinois et un classique romanesque de la littérature de ce pays signé Li Ju Chen, remontant à la dynastie Qing (1644-1911). Monté par le François Charles Tontjman, cette création hors normes mêle des instruments anciens aux nappes de musique électronique, aux brumes de lasers et à la vidéo, pour mettre au jour un univers onirique où les hommes dialoguent avec des figures mythiques issues de traditions millénaires.

Un récit fantastique

Interprété par l'Opéra du Sichuan, *Flowers...* n'est pas sans évoquer de loin en loin, dans son écriture, un Rabelais à la richesse lexicale sans précédent. On y trouvait les langues classiques, les dialectes, les langages techniques de la médecine, mais aussi des inventions et des déformations originales. Li Ju, lui, opte pour un registre multiforme, enclin à la démesure de la pirouette et du geste. Grâce à de nombreux points de vue et niveaux de langage, il compose un récit fantastique. Qui nous immerge à travers des contrées imaginaires, hantées de créatures étranges et de peuples aux coutumes singulières. Ce qui peut ramener au double aspect du conte et de la dissertation philosophique que l'on peut déceler dans les épopées de *Gargantua et Pantagruel* dues à l'un des plus grands humanistes de la Renaissance française, Rabelais. Mais l'atmosphère dépeinte dans *Flowers...* se rapproche encore davantage du célèbre dessin animé chinois *Le Roi des singes* (1961) de Lui Ming Wan. Un anime inspiré d'une légende et dont les références les plus frappantes sont le théâtre de l'ancien Empire du milieu et le style des peintures chinoises.

BTr

Théâtre du Jorat, Mézières. Ve 23 avril, à 20 h. Rés. au 021 903 07 55.

Le spectacle mêle chants et danses. (photo Marie-Eve Cuttat)

Mille facéties chinoises au Jorat

C'est à un spectacle hors du commun que vous convie le Théâtre de Vidy hors de ses murs. L'Opéra du Sichuan est dépositaire d'un art datant de l'époque Ming. Il mêle art lyrique, théâtre, acrobaties, danse et masques.

Cette représentation de *Flowers in the Mirror* allie tradition millénaire chinoise et technologies contemporaines accessibles. Lasers et vidéos se mêlent à merveille avec le jeu et les costumes d'époque.

Pour laisser la place entière à la troupe sublime, la scène est simple, permet un classique de l'architecture chinoise plus agrémentée de bambou, d'eau, d'arbres accessoires, acrobaties, costumes, maquillages accompagnées et scènes... de combattre de feu! Vous découvrirez *Flowers in the Mirror*, présenté dès le 13 avril au Théâtre du Jorat à Mézières (VD). Ce conte sera interprété par les artistes de l'Opéra du Sichuan de Chengdu, dans une scène en scène de Charles et Vincent Tontjman.

Pour présenter un spectacle produit en collaboration avec le Grand Théâtre de Luxembourg et le Compagnie Fabrica, le Théâtre de Vidy a pris la part audacieux de sortir de ses murs afin de permettre à un plus large public de l'apprécier. La scène est grand du jeu se compte en effet près 400 places alors que le Théâtre du Jorat peut accueillir 1000 spectateurs à chacune des deux représentations prévues.

Technique gardée secrète

Des spectateurs qui devraient se sentir émerveillés par tant de grâce et de rêveries. Écrite en XIXe siècle par Li Ju Chen, cette pièce narre l'histoire d'une femme exilée chez les monstres pour ne pas avoir respecté le cycle des saisons. Celle qui le montrait la Fée des cent fleurs se lance alors dans une quête pleine de périls, mais aussi d'actions, pour retrouver l'immortalité.

Pour donner vie à cette histoire qui porte se lire comme un voyage à travers des régions contrastées, pleines de caractères et de peuples aux mœurs étranges, les vingt-deux membres de l'Opéra de Sichuan livrent leur usage d'un art millénaire datant de l'époque Ming (1368-1644). Il mêle théâtre, chant et danse, sans oublier le changement de visages, une technique gardée secrète pour tout vous initié. Pour rappel, la troupe avait connu un grand succès lors de sa première venue en Europe en 2007, avec *Le Roi Singe*.

Afin de rendre le spectacle plus contemporain la troupe s'est alliée à des scénographes français, les Tontjman. Lasers et vidéos feront ainsi irruption sur scène pour un croisement des cultures qui sera développeur unique en *Flowers in the Mirror*. Pour Charles Tontjman, il y avait un souhait «d'aller vers l'inconnu et de faire se frotter des esthétiques radicalement différentes». Il est en gardant l'ensemble «Au final, faire simplement du théâtre avec de nouveaux outils, un autre langage, une autre histoire.» La pièce est évidemment interprétée dans la langue d'origine de la troupe. Mais pas de panique, des sous-titres seront projetés durant le spectacle. Le public pourra ainsi suivre sans peine les moindres de la vie des cent fleurs.

T.-M. R.

LE CLUB LECTEURS

Assistez à l'avant-première de *Flowers in the Mirror*. Téléchargez pour 2 personnes vous attendent en page 35

***Flowers in the Mirror*,**
du 13 au 25 avril
au Théâtre du Jorat,
durée 1 h 30.
Billetterie TicketCorner, réservation au 021 619 45 45.

L'ESSOR SAVOYARD

26.03.10

L'opéra de Sichuan à Chambéry

L'opéra sera présenté les mardi 6 avril à 20 h 30, mercredi 7, jeudi 8, vendredi 9 à 19 h 30 à l'Espace Malraux scène nationale de Chambéry. © Mario del Curto

"Flowers in the mirror" de Li Ju Chen par l'Opéra chinois de Sichuan sera proposé les mardi 6 avril à 20 h 30, mercredi 7, jeudi 8, vendredi 9 à 19 h 30 à l'Espace Malraux scène nationale de Chambéry.

Il s'agira d'uniques représentations en Rhône-Alpes.

Détenteurs d'une tradition ancestrale, les artistes de la troupe de l'Opéra de Sichuan maîtrisent toutes les techniques de l'opéra chinois : kung fu, chant, danses, acrobaties, costumes, changement de visage et maquillages incomparables.

Ouverts sur le monde et la modernité, ils revisitent l'un des ouvrages fondamentaux de la littérature chinoise, "Flowers in the mirror", roman fantastique de Li Ju Chen.

Ce grand spectacle populaire mêle aux mythes de la Chine millénaire les influences extrême-orientales, dans un pur style symbolique de l'échange et du croisement des cultures.

Enchantement et dépaysement garantis pour les grands et les petits.

Le spectacle en chinois sera surtitré en français dans une mise en scène et scénographie Charles Tordjman et Vincent Tordjman.

"Les fleurs dans le miroir" est un roman de Li Ruzhen (1763-1830 environ). Il est considéré comme un très grand classique de la littérature chinoise de la dynastie Qing (1644-1911). Les nombreuses allégories qu'il contient affirment notamment des positions philosophiques taoïstes et des engagements sur le droit des femmes.

Le caractère fantastique de l'écriture décrit une imagination étonnante de l'auteur, totalement différente et inattendue dans le paysage littéraire de son époque. Il raconte l'exil parmi les mortels d'une déesse, la fée des Cent Fleurs, et sa quête pour regagner son immortalité perdue, avec l'aide du lettré Tang Ao, personnage central du roman.

Dans la riche mythologie chinoise, cette fée des Cent Fleurs est une sorte de haut fonctionnaire du royaume céleste, qui veille sévèrement sur toutes les espèces de fleurs pour qu'elles n'éclosent que dans la saison appropriée. Elle est punie par une déchéance parmi les mortels suite à un manque de vigilance et un dérèglement des saisons sur la terre : l'impératrice aurait ordonné aux fleurs de pousser en plein hiver pour son seul plaisir.

Li Ruzhen use de l'allégorie et de l'entrelacement d'innombrables niveaux de langage et de points de vue. "Les fleurs dans le miroir" est, entre autres lectures possibles, un roman fantastique de voyage à travers des régions inventées, peuplées de créatures et de peuples aux mœurs étranges, qui peut rappeler l'écriture d'un Rabelais.

Dans la région montagneuse, où vivent des peuples aux mœurs étranges. L'imaginaire se mêle à la réalité historique et l'auteur nous livre à travers ses allégories, une subtile satire politique et sociale.

Le spectacle mélange les traditions ancestrales de l'opéra du Sichuan avec des techniques actuelles. Masques, cracheurs de feu, représentations de kung-fu et acrobaties côtoient musique électronique et jeux de lumière aux lasers.

DAVINA RUIZ

La Broye HEBDO

N° 13 jeudi 1er avril 2010

Théâtre du Jorat: des billets pour nos lecteurs

ÉVÉNEMENT L'opéra chinois du Sichuan présente *Flowers in the Mirror*.

MÉZIÈRES

Un spectacle haut en couleur et en mouvements, témoignant du croisement des cultures, est à découvrir dès le mardi 13 avril au Théâtre du Jorat à Mézières, pour douze représentations. Mené par le metteur en scène français Charles Tordjman, la troupe de l'opéra chinois du Sichuan de la ville de Chengdu y présente Flowers in the Mirror, inspiré par le roman du même nom de Li Ju Chen, grand classique de la littérature chinoise.

Une déesse exilée dans le monde des mortels, la fée des cent fleurs, se quête pour retrouver l'immortalité sont au centre de l'histoire. Le roman de Li Ju Chen, datant du XVIIIe siècle, propose une aventure fantastique à travers des régions inconnues, où vivent des peuples aux mœurs étranges. L'imaginaire se mêle à la réalité historique et l'auteur nous livre à travers ses allégories, une subtile satire politique et sociale.

Le spectacle mélange les traditions ancestrales de l'opéra du Sichuan avec des techniques actuelles. Masques, crachoirs de feu, représentations de kung-fu et acrobaties côtoient musique électronique et jeux de lumière aux lasers.

DAVINA RUIZ

■ Dix invitations sont offertes à nos lecteurs, pour l'avant-première du lundi 12 avril. Spectacle en chinois surtitré en français. Tout public. Téléphonez au 026 662 48 88 jusqu'au jeudi 8 avril. Deux invitations maximum par personne.

Représentations du mardi 13 avril au dimanche 25 avril (sauf le lundi 19 avril). Location des billets au théâtre Vidy-Lausanne, tél. 021 619 45 45, ou TicketCorner, tél. 0900 800 800 (1 fr. 19/min) ou sur www.ticketcorner.com. Plus d'infos sur www.vidy.ch.

Les traditions ancestrales de l'opéra chinois, comme les masques et le kung-fu, se mêlent aux techniques nouvelles.

Le Courrier
jeudi 8 avril 2010

MÉZIÈRES

«Flowers in the Mirror» par l'Opéra chinois du Sichuan au Théâtre du Jorat

Voyage dans un monde fantastique

Après le succès du Cirkus Klezmer en septembre dernier, le Théâtre du Jorat présente, du 13 au 25 avril, «Flowers in the Mirror», une nouvelle forme de cirque dans une collaboration et un échange artistiques franco-chinois.

«Flowers in the Mirror» de Li Ju Chen (1763-1830), œuvre philosophique majeure de la littérature chinoise, dénotant une imagination sans fin de son auteur, est encore peu connue en Europe. Pour éclairage, son monde peut rappeler l'écriture d'un Rabelais.

Il raconte l'exil parmi les mortels d'une déesse, la fée des Cent Fleurs et sa quête pour regagner son immortalité, à l'aide du lettré Tang Ao, personnage central du roman. Les nombreuses allégories qu'il contient affirment des positions de la pensée taoïste et des engagements sur le droit des femmes.

Inspiré de ce grand classique, le spectacle, dans une mise en scène et scénographie de Charles et Vincent Tordjman, mêle aux mythes de la Chine traditionnelle les influences européennes dans un objectif d'échange et de croisement de cultures. Les artistes de la troupe de l'Opéra de Sichuan maîtrisent toutes les techniques du spectacle chinois traditionnel: kung fu, chant, danse, acrobatie, costumes et maquillage.

Spectacle populaire, «Flowers in the Mirror» donne aux spectateurs l'occasion d'un voyage dans un monde fantastique. Enchantement et dépaysement assurés, pour petits et grands!

C.R.

«Flowers in the Mirror»

Théâtre du Jorat
Rue du Théâtre - CP 14
1083 Mézières

Location
021 903 07 55
www.theatredujorat.ch

12 représentations du 13 au 25 avril 2010
13, 14, 15 et 16 à 20h
17 à 19h
18 à 17h
20, 21, 22 et 23 à 20h
24 à 19h
25 à 17h

Prix d'entrée
de Fr. 33.– à Fr. 56.–

«FLOWERS IN THE MIRROR»

La prestigieuse troupe du **Sichuan** au Théâtre du Jorat.

LA FINE FLEUR DE L'OPÉRA CHINOIS

Dans une ambiance de conte extraordinaire, ponctuée de jeux de lumière, les artistes du Sichuan marient esthétique et technique.

L'exotisme le plus absolu paré de magie et de poésie. Un univers de rêve où les mortels conversent avec les immortels, une fée en exil, un tremblement de terre et des fleurs qui éclosent en plein hiver, un pays gouverné par des femmes, des hommes à deux visages, un singe blanc expert en kung-fu, un être qui abandonne le monde et les siens à la recherche d'un destin singulier. Bref, c'est un conte extraordinaire que narre la troupe de l'Opéra du Sichuan, de passage au Théâtre du Jorat, à Mézières (VD), du 13 au 25 avril. Une production du Théâtre Vidy-Lausanne en collaboration avec le Grand Théâtre de Luxembourg et la Compagnie Fabbrica. «Flowers in the Mirror» s'inspire d'un roman fantastique de Li Ju Chen (1763-1830). «Les fleurs dans le miroir», un grand classique de la littérature chinoise, riche en allégories. Plusieurs histoires s'entrelacent, comme celle de la fée des Cent Fleurs qui tente de regagner son immortalité perdue avec l'aide du lettré Tang Ao, personnage phare du livre. L'action se situe au VIe siècle, sous le règne de l'impératrice Wu Zetian, seule femme à avoir gouverné la Chine en son nom propre. La réalité historique vient donc mettre son grain de sel dans l'imaginaire. Et quel imaginaire, sublimé par les artistes du Sichuan, qui occupent une place importante dans la culture de leur pays, marient créativité et tradition, esthétique et technique, drôlerie et lyrisme.

DES ARTISTES ACCOMPLIS

Chant, danse, mime, acrobatie, arts martiaux, voilà les éléments marquants de l'opéra traditionnel, portés par des acteurs complets et accomplis. Rompus aussi à toutes les techniques millénaires, dont la performance du changement de visage, le «Sianlian». Soit l'art, propre au Sichuan, de modifier une expression, une variation d'humeur d'une seconde à l'autre grâce au masque. Les maquillages ont leur importance même s'ils sont plutôt discrets en comparaison d'autres formes d'opéra chinois. Pareil pour les costumes, ici limitées au noir, qui symbolise la droiture et l'intégrité, au rouge – loyauté et raison –, au blanc, signe de ruse et de caractère complexe, et au gris, associé aux êtres surnaturels.

Seize acteurs, six musiciens mis en scène par Charles et Vincent Tordjman embarquent le public dans ce conte éminemment populaire, entraînant, aux jeux de lumière envoûtants. Et qu'importe si on n'entend rien au sichuanais, le rythme des mots et des chants, le charme de cette fantaisie sont parfaitement éloquents.

Patricia Gnasso

A l'école de l'opéra chinois, les acteurs sont aussi chanteurs, jongleurs, magiciens, héritiers d'une gestuelle millénaire. [illegible]

Théâtre du Jorat, Mézières (VD)
Du 13 au 25, ma-ve 20 h, sa 19 h, di 17 h
Loc. 0900 800 800, www.ticketcorner.com. Spectacle en chinois surtout en français.

le dauphiné libéré
SAVOIE

CHAMBÉRY

ESPACE MALRAUX Flowers in the mirror du 6 au 9 avril

Du roman chinois au théâtre musical

Charles Tordjman, metteur en scène de Flowers in the mirror a accepté de répondre à nos questions.

Comment passe-t-on de la mise en scène de Proust ou Molière à celle d'un roman chinois du XVIIIe siècle ?

« J'ai rencontré l'opéra du Sichuan lorsque je prospectais pour le festival Passages, en Lorraine. J'ai alors eu envie travailler avec ces artistes dans la mise en scène d'un récit traditionnel chinois. Sur les conseils de la compagne de mon fils, qui est chinoise, nous avons choisi le roman intitulé "Les fleurs dans le miroir" de Li Ju Chen. Ce roman est l'une des histoires traditionnelles les plus connues en Chine. Il correspond à un Don Quichotte espagnol ou un Gargantua français. »

Quel est le thème de cet opéra riche d'artistes très différents ?

« C'est un roman que j'ai adapté en ce que j'appellerais un "théâtre musical". Il raconte l'histoire d'un ministre déchu qui en a assez des honneurs et des notions de carrière et d'argent. Il part alors pour un voyage dans des pays inconnus et fantastiques dans lesquels il va rencontrer une somme de faits incroyables : un pays où les négociations de prix se font à l'envers, l'acheteur voulant toujours payer le plus possible ; un autre où les hommes sont des femmes ; bref, un ensemble de nouveaux horizons qui amènent le personnage à s'interroger sur sa propre société. Ne pouvant critiquer directement celle de son pays, Li Ju Chen utilise une méthode détournée qui rappelle celle des Lettres Persanes de Montesquieu. On y retrouve aussi une pointe de féminisme et l'on parle d'homosexualité, ce qui confirme l'actualité très forte de cette histoire. Le personnage découvre finalement que le monde plein de marchandises est un leurre. On frôlerait presque la notion contemporaine de décroissance ! »

Comment se déroule donc la narration sur scène ?

« Elle se base sur la structure classique du théâtre, avec des actes et des scènes. L'adaptation s'est faite en conservant l'essence de la tradition chinoise mais en apportant aussi un regard occidental. Cette compagnie de l'Opéra du Sichuan représente 27 artistes qui développent leur art au service de la narration : danse, arts martiaux et notamment l'art du changement de masque. Cette technique aussi ancienne que secrète consiste en l'interprétation de plusieurs personnages par un même acteur. Au lieu de dire les choses, celui-ci s'exprime en changeant très rapidement de masque sur scène. Ensuite, nous avons apporté des spécificités occidentales dans la scénographie, dans l'occupation de l'espace, dans les lumières aussi. »

Ulysse LEFEBVRE

Les artistes de l'Opéra du Sichuan développent leur art au service de la narration

POUR EN SAVOIR PLUS

Sur la scène de l'Espace Malraux mardi 6 avril à 20h30. Du 7 au 9 avril à 19h30.

01-04-10

LE TEMPS Samedi 10 avril 20..0

L'Opéra du Sichuan arrive au Théâtre du Jorat

Spectacle «Flowers in the Mirror» permet de découvrir d'un seul coup l'opéra chinois et un grand classique de la littérature

Elisabeth Chardon

Aller voir un opéra chinois, c'est un peu comme ouvrir un paquet-surprise, un de ces cônes de papier coloré qu'enfant nous déballions avec un délicieux frisson de curiosité. Le souvenir de ces cadeaux nous vient sans doute aussi à l'esprit à cause des jouets et friandises un peu kitsch qui se cachaient à l'intérieur. L'opéra du Sichuan a pour spécificité d'intégrer des acrobaties et, même si nous sommes novices en spectacle lyrique, nous avons vu maintes contorsionnistes faisant tourner des bols au bout de longs bambous, toutes scintillantes en rose et vert. En vous parlant de *Flowers in the Mirror*, découvert lors de sa création à Luxembourg à l'invitation du Théâtre de Vidy, nous ne voudrions pas vous gâcher ce frisson enfantin. A peine vous dévoiler quelques secrets de fabrication et vous donner envie d'ouvrir à votre tour le paquet-surprise.

Une impératrice, par caprice, a déréglé les saisons et fait pousser les fleurs en plein hiver

«Flowers in the Mirrors. *Le spectacle est riche de personnages, mortels et immortels. A chacun de suivre sa quête pour trouver sa vraie place.* ARCHIVES

LE TEMPS
Samedi 10 avril 2010 (suite)

Un spectacle surprenant jusqu'aux saluts

Métissage réussi entre opéra, cirque et théâtre

Ces «secrets», c'est Charles Tordjman qui nous les a fait partager, quelques minutes après la première. Pour échapper à tous ceux qui souhaitaient féliciter le metteur en scène, nous nous sommes réfugiés dans les loges, au milieu des costumes de soie. «Chaque artiste s'occupe du sien, le nettoie précautionneusement à l'alcool», précise-t-il, avant de commencer à nous raconter ce qui l'a conduit à Chengdu, capitale du Sichuan.

Charles Tordjman a dirigé à Nancy La Manufacture, Centre dramatique de Lorraine, de 1992 à 2009. On a pu voir à Vidy plusieurs de ses mises en scène: *L'Eloge de la faiblesse* d'Alessandro Julien, *Anna et Gruzaro*, d'après Bernard Noël ou, l'an dernier, *La Bibliothèque*, d'Ascanio Celestini. Il organise aussi un festival, Passages, qui depuis une douzaine d'années présente des compagnies «de l'est du monde», essentiellement européennes, mais aussi plus lointaines. C'est dans ce cadre qu'il a invité en 2007 l'Opéra du Sichuan avec *Le Roi singe*, un spectacle de son répertoire.

A Nancy comme en tournée, l'intérêt a été grand pour cet univers inhabituel sur les scènes occidentales. En particulier au Grand Théâtre du Luxembourg, avec lequel est née l'idée de produire un nouveau spectacle avec la troupe de Chengdu. «Nous avons très vite renoncé à adapter un Molière ou un Shakespeare. Cela paraissait trop artificiel», explique Charles Tordjman.

Le reste idéal, c'est sa belle-fille chinoise, qui lui avait déjà fait découvrir l'Opéra du Sichuan, qui l'a trouvé. Il n'existe pas de traduction française de *Flowers in the Mirror*, publié en 1828 par Li Ju Chen. Le sinologue Nicolas Zufferey compare ce grand classique de la littérature chinoise aux *Voyages de Gulliver*; Charles Tordjman évoque aussi *Don Quichotte*. Le récit est celui d'un périple dans des mondes étranges, tant chez les immortels que chez les mortels, au pays des gentlemen, où les gens s'intéressent beaucoup plus aux autres qu'à eux-mêmes, ou au pays des femmes, où les pouvoirs habituels s'inversent.

Le prétexte est double. D'une part, la loi des Cent Fleurs est condamnée à la mortalité pour n'avoir pas surveillé une impératrice qui a, par caprice, déréglé les saisons et fait pousser les fleurs en plein hiver. D'autre part, un intellectuel, accusé de complicité avec des moines et destitué, part à la recherche de l'immortalité…

Charles Tordjman se passionne pour la complexité du message: «Le texte est imbibé de taoïsme. Il ne révèle pas une vérité. Tout n'est que reflet. L'homme doit se libérer des attaches, mais est-ce pour aller vers la lumière ou vers la déraison?»

Pour l'adapter, il a misé sur la complicité familiale. Son fils, Vincent, avec qui il travaille depuis une dizaine d'années, signe scénographie et musique. Les deux hommes étaient soucieux de la bonne lisibilité du spectacle pour un public occidental. Comment ont-ils donc abordé les artistes chinois? Charles Tordjman devient lyrique: «Nous les avons un peu emmenés vers nos horizons, en particulier Vincent avec sa musique, tout en composant pour leurs instruments. Mais nous voulions surtout leur dire que nous les aimions. Le projet central, c'est la beauté.»

Il est allé à la rencontre d'une autre façon de faire de la scène: «Ils sont dans la perfection de leur art. Avec le travail du masque, ils disent que l'acteur est multiple, que l'ordre est dans le désordre. Et dire que le théâtre n'est pas le lieu de l'ordre mais du chaos, c'est le plus bel hommage qu'on puisse lui faire.»

Côté chinois, Bai Zhong Hua, administrateur de la troupe, et surtout acteur, évoque un processus où il a fallu s'habituer les uns aux autres pour faire naître un spectacle exceptionnel, un mélange de sensibilités réussi. Et de résumer avec cette formule: «C'est comme un enfant métis.»

Flowers in the Mirror.
Théâtre du Jorat, Mézières.
Ma-ve à 20h, sa à 19h, di à 17h.
Du 13 au 25 avr. (www.vidy.ch, www.theatredujorat.ch).

Métissage réussi entre opéra, cirque et théâtre

C'est vers une forme plus théâtralisée de l'opéra que les Tordjman père et fils ont amené les artistes de la troupe de Chengdu. Ils les ont investis de leurs rôles, jusqu'aux saluts finaux, qui dans la tradition du Sichuan se prolongent en une longue succession de prouesses, pour souligner les capacités artistiques des uns et des autres. Prouesses acrobatiques, ou même quasi magiques, comme la succession époustouflante de changements de masques (plus de vingt en une minute vingt) dont est capable un des acteurs. Les masques sont légers, sans doute de tissu fin ou de papier, mais cela reste impressionnant.

Les saluts sont aussi l'occasion de découvrir l'ensemble des musiciens. Seule la délicieuse joueuse de pipa est visible pendant la représentation. Les cinq autres se calquant en coulisse sur le rythme des artistes en scène. Ce sont les acteurs qui donnent le tempo. La musique est importante, agréable, mais ne vous attendez pas à beaucoup de chant. Ce n'est pas dans la tradition et il faut donc savourer deux ou trois moments lyriques féminins particulièrement réussis.

Mais avant les saluts, *Flowers in the Mirror* est surtout un périple plein de rebondissements, qu'on découvre autant en lisant le surtitrage qu'en essayant de décrypter tous les costumes, les maquillages, les surgissements d'acrobates (le Singe blanc adepte du kung-fu est un must!) et autres crachteurs de feu qui donnent rythmes et couleurs au spectacle, dans une scénographie où les lumières, les projections, les effets de rideau jouent un rôle essentiel et habile. Mais beaucoup de choses échappent à un pauvre œil occidental.

E. C.

Le Temps – Sortir
du jeudi 1er avril au mercredi 14 avril 2010

Un opéra entre Orient et Occident

Chants et acrobaties se mêlent dans «Flowers in the Mirror»

La dernière fois que vous avez entendu parler du Sichuan et de sa capitale, Chengdu, c'était sans doute lors du tremblement de terre de 2008, qui fit quelque 70000 morts. En voici des nouvelles plus riantes, plus colorées. L'Opéra chinois du Sichuan vient présenter un spectacle au Théâtre du Jorat. Cet accueil en collaboration avec le Théâtre Vidy-Lausanne est tout à fait exceptionnelle. Il le tient à un homme, ou plutôt à un père et un fils, Charles et Vincent Tordjman. Invité à la création à Luxembourg, nous avons pu voir ce spectacle qu'un des acteurs appelait très justement un enfant métis.

Charles Tordjman, auteur et metteur en scène, directeur du Centre dramatique de Lorraine, le Théâtre de la Manufacture, à Nancy, depuis 1992, a eu des envies d'explorer l'Asie lointaine à partir de son festival Passages, plutôt consacré à l'Est européen. Son fils Vincent et surtout sa belle-fille chinoise ont fait office de passeurs vers l'Opéra du Sichuan, d'abord venu à Nancy avec *Le Roi singe* en 2007. Vincent Tordjman a donc adapté et scénographié un immense classique de la littérature chinoise, *Les Fleurs dans le miroir*, de Li Ju Chen (1763-1830).

L'histoire tient plutôt du conte. On y voyage tant chez les immortels que chez les mortels, dans des contrées fantastiques comme le pays des gentlemen, où les gens s'intéressent beaucoup plus aux autres qu'à eux-mêmes, où le pays des femmes, où les pouvoirs habituels s'inversent. Le prétexte de ce périple est double. D'une part, la fée des Cent fleurs est condamnée à la mortalité pour n'avoir pas surveillé une impératrice qui a, par caprice, déréglé les saisons et fait pousser les fleurs en plein hiver. D'autre part, un intellectuel accusé de complicité avec les mutins et destitué de ses fonctions, et qui rêve d'immortalité…

Vincent Tordjman signe aussi la musique de cet opéra, composée pour des instruments traditionnels (on ne voit sur scène, au deuxième plan, que la magnifique joueuse de pipa, les autres instrumentistes n'apparaissent qu'aux saluts) et pour la façon de chanter de l'opéra sichuanais, mais avec des arrangements plus occidentaux.

L'Opéra du Sichuan a pour spécificité d'intégrer des acrobaties dans ses spectacles. Difficile de juger sans avoir vu de créations purement chinoises, mais *Flowers in the Mirror* est ainsi un doux mélange de spectacle musical, de théâtre et de cirque. Avec une kitscherie charmante, un peu amadouée par les Tordjman pour nos goûts occidentaux tout en restant suffisamment exotique. Le tout baigné de philosophie taoïste…

Elisabeth Chardon

Mézières. Théâtre du Jorat. Ma me je ve à 20h, sa à 19h, di à 17h. Du 13 au 25 avril. (Loc. www.vidy.ch et www.theatredujorat.ch).

«Invitation aux musées»: une offre étendue
[illegible] gratuitement leurs portes. Page 20

Repenser le mobilier urbain
L'exposition «Design City» veut stimuler les réflexions. Page 20

Carnet culturel

Concert «Stop the Wall» avec André Mergenthaler

Luxembourg. Le samedi 27 mars à 20 heures a lieu le concert «Stop the Wall» au Centre culturel Abbaye Neumünster, salle Robert Krieps. Une douzaine de musiciens d'origines culturelles diverses, autour du violoncelliste André Mergenthaler, organiseront un concert de bienfaisance dont l'intégralité du bénéfice sera reversée à des enfants handicapés de Cisjordanie [illegible] de la bande de Gaza. Billet d'entrée à 25 euros. Informations sur www.[illegible]

Les Salonnards jouent Vienne et la Belle Epoque

[illegible] Les Salonnards donnent un concert au Kulturhaus le vendredi 26 mars à 20 heures. Sous la direction du violoniste [illegible], les musiciens, en grande partie professeurs de conservatoires de musique, se concentrent sur la musique viennoise de Johann Strauss et celle de la Belle Epoque, ainsi que du compositeur Jacob Gade. [illegible]

Derniers jours pour «Dicks – Edmond de la Fontaine»

[illegible]

Concerts par CantoLX pour la Semaine sainte

Luxembourg. [illegible]

Grand Théâtre

Une tradition séculaire

L'Opéra chinois du Sichuan présente «Flowers in the Mirror» en création mondiale

PAR ISABELLE TRÉE

L'ambiance qui régnait à l'avant-scène du Grand Théâtre mardi soir était empreinte d'une effervescence palpable, alors que le public attendait le lever du rideau pour assister à la création mondiale de «Flowers in the Mirror», un opéra qui met en scène le célèbre roman de l'écrivain chinois Li Ju Chen (1763-1830), par la troupe de l'Opéra du Sichuan de la ville de Chengdu.

[illegible]

Démonstration de [illegible]

[illegible] mot «bonjour» à l'infini. Celui des personnages à deux visages permet une brillante démonstration de [illegible], cette technique secrète propre à l'Opéra du Sichuan qui permet aux acteurs de «peler» une quantité de masques fins superposés avec une agilité extraordinaire. [illegible] homme-femme [illegible], de sorte que les [illegible] se retrouvent avec les [illegible] et obligés d'obéir à leur épouse en pantalon. [illegible] du lettré Tang Ao qui se détache petit à petit des soucis du monde des mortels, [illegible]

«Flowers in the Mirror», un opéra qui met en scène le célèbre roman de l'écrivain chinois Li Ju Chen. [illegible]

PASSION: CULTURE
mars/avril 2010

COMÉDIE MUSICALE · VARIÉTÉ · THÉÂTRE · EXPOSITION · OPÉRA · DANSE · CLASSIQUE & JAZZ

La ferme enchantée de Mézières dévoile sa saison 2010

Après une première phase de rénovation active de ce lieu majeur du patrimoine vaudois, le Théâtre du Jorat a le plaisir de vous faire part de sa nouvelle programmation 2010. Sous l'enseigne de la création, une majorité de productions compte des artistes et des institutions d'ici et des projets extraordinaires et inédits de théâtre, de danse, de cirque et de musique, conçus pour un public intergénérationnel.

Pour débuter avec panache du 12 au 28 avril, un spectacle de cirque tout public: ***Flowers in the mirror***, du roman fantastique de Li Ju Chen. Ouvert sur le monde et la modernité, le metteur en scène Charles Turdyman, le scénographe Vincent Turdyman et le directeur de l'Opéra du Sichuan Chen Zhên revisitent l'un des ouvrages fondamentaux de la littérature chinoise de la dynastie Qing (1644-1911).

Fondé en 1960, l'Opéra du Sichuan est un style d'opéra chinois qui existe depuis la dynastie Ming (1368-1644) mais qui développe des techniques nouvelles et fait avancer l'opéra traditionnel dans de nouvelles directions. Les artistes de la troupe, dépositaires d'une tradition ancestrale, maîtrisent le Kung Fu, la chant, la danse, et le changement de visage appelé Bianlian, une technique secrète et très particulière de mimique.

Ce grand spectacle conte l'exil parmi les mortels d'une déesse, la Fée des Cent Fleurs. Cette sorte de haut fonctionnaire du royaume céleste, veillant aux tâches les plus infimes de fleurs pour qu'elles n'éclosent qu'à la saison appropriée, cherche à regagner son immortalité perdue suite à un manque de vigilance et un dérèglement des saisons sur la terre. L'impératrice ayant ordonné aux fleurs de pousser en plein hiver pour son seul plaisir. Libérée par le lotus Tang Ao, la fée revient en Chine et décide d'étudier destinée peu commune pour une citoyenne chinoise à cette époque. L'action se situe au VIIème siècle, sous le règne d'un souverain qui est aussi une femme, l'impératrice Wu Zetian (625 - 706). figure légendaire et seule impératrice qui a pu gouverner la Chine en son propre nom. Enchantement et dépaysement garantis!

Les 5 et 6 mai, ***Le Diable Rouge*** d'Antoine Rault, mis en scène par Christophe Lidon, auquel nous avions consacré un article dans le précédent numéro, poursuit sa tournée en Suisse. Avec un

Profil femmes
Scènes – mars 2010

MADE IN CHINA

Flowers in the Mirror est l'une des œuvres fondamentales de la littérature chinoise. Roman Fantastique qui narre l'exil de la fée des cent fleurs chez les humains, et sa quête pour retrouver l'immortalité perdue. Histoire riche en allégories, en merveilleux, et en créatures aux mœurs étranges. Il ne fallait pas moins que la troupe de l'Opéra du Sichuan pour en restituer toute la magie. En effet, chants, danses, acrobaties, costumes, masques et maquillages riches et colorés se conjuguent pour offrir aux spectateurs un voyage dépaysant aux croisements des cultures. Les instruments anciens se mêlent à la musique électronique, aux lasers et à la vidéo pour conter cet univers onirique, où les simples mortels dialoguent avec les créatures des mondes imaginaires. Enchantement garanti pour petits et grands. S.T.

Flowers in the Mirror, du 12 au 25 avril au Théâtre Vidy, av. F.-Jacques-Dalcroze 5 à Lausanne, tél. 021-619 45 45, www.vidy.ch.

Kitty Crowther

Une illustratrice et écrivain belge d'œuvres pour la jeunesse, Kitty Crowther, a été récompensée vendredi du prix Astrid Lindgren remis en mémoire de la célèbre auteure suédoise pour enfants, a annoncé le jury.

„C'est incroyable", s'est exclamée la lauréate âgée de 39 ans, née à Bruxelles et de mère suédoise. „C'est une reconnaissance fantastique de la part de la culture suédoise". L'auteure belge francophone est „une traîtresse du mot" mais également de l'atmosphère", souligne le jury dans un communiqué, soulignant la sympathie et l'empathie dont font preuve ses personnages. „C'est une véritable conteuse", a déclaré le président du jury, Larry Lempert. „Sa façon de raconter pénètre les lecteurs entre l'imagination et la réalité".

Crowther recevra son prix ($ 5 000 euros) lors d'une cérémonie prévue le 1er juin à Stockholm.

Youth Music Awards 2010

The best

Le Service national de la jeunesse et ses partenaires lancent les „Youth Music Awards 2010" pour soutenir les jeunes talents émergents. Tout jeune musicien ou groupe de musique intéressé peut s'inscrire via le site internet mentionné ci-dessous jusqu'au 30 avril 2010. Les contributions peuvent être soumises dans une (ou plusieurs) des catégories suivantes:

- „live rewinder"
- „best live performance"
- „best lyrics"
- „best videoclip"
- „best internet site"

Dans une première phase, un jury composé de professionnels du monde de la musique ainsi que du secteur jeunesse sélectionnera six nominés de cinq minutes par catégorie. Dans une deuxième phase, le public pourra voter ses gagnants via internet. La soirée de remise des Awards aura lieu le 4 juin à la Rockhal.

Parmi les Awards, les groupes musicaux peuvent obtenir des possibilités de jouer sur la scène du festival „On Stéitsch", jouer sur l'antenne scène de football lors d'un prime vidéoclip ainsi que du soutien pour la réalisation de leur site web. „Youth Music Awards 2010" est réalisé dans le cadre du programme de mesures à la créativité des jeunes du SNJ.

Youth Music Awards 2010
Inscriptions:
www.yma.youth.lu
Information:
Mme Kim Schontziger
kim.schontziger@snj.etat.lu
Plattenier Mischa
Avec le soutien de Pizza Pictures, Fondation Thierry Van Werveke

La quête de l'harmonie

Marc Weinachter

Spectacle époustouflant de fantaisie, d'exotisme et d'étrangeté que ce conte classique de Li Ju Chen (1763-1830) plein de symboles et d'allégories, reconstruit en coproduction de l'Opéra du Sichuan avec le Grand Théâtre de Luxembourg et le Théâtre Vidy-Lausanne.

Tout donne vraiment l'impression que le public se voit entraîné, dès le lever du rideau, dans un monde étrange, de figures hiératiques aux riches costumes anciennes et aux masques figurés multicolores. Parfaitement encrées sur scène comme en illustration de jeunes femmes, modelées dans de longues robes blanches, tournant en danse et pirouettes de vastes manches de voie tandis que de virtuoses acrobates s'entrecroisent dans d'audacieux sacrifices et cabrioles.

Un sentiment d'action prend un essor sur des interpellations et confrontations abruptes entre personnages mythiques et magiques, ponctuées par des commentaires musicaux antagonistes et cadencés par des chants aigus, criardes et envahissants.

Ce n'est pas sans une certaine peine et un effort bien volontaire qu'on arrive à entrer peu à peu dans l'atmosphère mystique et philosophique de ce mystérieux monde chinois, s'ouvrant par intuitions intérieures. Heureusement qu'un sur-titrage court nous précise permet de deviner et suivre tant bien que mal les multiples aspects et sens des diverses intrigues.

Un opéra intimiste et raffiné

Au contraire de l'Opéra de Pékin, traditionnel de couleurs guerrières et princières, l'Opéra du Sichuan se veut plus intimiste et raffiné, préférant au grand show spectaculaire la parabolique voyage philosophique. Mêlant judicieusement les deux courants de la pensée chinoise, le confucianisme et le taoïsme, l'opéra „Flowers in the Mirror" nous raconte en grandes lignes la quête de Tsoutsai, très imaginé et fait dans sa société, vers une harmonie céleste et un bonheur immortel. Avec le poète et peintre Li Ju Chen, on va assister aux huit voyages (tirant du 200 000e savoir versaire de la Déesse Reine Mère, à laquelle les soldats font célébrer de bonheur d'immortalité (seuls que la Fée des Cent Fleurs lui apporte des épreuves de cruelle). Cette dernière, ayant consenti à une des dames de l'impératrice de Chine, ce faire pousser pour son plaisir les fleurs en plein hiver, se trouve de ce chef chassée du ciel et bannie sur terre.

Prenant pied dans une famille ordinaire, elle y fait connaissance du fonctionnaire Jiralli Tang Ao qui, délaissant sa carrière officielle, aspire à une autre vie pleine de sérénité et en accord avec l'univers.

Ensemble, les deux vont entreprendre un voyage initiatique, à la manière du Gulliver de Defoe, les amenant successivement dans le pays de la Justice, celui des Femmes, des Gentlemen ainsi que dans le pays du changement de sexe des Femmes. Avec Tang Ao vivant dorénavant à l'écoute de l'univers, la Fée des Mille Fleurs redeviendra sa réincarnation dans la figure de la fille de son protecteur.

Ce récit fantastique, à la fois ancestrale et incandescente, jouissant sur des intermittences humoristiques, se marque par d'émerveillements, et par sa fabuleuse mise en scène atmosphérique par Charles et Vincent Tordjman, et son prodigieux message philosophique.

La scène est dégagée, méticuleusement et sans doute dans l'opéra chinois, est scrupuleusement mise à contribution par l'équipe de la Compagnie Fattoria pour y faire tourbillonner le vent, chasser les nuages et faire chanter la bruine dans la nature. La symbiose absolue de l'homme universe avec le ciel ne devient pas seulement compréhensible mais surtout visible et sensible.

Et du coup les grands thèmes de la réflexion et méditation chinoises commencent à sortir de l'ombre. L'empereur en tant que fils immédiat du ciel, suivant Confucius, a la mission d'organiser et guider l'homme sur terre, tout en restant le regard levé vers l'étoile polaire inspiratrice, ou encore l'être divin Quant à l'homme, en dessous de sa fonction de sujet, il peut aspirer à une perfection totale en gardant le souffle de la vie en soi, tout au long et en vivant en harmonie avec l'eau primordiale d'un univers complexe, en permanent chaos mais à la vérité simple. Quant à la vie, elle n'est qu'un voyage dont la réalité n'est pas réelle et l'illusion pas illusoire.

Un monde étrange de figures aux riches costumes ancestraux et aux masques multicolores

Un spectacle onirique

Magnifique spectacle onirique dans la variété des univers, genres et mouvements était habilement souligné par des effets judicieux de rayon laser, de fibres optiques et de sons électroniques. Le petit orchestre, jouant sur des instruments typiques, se tenait à l'écart derrière le rideau, tout en assurant une convenable ambiance de dépaysement total.

Une soirée donnée enthousiaste et fascinée par audience, la chaleureuse troupe de l'Opéra du Sichuan, sous la direction dynamique de leur chef Chen Zhaoli, allait lancer en conclusion sur la plateau nous une série de rappels individuels et d'ensemble, visiblement d'originalité, d'aisance et de surprise, tels les acrobates dans leurs passes d'épée, les cracheurs de feu dans leurs fabrications, le rouge blanc dans ses costumières et sous explosifs, le sergent de garde dans sa pendulaison de changement de masques (hilarant), les femmes dans la gracilité de leurs danses abstraites. Qu'il soit permis de se demander cependant, si ces artistes allaient en surplus, n'exerçant pas réellement leurs fonctions, intégrés aux différentes séquences, quelquefois ignorées ou inaperçues de ces spectateurs eux-mêmes de même intérêt ou

Une soirée chinoise faisant bénéficier tous les participants et plaisirs pertinemment, comme prouvé par l'intelligence et l'esthétique en œuvre sur place, pour la poursuite d'autres liens projets interculturels entre Occident et Orient.

Grand Théâtre
Flowers in the Mirror
Dernière représentation ce soir à 20 h
au Grand Théâtre
Info: www.theatres.lu
Tél.: +352 47 08 39 39

Optische Opulenz zeichnet die China-Oper aus. Foto: Theater

Begegnung mit einer zauberhaften Welt

China-Oper im Grand Théâtre Luxemburg begeistert gefeiert

Experiment gelungen: Die europäisch-chinesische Koproduktion der Oper „Flowers in the mirror" feierte im Grand Théâtre eine überzeugende Premiere. Sie bot eine optisch wie akustisch außergewöhnliche Begegnung mit einer fremden Kultur.

Von unserem Redakteur Dieter Lintz

Luxemburg. (DiL) Ein poetisches Spiel der Lichter und der Farben, dazu höchste Deklamations-Kunst und eine mit ungeheurer Präzision ausgeführte Mischung von Musik, Schauspiel und Körpertheater: Dem staunenden Publikum im Grand Théâtre bot sich ein begeisterndes, wenn auch fremdes Theater-Erlebnis.

Etwa um das Jahr 1800 herum schrieb der berühmte chinesische Dichter Li Ju Chen seine Geschichte um die Welt der Götter und jene der Sterblichen, zu der der gebildete Tang Ao gehört. Die Karriere des hohen Beamten wird von den Mächtigen jäh geknickt, er begibt sich auf eine lange Wanderschaft, um zu sich selbst zu finden. Dabei begegnet er den merkwürdigsten Gestalten, aber auch einer aus der Welt der Unsterblichen verstoßenen Feen-Göttin.

Das böte Stoff für eine tief lotende Auseinandersetzung mit der Philosophie des Taoismus, aber auch genügend Möglichkeiten, Bezüge zur aktuellen politischen Situation herzustellen. Der französische Regisseur Charles Tordjman widersteht beiden Versuchungen und lässt das Märchen ein Märchen sein, mit blühender Naivität, die aber gekonnt gemildert wird durch mancherlei Augenzwinkern.

Die Welten, durch die Tang Ao wandert, sind mal bedrohlich, mal skurril: Menschen mit doppelten Gesichtern, Gesellschaften, in denen die Rollen von Männern und Frauen vertauscht sind. Das ist packend, bisweilen komisch, aber vor allem zieht es den Betrachter fast magisch in die Handlung hinein.

Das hat mit der faszinierenden Bilderwelt auf der Bühne zu tun. Die prächtig-traditionellen Kostüme von Peng Dinghuang und Nana Wan treffen auf Vincent Torjmans europäisch-abstraktes Bühnenbild, mit Wolken, die an Bienenwaben erinnern, leuchtenden Farben und Laser-Effekten (Licht: Christian Pinaud). Ein sechsköpfiges Orchester, aus dem die chinesische Laute und die Rhythmus-Instrumente herausstechen, liefert den Soundtrack für das Geschehen und die Begleitung für die einzelnen Lieder. Gesungen wird gar nicht so viel. Oder umgekehrt: Gesungen wird eigentlich permanent, weil die Sprechtexte in höchst kunstvoller Stilisierung deklamiert werden. Wer genau hinhört, kann feststellen, wie exakt die (für europäische Ohren bisweilen schrille) Stimmführung die Charakterisierung der Person wiedergibt. Und wer es schafft, sich die „Arien" in andere Tonarten zu denken, der landet schon mal beim Blues. Unnachahmlich ist die Mixtur aus Akrobatik, atemberaubend schnellem Maskenspiel und allerlei Kunststücken, die aber stets in die Handlung eingebunden werden und nie nach Zirkus-Spektakel riechen.

Nach einer furiosen Zugabe am Ende langanhaltender, überaus herzlicher Beifall, auf den die gut 20 Akteure nicht minder herzlich reagierten. Bevor die Produktion auf Tour geht, besteht heute Abend ein letztes Mal in Luxemburg die Chance zur Begegnung mit einer zauberhaften Welt. hpl/dr

Info: www.theatres.lu.

Zusammenhangloses „Best of"

Bachabend in der Luxemburger Philharmonie weist Schwächen auf

Johann Sebastian Bachs Werke denen seines Sohnes Carl Philipp Emanuel gegenüberzustellen, ist interessant. Trotzdem war der Abend in der Luxemburger Philharmonie merkwürdig.

Trier. (gkl) Ein schales Gefühl hinterließ das Konzert des Münchner Kammerorchesters (MKO) in der Luxemburger Philharmonie. Wobei die Sinfonie G-Dur, Wq 182, vom Bachsohn am Beginn des Abends das Beste war und belegte, dass mit dem MKO unter Leitung von Alexander Liebreich ein exzellentes Ensemble zu Gast war.

Frisch, stilgerecht und historisch informiert erklang das Werk. Es war jedoch die einzige vollständige Komposition des Programms. Was dann unter Mitwirkung der Solisten Hilary Hahn (Violine), Mojica Erdmann und Matthias Goerne (Sopran und Bariton) folgte, erweckte den Anschein eines „The best of". Wie eine Häppchenplatte bei einem Empfang gab es hier ein bisschen Pfingsten und da ein bisschen Trauer (Bachkantaten 59 und 157), mit Kantate 32 war die Epiphanie vertreten, und mit den Arien „Erbarme dich" und „Gebt mir meinen Jesum wieder" musste die Matthäuspassion, BWV 244, herhalten. Dass hier einzelne Teile aus Gesamtkonzepten herausgerissen wurden, schien die Akteure nicht weiter zu stören.

Musikalisch war der Abend bei aller technischen Brillanz der Solisten leider auch kein Hochgenuss. Ohne sich an den Vorgaben des MKO zu orientieren, überzog Hahn ihr Spiel mit breitem, vibratogeschwängertem Ton; Goernes für Schubert sicherlich bestens geeigneter Bariton war hier viel zu cremig.

Störend auch seine ständigen Tänzeleien, die vielleicht bei einer Opernaufführung passen. Einzig bei Erdmann, die für die erkrankte Christiane Schäfer eingesprungen war, konnte man gelegentlich jene Klarheit in der Stimme entdecken, die für Bachs Musik erforderlich ist. Merkwürdig mutete die Tatsache an, dass das MKO, abgesehen von der bestens agierenden Continuogruppe weit mehr, als die Hälfte der Zeit tatenlos auf der Bühne herumsaß. Selbstverständlich gab es herzlichen Beifall in der ausverkauften Philharmonie. Überzeugen aber konnte der Abend nur an wenigen Stellen. dr

Die Sieger stehen fest

Musiker aus der Region gewinnen bei Jugend musiziert

Auch bei dem 47. Landeswettbewerb „Jugend musiziert" in Rheinland-Pfalz gab es wieder zahlreiche junge Musikerinnen und Musiker in der Region, die Preise gewonnen haben.

Trier/Mainz. (red) Viele Jugendliche aus der Region haben beim jährlich stattfindenden Landeswettbewerb „Jugend musiziert" in Mainz gute Platzierungen erreicht. Einen Überblick gibt die Liste:

Violine (solo): Alexander Pick (Prüm), 3. Preis, Altersgruppe II, Sonja Uchlin (Schweich), 2. Preis, Altersgruppe III, Jonas Wege (Konz), 3. Preis, Anna Steitz (Trier), 15 Punkte, Altersgruppe IV, Julian Pinn (Trier), 3. Preis, Altersgruppe V

Violoncello (solo): Sophie Notte (Sirzenich), 1. Preis (Bundeswettbewerb), Altersgruppe VI

Percussion (solo): Sandra Hofer (Sehlem), 1. Preis, Bundeswettbewerb, Marvin Lauer (Wittlich), 2. Preis, Altersgruppe IV, Leonie Klein (Salmtal), 1. Preis (Bundeswettbewerb), Altersgruppe V

Mallets (solo): Viktoria Schomer (Dreis), 2. Preis, Altesgruppe V

Gesang (Pop): Vanessa Barth Keller (Trier-Zewen), 2. Preis, Altersgruppe IV

Duo Klavier und ein Holzblasinstrument: Isabel Hoffmann, Saxofon, (Schwirzheim) und Nina Fandel, Piano, (Kyllburg), 1. Preis, Altersgruppe II

Duo Klavier und ein Blechblasinstrument: Karsten Hoffmann, Horn, (Schwirzheim) und Natascha Adzic, Piano, (Arzfeld), 1. Preis, Altersgruppe II

Sängerinnen/Sänger: Lisa Wittig (Trier) und Elisa-Lina Limbacher (Trier), 1. Preis, Bundeswettbewerb, Altersgruppe VI

Gitarrenduo: Moritz Gläser (Trier), Rebecca Wabschke (Trier), 2. Preis, Altersgruppe IV; Henrik Dewes (Trier), Alexander Schwind (Trier), 2. Preis, Altersgruppe V

Alte Musik: Levlyn Birkenhain (Biol), Hannah Dobozy (Salmtal), Caiwei Liu (Trier), Anne Michael (Trier): 1. Preis, Bundeswettbewerb, Altersgruppe V

Begleitung Violoncello: Johannes Still (Trier), Klavier, 1. Preis, Altersgruppe VI dr

EXTRA

Der bundesweite Wettbewerb „Jugend musiziert" bezieht junge Erwachsene bis zum vollendeten 20., für Gesang 27. Lebensjahr ein. Er dient sowohl der Förderung der Laienmusik als auch der Förderung von Jugendlichen mit professionellen musikalischen Ambitionen. Der Wettbewerb wurde 1963 gegründet und läuft auf Landes- und Bundesebene.

Liverpool plant große Feiern zu John Lennons 70. Geburtstag

Liverpool. (dpa) Zwei Monate lang feiert die englische Stadt Liverpool den 70. Geburtstag ihres berühmten Sohnes John Lennon. Der Musiker und Beatles-Kopf wurde am 9. Oktober 1940 in Liverpool geboren. Ein Festival mit Musik, Filmen und Kunst soll deshalb vom 9. Oktober bis zum 9. Dezember dieses Jahres an sein Leben und seine Musik erinnern. Lennon wurde 1980 ermordet. to

VORGEMERKT

Mal tragisch, mal komisch

Vernissage Katja Fischer, 26. März, 19.30 Uhr, Galerie Palais Walderdorff, Domfreihof, Trier:

Mit oft kleinformatigen, farbintensiven Arbeiten fängt Katja Fischer mal tragische, mal komische Momente des Lebens ein. Die Künstlerin zeigt ihre Arbeiten ab Freitag, 26. März, in der Galerie Palais Walderdorff in Trier. Vernissage ist um 19.30 Uhr. Öffnungszeiten: Di,Fr 14-18 Uhr, Mi, Sa 10-13 Uhr, Do 14-19 Uhr. dr

Seitengestaltung: Hans-Peter Linz

Anzeige

ARTS & SCÈNES Télérama.fr

TÉLÉVISION | RADIO | CINÉMA | MUSIQUES | ARTS & SCÈNES | NUMÉRIQUE | LIVRES | DÉBATS

Le fil arts & scènes | La sélection spectacles / expos | Portfolios | Les choix de Sortir

A la une > Le fil arts et scènes > Tous les spectacles > Flowers in the mirror > Critique

Flowers in the mirror

Par l'Opéra du Sichuan

Mettre en favori

Réagissez | Envoyez | Imprimez | Partager

CRITIQUE | VOS AVIS

OPÉRA ACROBATIQUE

★★

Les metteurs en scène Charles et Vincent Tordjman sont allés à la rencontre d'une tradition moins connue en France que l'Opéra de Pékin, celle du Sichuan, où le chant est souvent a cappella, où les musiciens percussionnistes sont invisibles mais rythment la danse des interprètes. Alors que les artistes chinois avaient imaginé se moderniser à coups de paillettes, les Tordjman ont au contraire voulu épurer leur style. *Flowers in the mirror* est donc un objet syncrétique. Les interprètes chantent selon leur art, les acrobates s'adonnent à un kung-fu aérien et spectaculaire, les musiciens distillent leurs sonorités comme des gouttes de pluie.

La scénographie, elle, est d'une splendide transparence avec des lignes vidéo évoquant avec légèreté palais, pavillon ou jardin et des toiles plastiques reflétant des lumières blanches et bleutées... Tout cela pour mettre en relief la quête de Tang Ao, haut dignitaire qui a renoncé aux honneurs et cherche le royaume des Immortels. D'où vient alors que l'on soit si peu touché par cette beauté-là ? Question de mythe peut-être. Comme si cette fable d'inspiration taoïste ne nous inspirait finalement pas grand-chose.

Les 4 et 5 mai à Nîmes (30), tél. 04-66-36-65-10 ; les 7 et 8 à Aix-en-Provence (13), tél. : 04-42-91-69-69 ; le 18 à Thaon-les-Vosges (88), tél. 03-29-82-53-32 ; du 21 au 23 à Metz (57), tél. : 03-87-15-60-60 ; du 28 mai au 20 juin à Nanterre (92), tél. : 01-46-14-70-00.

LES DERNIÈRES CRITIQUES

Half life
Michael Ackerman

Sciences et curiosités à la cour de Versailles
Peinture, dessins, objets

Et le pop art explosa...
La chronique d'Olivier Cena

SPECTACLE LES PLUS COMMENTÉS

SPECTACLE LES PLUS CONSULTÉS

Emmanuelle Bouchez

Telerama n° 3146 - 01 mai 2010

AGORA VOX
Le média citoyen

Devenez rédacteur
Participez à Agoravox

ACCUEIL | ACTUALITÉS | TRIBUNE LIBRE | CULTURE & LOISIRS | RDV DE L'AGORA | ENQUÊTES PARTICIPATIVES

"Flowers in the mirror " aux "Amandiers" en printemps chinois

Durant trois semaines au Théâtre des Amandiers, le printemps a été célébré sous la merveilleuse thématique des « Fleurs dans le miroir » que l'Opéra chinois de Sichuan a inspiré au metteur en scène occidental, Charles Tordjman accompagné de son fils Vincent.

Si, dans ce conte de Li Ju Chen, écrit en début de XIXème, devenu emblématique de la dynastie Qing, une déesse est contrainte de s'incarner dans le royaume des mortels, c'est au bénéfice d'une double quête initiatique : celle pour la Fée des fleurs de regagner par les études, son immortalité perdue, tout en se plaçant sous la protection paternelle et terrestre d'un lettré, Tang Ao, lui-même en rupture de famille et en exil du monde des vivants.

Ainsi, en orbite sur des trajectoires inverses et néanmoins parallèles, ces deux êtres se complètent dans une recherche taoïste où la connaissance du monde sensible apparaît vaine et illusoire : La vérité s'avérant n'être, en définitive, accessible que dans l'immersion assumée du chaos.

La scénographie, ayant été élaborée durant deux années aux confluences des deux univers artistiques destinés à s'interpénétrer en se découvrant mutuellement, les cultures chinoise et occidentale ont réussi, en l'occurrence, une œuvre maïeutique suscitant un spectacle fascinant, enthousiasmant et totalement abouti.

Dix-sept comédiens danseurs exécutent sous des gestuelles chorégraphiques pouvant s'apparenter à un ballet lunaire psychédélique, les quatre-vingt dix minutes de ce poème philosophique sidéral dont six musiciens dissimulés en coulisses accompagnent, au rythme d'instruments traditionnels, les voix chantées sur le registre strident du lyrisme chinois.

A titre exceptionnel, l'art ancestral du « Bianlian » , à savoir celui du changement instantané de masques par déplacements latéraux, à même le visage des artistes, y atteint une telle perfection de réalisation que l'ensemble de la troupe est incitée à effectuer une démonstration de leurs multiples savoir-faire techniques au cours de rappels orchestrés sous le regard médusé des spectateurs.

photo © Mario Del Curto

FLOWERS IN THE MIRROR - **** Theothea.com - de Li Ju Chen - Mise en scène : Charles & Vincent Tordjman - avec l'Opéra de Sichuan - Théâtre des Amandiers de Nanterre

MÉZIÈRES

12 avril 2010 22:44; *Act: 12.04.2010 19:45*

Toute la magie de la Chine impériale

par Emmanuel Coissy - La venue de l'Opéra du Sichuan est l'un des événements de la saison culturelle romande.

Les costumes et les masques contribuent à l'alchimie du drame.

Des cracheurs de feu, des numéros de jonglerie et autant d'acrobaties. Pour les yeux occidentaux, «Flowers in the Mirror» n'est pas un opéra pur: rien à voir avec la Cité interdite de Puccini dans «Turandot». Ici les protagonistes récitent leur texte, parfois soutenus par des instruments à vent ou à cordes pincées, puis l'action s'interrompt et un soliste exprime ses sentiments à travers un chant bref.

Opéra-théâtre «Flowers in the Mirror», par l'Opéra du Sichuan, dès le mardi 13 avril et jusqu'au 25 avril, au Théâtre du Jorat, à Mézières. Surtitres en français et en anglais. Prix: de 33 fr. à 56 fr.

Cette saga trépidante, qui mêle le burlesque au dramatique, est à l'origine un roman de Li Ju Chen paru en 1828. Une impératrice ordonne que les fleurs de son jardin poussent en hiver. Incapable de cette incongruité, la Fée des fleurs est bannie du Palais céleste et devient mortelle. On la suit dans ses pérégrinations et celles de son père adoptif à la conquête du paradis perdu.

La fable onirique est doublée d'une satire sociale corrosive entre joutes domestiques et contrées où l'absurde règne. L'ensemble évolue au gré d'une belle scénographie, avec des masques et des costumes éclatants.

FABBRICA

Scénographie
Vincent Tordjman

FABBRICA

Un archaïque procédé de théâtre nous sert de support à ce conte ouvrier contemporain, qui mélange Histoire et rêve : une verrière à 45° fabrique des reflets de projections faites au sol qui se superposent à d'autres images au lointain. Ainsi tout un jeu de brouillage entre lumière des projecteurs, images vidéoprojetées réelles et réflexions s'opère.

"Les derniers éléments de cette réussite totale, et non des moindres, sont les éléments techniques de la création, tous de grande qualité. En premier lieu, la scénographie de Vincent Tordjman : une immense verrière inclinée sur un sol minéral ; derrière elle, des passerelles et un écran, où l'on voit surgir la bouche béante du haut-fourneau qui se transforme en paysage minier (magnifique vidéo de Jérôme Vernez). On croit voir aussi des nuages emportés par le souffle du vent (lumières de Christian Pinaud, elles aussi superbes). Cet univers étrange, totalement irréaliste, nous renvoie cependant à celui de l'usine dont il s'inspire, notamment par la couleur, toutes les nuances du gris : celui du fer et de l'acier, des fumées, des visages barbouillés de limaille."

Marie-Christine Harant,
Les Trois Coups, décembre 2009

Fabbrica
de Ascanio Celestini
Théatre Vidy-Lausanne – Lausanne
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Chansons
Giovanna Marini

Interprétation
Serge Maggiani, Agnès Sourdillon

Chant
Sandra Mangini, Germana Mastropasqua,
Xavier Rebut, Giovanna Marini

Collaboration artistique
Zohar Wexler

Production
Compagnie Charles Tordjman – Nancy

REVUE DE PRESSE

LE PETIT BULLETIN
Du 11 au 17 novembre 2009

| THÉÂTRE |

«Entre fantastique et brutalité»

La Fabbrica évoque le destin de plusieurs générations d'ouvriers sur fond de récit fabuleux. Après avoir lu le texte (très fort), on a demandé au metteur en scène Charles Tordjman de nous en dire un peu plus. Morceaux choisis. Propos recueillis par Aurélien Martinez

Ascanio Celestini (l'auteur)

«J'ai été très surpris quand je l'ai vu à Rome pour la première fois : les gens venaient le saluer à la terrasse du café, lui demander des autographes… J'ai constaté à quel point il était connu pour son engagement à la télévision italienne – sur la seule chaîne qui ne soit pas véritablement berlusconienne – où il fait des chroniques très acides ; mais aussi pour ses activités de chanteur, réalisateur, écrivain, homme de théâtre… Tout ça alors qu'il n'a que trente-huit ans ! Celestini est l'un des héros du théâtre de narration en Italie, avec souvent un acteur sans décor et sans costume qui vient raconter l'histoire profonde de l'Italie ; tradition que l'on n'a pas en France»

Le texte

«J'ai rarement lu de textes où les questions politiques et sociales liées à l'industrie et à la classe ouvrière croisaient à ce point le fabuleux. J'ai été très séduit par ce mélange entre fantastique et brutalité. Celestini raconte une histoire de l'Italie de façon allégorique, tout en abordant la question de la désindustrialisation – une question d'ailleurs qui ne touche pas seulement l'Italie mais toute l'Europe – sans être véritablement partisan. Même si évidemment, on sent qu'il n'a pas choisi le camp des patrons ! Il raconte cela comme une histoire qui n'existera plus, mais sans volonté revendicative : il parle simplement du présent, du travail, de la souffrance au travail, voire de la mort au travail. Bien sûr, son texte peut avoir des ricochets sur les ouvriers contaminés par l'amiante, ceux qui meurent à France Télécom, ceux dont les usines disparaissent…»

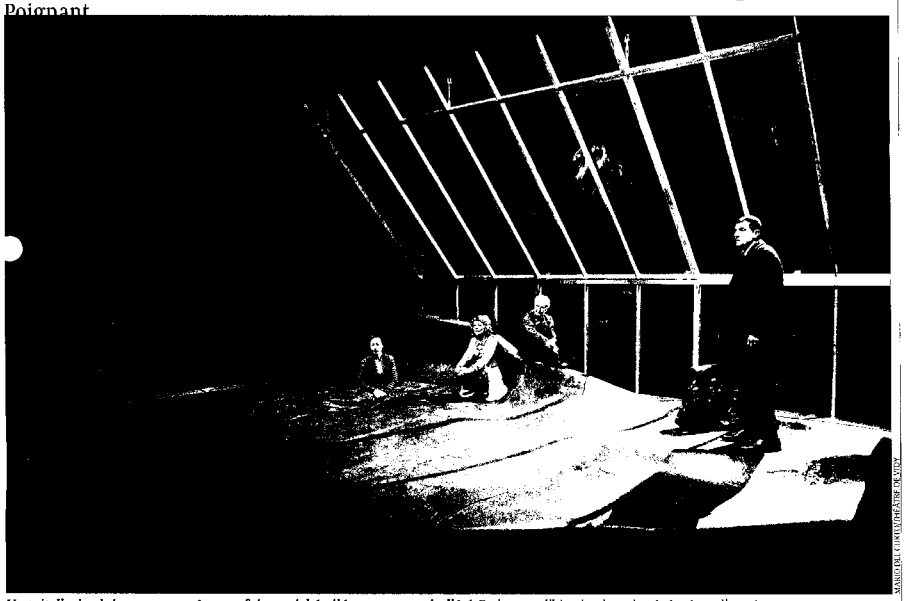
La mise en scène

«Suite à ma demande, Celestini a accepté la division du monologue en deux, pour un homme et une femme. Je lui ai aussi dit, compte tenu de ce que j'avais décelé intuitivement dans le texte – cette trace du fabuleux, mais aussi du sacré –, que j'aimerais bien ajouter des chants, en pensant évidemment à Giovanna Marini [une figure de la chanson populaire italienne NDLR]. *Il était emballé ! Je l'ai rencontrée le lendemain, elle m'a tout de suite dit oui, et on a commencé le travail avec deux acteurs et le trio aligné sur sa voix, avec des chansons héritées des chants polyphoniques italiens et d'autres plus religieux. Vous avez d'ailleurs la chance que Giovanna Marini vienne à Grenoble, elle ne fera pas toutes les villes de la tournée vu son âge»*

▲ **LA FABBRICA**
Du mardi 17 au vendredi 20 novembre, à la Salle de Cassine de la MC2

«La Fabbrica», la folle flamme des hauts-fourneaux

Scène Un spectacle théâtral et musical retrace l'Italie ouvrière de l'entre-deux-guerres. Poignant



Un toit d'usine laissant apparaître parfois un ciel étoilé comme un soir d'été. Et dessous, l'histoire de trois générations d'ouvriers. ARCHIVES

Marie-Pierre Genecand

Le travail en usine est une réalité rude, sans pitié. La montée du fascisme, un sujet oppressant. Pourtant, *La Fabbrica*, qui, à Vidy-Lausanne, retrace l'histoire d'une usine italienne témoin du communisme flamboyant, puis du fascisme rampant, se présente comme un spectacle espiègle, doux et musical au sens large du terme. C'est que l'auteur, Ascanio Celestini, a puisé dans la tradition fantastique des contes populaires pour évoquer l'épopée des Fausto, fils, père et grand-père qui traversent les disgrâces ouvrières aux côtés d'Assunta, belle comme une madone et dépositaire d'un lourd secret. Sur scène, comédiens et chanteurs prolongent la magie.

«Soulever des trappes de silence pour faire chanter l'histoire où il semble qu'on ait voulu la faire taire.» Charles Tordjman excelle dans les entreprises de dévoilement. En 2005, au Théâtre Le Poche, puis à Vidy, le metteur en scène français aménageait un écrin approprié à *L'Eloge de la Faiblesse*, célèbre essai d'Alexandre Jollien où l'auteur romand, handicapé, dialogue avec Socrate sur les notions de normalité et d'anormalité. En scène, Robert Bouvier et Yves Jenny rendaient ce duo-duel facétieux, malgré la gravité de l'énoncé.

Même tonalité dans *La Fabbrica*, ces jours, à Vidy. Dans un décor de sheds vitrés, le plus souvent plongés dans la semi-obscurité, sous ce toit d'usine laissant apparaître parfois un ciel étoilé comme un soir d'été, Agnès Sourdillon et Serge Maggiani se passent le relais d'une lettre d'un fils à sa mère. Une longue, très longue lettre où l'ouvrier, contraint de se couper l'annulaire gauche pour ne pas être licencié, raconte l'histoire des Fausto, trois générations confrontées à l'enfer des hauts-fourneaux. Comment l'acier bouillant à 1500 degrés a désintégré la jambe du dernier de la lignée. Et comment, avant, les deux autres ont fini la tête dans un trou près du fleuve pour avoir connu le secret d'Assunta, beauté insolente incarnant l'Italie belle et cruelle, celle de Mussolini et de l'ère glaciaire de l'entre-deux-guerres.

C'est beau et buté comme un chant révolutionnaire

Dans cette suite d'éblouissements et de travaux forcés, les rassemblements militants finissent dans le sang, les fils empoisonnés au mercure reviennent la nuit manger des poires que le père inconsolable leur a cueillies et des enfants difformes naissent d'accouplements maudits. Mélange de folie lunaire et de bon sens populaire. Les deux acteurs se font les vecteurs amusés, voire étonnés, de tant de miracles et de destins tracés dans l'acier. Posés çà et là d'un décor qui, au sol, figure la terre brûlée, ils fixent le public et détaillent avec soin les péripéties de ces ouvriers à la fois élus et damnés. C'est beau et buté comme un chant révolutionnaire.

De la musique, il y en a d'ailleurs dans ce spectacle sans âge. Tout le temps. Sous la direction de Giovanna Marini, un trio de polyphonies vocales reprend chaque élément de la fable dans des compositions râpeuses et nasillardes. Criardes, même parfois. Juste contraste, poignant, avec le récit tout en douceur distillé par les deux acteurs. Comme si ces voix à cran crachaient la colère de la terre que la parole, sur ses gardes, a appris à masquer. L'histoire qu'on a voulu faire taire, disait le metteur en scène. Elle a toute sa place dans cette ode aux sacrifiés.

***La Fabbrica**, jusqu'au 12 décembre, au Théâtre Vidy-Lausanne, à Lausanne, 021/619 45 45, www.vidy.ch, 1h 45*

JDD.fr – Le blog d'Annie Chenieux / Samedi 9 Janvier 2010

Giovanna Marini chante pour *la Fabbrica* d'Ascanio Celestini

Un jeune auteur italien puise son inspiration dans la réalité sociale. Découverte.

Dernière Agnès Sourdillon, actrice chantant dirigée par Giovanna Marini. Au fond, Serge Maggiani. (Eric Dipym)

ET AUSSI

- Des croisades... déjantées
- Une Vie parisienne décoiffée et décoiffante
- Les critiques théâtre du JDD

LE JDD EN PDF

Le Journal du Dimanche

Les Français prêts à

La Fabbrica * * *

Théâtre des Abbesses, 31 rue des Abbesses, Paris 18e. Tél. 01 42 74 22 77. Jusqu'au 16 janvier.

Jusque là, sa renommée n'avait pas franchi les Alpes. Grâce à Charles Tordjman, on ne peut ignorer désormais Ascanio Celestini, auteur né à Rome en 1972, un témoin de son époque qui fonde son travail sur le recueil de la parole. Dans *la Fabbrica*, il entremêle la mémoire ouvrière (des grandes heures de la sidérurgie à la mondialisation), la réalité historique (le fascisme) et un imaginaire traversé par des personnages dignes de contes: Assunta, belle comme la madone, dont le troublant secret rappelle l'univers fellinien, et Fausto, ouvrier de père en fils. La mise en scène de Tordjman est soulignée par une scénographie qui évoque l'architecture des hauts-fourneaux, la mort d'une condition, la disparition d'une langue, de pans de vie. Usine? Le mot même est en voie de disparition. "Narracteurs" habités, Agnès Sourdillon et Serge Maggiani sont suivis par _et c'est le « plus » de cette création_ un trio de chanteurs conduits par la grande Giovanna Marini, celle-là même des chants de lutte traditionnels qui a composé spécialement des chansons pour accompagner le spectacle. Elle lui donne les accents d'un oratorio poétique.

Les Inrockuptibles / Mercredi 13 Janvier 2010

La Fabbrica d'Ascanio Celestini, mise en scène Charles Tordjman avec au chant Sandra Mangini, Giovanna Marini, Germana Mastropasqua et Xavier Rebut
Jusqu'au 16 janvier au Théâtre des Abbesses, Paris XVIIIe, tél. 01.44.74.22.77, www.theatredelaville-paris.com

Une fantasmagorie poético-sociale pour narrer l'épopée d'une usine sidérurgique.

Un jeune homme écrit à sa mère : Fausto, chef d'équipe à la Fabbrica, a une jambe en moins. Du fait de cette "disgrâce", on ne peut pas le licencier. Trois cents ouvriers ont déjà été mis à la porte de cette usine sidérurgique, mais trois mille encore doivent encore être virés. Le jeune homme qui travaille sous les ordres de Fausto, ne souffrant d'aucun handicap, risque fort de perdre son travail.

Ascanio Celestini part de cette relation physique à l'usine, qui passe même par la mutilation, pour remonter aux origines – ce qu'il désigne comme *"l'ère des géants"* – à travers un récit fabuleux où le réalisme est tissé de légende. Cet écrivain italien encore inconnu du public français renouvelle à sa manière l'art du conte, comme on le découvre dans ce spectacle délicat finement interprété par les comédiens Agnès Sourdillon et Serge Maggiani. A la fois narrateurs et personnages de cet enchevêtrement de récits, dont la forme épistolaire n'est peut-être qu'un trompe-l'œil, ils nous font traverser le temps à travers trois générations de Fausto (père, fils et petit-fils), des premières années du XXe siècle à la mondialisation. Les interventions en contrepoint d'un trio vocal – sur des musiques écrites et interprétées, entre autres, par Giovanna Marini – accentuent la dimension fabuleuse de cette fantasmagorie poético-sociale. Car l'histoire de la Fabbrica relève du légendaire, avec des personnages incroyables comme cette Assunta, *"belle comme la Madone"*, à laquelle aucun ouvrier ne résiste, pas même le grand-père de Fausto. Les amants d'Assunta disparaissent les uns après les autres parce qu'elle a un secret qu'ils ne peuvent pas révéler. Il y a beaucoup de secrets dans ce labyrinthe narratif en forme de puzzle. Certains impliquent même Mussolini en personne. Tous seront dévoilés, les fragments ajustés et la boucle bouclée tandis que le spectacle gagne en intensité jusqu'à la délocalisation de la Fabbrica quelque part en Chine ou en Afrique. Ou comment aborder efficacement le social sous l'angle du fantastique. Remarquable.

Hugues Le Tanneur

Eric Dipym

Les Trois Coups
Le seul journal quotidien du spectacle vivant

Samedi 12 décembre 2009

« La Fabricca », d'Ascanio Celestini (critique de Marie-Christine Harant), Théâtre des Treize-Vents à Montpellier

Une « Fabricca » de belle Manufacture

Quelle belle surprise que cette « Fabricca », vue un peu par devoir. En effet à trop ingurgiter des pièces militantes et politiquement correctes, on est gagné par la surdose et la lassitude. Grâce à Charles Tordjman et à sa superbe adaptation du roman épistolaire d'Ascanio Celestini, la classe ouvrière monte au paradis, le spectateur aussi. Un oratorio épique époustouflant.

Le thème est celui qui continue à faire régulièrement la une du « 20 heures », par ce qui est hélas presque quotidien. Une fermeture d'usine en Italie, comme il y a eu en Lorraine, comme il y en aura encore dans le Nord et un peu partout dans l'Europe. Des hauts-fourneaux qui se taisent pour toujours. Des ateliers qui partent en pièces détachées quelque part en Asie. Des ouvriers au chômage, désespérés puisque, avec la fermeture de l'usine, c'est toute leur vie qui s'arrête, la leur, celle de leurs enfants, de leurs pères et de leurs ancêtres. Voilà ce que raconte *la Fabricca*. Un beau sujet grave.

Un oratorio païen

En partant de ce matériau, Ascanio Celestini a eu l'idée d'écrire un roman épistolaire fascinant, aisément transformable en bouleversant monologue de théâtre. L'ouvrier raconte à sa mère sa vie à l'usine : Fausto, le chef à qui il manque une jambe ; Paride Pietrasanta, le patron qui rêve de grandeur ; Assunta, belle comme une madone et son lourd secret ; la montée du fascisme ; la Grande Guerre ; la fin de l'usine. L'écriture poétique, imagée, porte en elle une musicalité proche de celle d'un oratorio païen, proche de la tragédie antique.

C'est une manne pour Tordjman, qui a exploité cette particularité d'une façon lumineuse. Le metteur en scène a demandé à Giovanna Marini de composer des chansons. Un trio intervient. Tel un chœur de polyphonies, il reprend les épisodes. Idée géniale pour dédramatiser la situation au premier degré et l'élever au niveau d'une épopée tragique. Sandra Mangini, Germana Mastropasqua et Xavier Rebut, dont les tessitures se mêlent ou se séparent selon les scènes, transportent le public vers des sphères sublimes. Autre excellente idée de Tordjman : celle de faire dire le monologue par deux comédiens, un homme et une femme, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon, tous deux excellents. Leur duo donne au récit sa théâtralité et valorise la musicalité de la langue.

Les derniers éléments de cette réussite totale, et non des moindres, sont les éléments techniques de la création, tous de grande qualité. En premier lieu, la scénographie de Vincent Tordjman : une immense verrière inclinée sur un sol minéral ; derrière elle, des passerelles et un écran, où l'on voit surgir la bouche béante du haut-fourneau qui se transforme en paysage minier (magnifique vidéo de Jérôme Vernez). On croit voir aussi des nuages emportés par le souffle du vent (lumières de Christian Pinaud, elles aussi superbes). Cet univers étrange, totalement irréaliste, nous renvoie cependant à celui de l'usine dont il s'inspire, notamment par la couleur, toutes les nuances du gris : celui du fer et de l'acier, des fumées, des visages barbouillés de limaille. Le son, créé par Ludovic Giulielmazzi imite, lui, les ronflements des machines, les crissements, et tous les bruits induits par la sidérurgie lourde. Là encore, le vacarme assourdissant devient une musique lancinante. Et, enfin, on n'oubliera pas la lumineuse simplicité des costumes, ceux de Cidalia Da Costa, dans des camaïeux de noir et de gris, intemporels. ¶

Marie-Christine Harant
Les Trois Coups
www.lestroiscoups.com

© La Fabricca, d'Ascanio Celestini

***La Fabricca*, d'Ascanio Celestini**

Théâtre de la Manufacture • 10, rue du Baron-Louis • 54014 Nancy

03 83 37 42 42 | télécopie : 03 83 37 18 02

www.theatre-manufacture.fr

public@theatre-manufacture.fr

Mise en scène : Charles Tordjman

Avec : Serge Maggiani, Agnès Sourdillon

Trio de chanteurs : Sandra Mangini, Germana Mastropasqua, Xavier Rebut

Chansons : Giovanna Marini

Scénographie : Vincent Tordjman

Création costumes : Cidalia Da Costa

Création lumière : Christian Pinaud

Théâtre des Treize-Vents • domaine de Grammont • 34000 Montpellier

Réservations : 04 67 99 25 00

Du 1er au 4 décembre 2009, les mardi, mercredi, jeudi à 19 heures, le vendredi à 20 h 45

Durée : 1 h 40

21 € | 14 € | 11 €

Tournée

– 9 au 23 décembre 2009, Nancy

– 5 au 16 janvier 2010, Paris, Théâtre de la Ville (Abbesses)

– 19 janvier 2010, Verdun

Tageblatt
ZEITUNG FIR LETZEBUERG

L'ouvrier jeté comme un sale papier

27/11/2009 09:51:00

„La Fabbrica" est une fresque poético-réaliste, qui trace une histoire de l'Italie contemporaine

Au nom de termes aussi abstraits et froids que rationalisation, restructuration et rentabilisation, il devient de plus en plus monnaie courante dans notre monde économique acharné de fermer des sites de production et de transférer leurs infrastructures et intendances dans un pays en développement pour y faire grimper ses propres actions et profits. Marc Weinachter

Restent, sonnés sur le tapis, de pauvres misérables ouvriers – ayant toujours assuré avec fidélité et fierté l'identité de l'entreprise –, dorénavant mis à l'écart et oubliés comme des pestiférés.

Avec sa remarquable pièce-témoignage, l'auteur dramatique italien Ascanio Celestini, né à Rome en 1972, entraîne le public dans la splendeur, la magie, la chute et la mort d'une usine sidérurgique dans l'Italie du 20e siècle, symbole de la réussite et de la disparition de toute une glorieuse ère industrielle.

Donnant la parole à un ouvrier, entré en usine en 1949, cette tragi-comédie relate, à travers des lettres adressées à sa mère pendant 50 ans, bonheurs et malheurs d'un travailleur au service du gueulard.

D'un décor assez sombre, coupé par une grande verrière d'usine, donnant sur la silhouette spectrale d'un imposant haut-fourneau, se dégagent lentement, comme traînant tristesse et amertume, cinq personnages au regard endurci et décidé.

Dans cette poignante scénographie de Vincent Tordjman, deux excellents comédiens, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon, se feront les narrateurs solidaires des expériences et luttes vécues au fil du temps par l'ouvrier témoin tandis que trois chanteurs, à la corde très sensible, Sandra Mangini, Germana Mastropasqua et Xavier Rebut exprimeront, tel l'antique chœur grec, déchirements et révoltes en notes aiguës. Dans le sillage direct de Jean Vilar, initiateur et promoteur du théâtre populaire, le metteur en scène Charles Tordjman ne s'investit pas tellement dans une plus large propagation des auteurs classiques, mais vise avant tout dans son théâtre engagé une meilleure appréhension et critique réaliste des problèmes sociaux de notre temps. Ainsi, par le truchement de „La Fabbrica" de Celestini, il fait revivre, à l'exemple du contremaître Fausto et de sa famille, trois générations d'ouvriers sidérurgiques aux destins différents: les géants, les seigneurs et les estropiés.

Trois générations d'ouvriers

Les premiers, grands gaillards optimistes, réussirent, à la force des poignets, à mettre sur pied et développer la sidérurgie. Les seconds, fiers de la réalisation de leurs aînés, se sentirent comme anoblis par leur tâche à l'usine, considérant cette dernière comme leur domaine.

Quant aux troisièmes, ayant connu les affres de la guerre et plus tard celles de la récession, rares furent ceux qui allaient longtemps survivre, mutilés dans leurs corps et âmes. Et puis cette terrible arnaque finale portant, avec le démontage de l'usine et la vente du haut-fourneau en Chine, le coup de grâce à cette „Fabbrica", autrefois si resplendissante et dynamique. Avec la disparition de l'entreprise et de ses travailleurs, ne restera plus qu'un accusant terrain vague sur lequel se baisse en ultime consolation l'ombre de la nuit. Surgit, à cette place, automatiquement le souvenir douloureux de la désagrégation dite crépusculaire de l'ancienne Arbed. En dehors de sa biographie, „La Fabbrica" se veut également récit épique éloquent de l'esprit de famille, de camaraderie et de solidarité caractérisant le milieu ouvrier.

Réalisme et merveilleux

Mêlant au réalisme cru le romanesque merveilleux, l'auteur évoque la fascinante figure de la belle Assunta, au visage de Madone, luttant froidement pour l'égalité de droit des femmes à l'usine, et comblant un peu plus tard chaleureusement les hommes par l'accueil de ses trois seins miraculeux. Font également apparition deux figures peu sympathiques sinon abjectes: le rusé patron et tenant Pietrasanta, ne pensant qu'à élargir avec sa terre son influence et puis l'ignoble fasciste de Giovanni Berta, sacrifiant des milliers d'ouvriers dans la production de poudres et gaz toxiques, destinés aux armées du Duce.

Ce chapitre d'histoire politique et industrielle, révélé avec originalité et intelligence et commenté avec lucidité et émotion, allait fixer intensément l'attention participative du public, notamment celui de tous ces jeunes lycéens qui, en une soirée au théâtre, apprirent et comprirent un tas de drames restant souvent lettre morte à l'école.

Particulièrement celui de la fermeture d'une usine avec sa horde de licenciements; réalité tragique échappant apparemment aux cerveaux robotisés des grands décideurs calculateurs et spéculateurs.

LesEchos.fr

LA FABBRICA d'Ascanio Celestini

Une tragédie du monde ouvrier

[07/01/10]

Mise en scène de Charles Tordjman. Chansons de Giovanna Marini. A Paris, Théâtre de la Ville (01.42.74.22.77) jusqu'au 16 janvier. Durée : 1 h 50.

Elle n'est plus là, la fabrique. Pourtant on devine son ombre portée, sur la scène, derrière la grande verrière du souvenir. Un fantôme d'usine, qui a licencié ses ouvriers par vagues, avant de disparaître. « La Fabbrica » est un bien beau texte d'Ascanio Celestini, auteur généreux et fantasque dans la tradition vaguement anar de Dario Fo. Charles Tordjman, qui avait déjà monté « Daewoo » de François Bon, continue d'interroger notre monde en crise. Il n'est pas le seul. De Laurent Pelly, qui va mettre en scène ces jours-ci « Mille Francs de récompense » de Victor Hugo à Toulouse, à Francis Rambert, qui nous propose « Une (micro) histoire économique du monde, dansée » à Gennevilliers, en passant par la Comédie-Française, qui ressuscite « Les Affaires sont les affaires » d'Octave Mirbeau, l'argent, la finance, l'industrie, l'entreprise… sont devenus le décor récurrent de nos scènes de théâtre.

Des personnages demi-dieux

« La Fabbrica » raconte l'épopée d'une usine sidérurgique sur trois générations, jusqu'à sa fermeture et sa délocalisation à l'aube des années 1960 (déjà…). Sur la scène des Abbesses, pas de troupe pléthorique : deux acteurs seulement, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon, et un quatuor de chanteurs, mené par la pasionaria Giovanna Marini, nous délivrent le texte étonnant de Celistini, qui a la forme d'un monologue « épistolaire ».

Un homme, qui chaque jour de sa vie écrivait une lettre à sa mère, a manqué une fois à son devoir : le jour de son embauche à La Fabbrica, le 16 mars 1949. Des années plus tard, il lui envoie enfin cette lettre, qui résume le drame d'une vie -la sienne -et d'une mort -celle du monde ouvrier. On pourrait craindre le pamphlet ou le récit documentaire indigestes, mais avec une habileté et une élégance sans pareilles, Celestini nous trimbale dans un monde sinistre et merveilleux, mêlant la fable sociale, le conte et l'histoire à vif. Les personnages sont des demi-dieux, du patron tout-puissant à l'aristocrate ouvrier, en passant par Assunta, la fatale madone au mirifique secret…

Charles Tordjmann est un de nos metteurs en scène les plus vifs et les plus exigeants. Sa mise en scène, sobre, est d'une grande évidence. Le « narrateur » est double. Avec justesse, Serge Maggiani et Agnès Sourdillon se renvoient la balle, tour à tour graves et drôles. Ils sont princes-ouvriers, héros de tragédie avant toute chose. Le quatuor fait figure de choeur grec -sauf qu'il est italien !

Sombre et distancé

Dans les compositions de Marini, il y a toute la verve et l'entrain des chants militants de la Péninsule, avec un supplément d'âme désespéré -comme une fêlure, des dissonances voulues dans les harmonies. Le choeur résume en des chants douloureux les épisodes qui viennent d'être contés. C'est beau, troublant, jamais mélo.

Le décor inquiétant de Vincent Tordjman renforce le côté mortifère du drame. La verrière inclinée crée une sensation d'étouffement. Elle est aussi créatrice de magie : distend les formes du décor, fait danser les reflets de lumière. L'usine, qu'on aperçoit au début, se dissout bientôt dans un éther chargé de nuages et d'étoiles. Puis, on n'aperçoit plus qu'un magma de matière torturée -fonderie fondue, mausolée industriel.

Si le spectacle ne convainc pas tout à fait, c'est sans doute à cause de son parti pris trop austère, sombre et distancé. On est plus fasciné qu'ému, on ne palpite pas assez. Il y a du feu dans le texte de Celestini, des rires, un flot d'ivresse et de sueur, qui souffrent ici d'être systématiquement filtrés. Le feu des hauts-fourneaux est, il est vrai, depuis si longtemps éteint… Tordjmann ne cherche pas à nous divertir ou à nous enchanter, mais à nous faire réfléchir et changer.

PHILIPPE CHEVILLEY, Les Echos

IVECO

Scénographie
Vincent Tordjman
& Pierangelo Caramia

IVECO

À partir d'étranges blocs blancs et souples, un enfant construit une ville inspirée de l'architecture utopiste. Il joue dans les rues en miniature avec des camions jouets qui se transforment en véhicules réels.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2010 | Iveco

Iveco
–

Réalisation
Umberto Spinazzola

Production
La bottega dell'immagine, Turin

Scénographie
Vincent Tordjman
& Pierangelo Caramia

TÊTE DE L'HOMME

Scénographie
Vincent Tordjman

TÊTE DE L'HOMME

On donne à voir au spectateur un espace qui semble construit de avec cohérence. Mais lorsque l'on observe avec plus d'attention, on comprend qu'il s'agit d'un collage énigmatique de fragments d'espaces urbains assemblés. La logique de l'assemblage est plutôt celle, complexe et ambiguë, du rêve ou du souvenir que celle de l'architecture rationnelle. On peut lire des dans les volumes quelques citations de l'espace d'un parking : pentes, poteaux, auvents. Dans les couleurs vives, peintures industrielles, on évoque la surface lisse de nos villes en béton. Ce paysage urbain est pour l'actrice un paysage d'errance du corps, de la marche et des mots. Il garde le silence et ne raconte pas tout. Ce silence est celui d'un sombre secret. En effet l'espace refuse de nous dire la violence de l'événement qui a eu lieu. Pourtant il a pu en être le témoin et la supporter avec l'indifférence et le mutisme qu'ont les objets. Mais il reste sans doute encore chargé du mystère insondable de cette violence, de cet oubli de l'humain qui continuera de vibrer en lui.

Tête de l'homme
de Florence Pazzottu
Compagnie des Transports
–

Mise en scène
François Rodinson

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Son
Jean-Guillaume Legrand

Interprétation
Marion Bottollier

Musicien
Camille Perrin (contrebasse)

Assistanat à la mise en scène
Jean-Thomas Bouillaguet,
Emeline Touron

Production
Compagnie des Transports

YVONNE PRINCESSE DE BOURGOGNE

Scénographie
Vincent Tordjman

YVONNE PRINCESSE DE BOURGOGNE

Au loin une forêt de projecteurs forme un bouquet d'ombres et de lumières, cache d'où surgissent les personnages comme des figures nées de l'inconscient.

Dans un coin un bloc translucide et mobile, architecture abstraite qui peut s'habiter : c'est aussi un grand miroir qui complique l'espace et multiplie les présences.

Au sol des flaques brillantes, comme des figures de lacs ou bassins figes de jardins à la française, qu'une règle oblige à contourner.

Sur le devant de la scène et au lointain émerge une allée – comme un *catwalk* de marbre, socle à la géométrie nette sur lequel on s'expose aux regards.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2009 | Yvonne princesse de Bourgogne

Yvonne princesse de Bourgogne
de Witold Gombrowicz
Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg –
Luxembourg
–

Traduction
Yves Beaunesne, Agnieszka Kumor,
Renée Wentzig

Mise en scène
Carole Lorang

Dramaturgie
Mani Muller

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Peggy Wurth

Lumières
Christian Pinaud

Son
Philippe Kohn

Interprétation
Bernard Graczyk, Denis Jousselin, Bach
Lan Le-Ba-Thi, Laure Roldan, Luc Schiltz,
Sébastien Schmit, Jérôme Varanfrain

Production
Compagnie du Grand Boube – Luxembourg

LE TRIBUN

Scénographie
Vincent Tordjman

LE TRIBUN

“La scénographie rappelle le monde de l’enfance avec des objets simples et redimensionnés (cinq immenses cases qui plus tard suggèreront des chars d’assaut) dans lesquels sont installés les musiciens.
Ils finiront par enfermer le tribun dans un univers clos d’où il ne pourra plus s’échapper.”

Bernard Niedda,
Concertclassic.com, mai 2009

“Évoluant dans un décor fantasmagorique, qui tient autant des rêves felliniens que d’un jeu macabre de soldats de plomb, Dominique Pinon est d’abord saisissant, il s’impose à nous au travers d’une vidéo-miroir aux reflets orwelliens.”

Jérémie Szirglas,
Mouvement.net, mai 2009

Le Tribun
de Maurizio Kagel
Opéra National de Lorraine – Nancy
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Vincent Tordjman

Lumières
Christian Pinaud

Direction musicale
Olivier Dejours

Musique originale
Mauricio Kagel

Interprétation
Dominique Pinon

Assistanat à la mise en scène
Jean-Christophe Mast

Maquillages
Cécile Kretschmar

Production
Opéra national de Lorraine – Nancy

REVUE DE PRESSE

COMPTE RENDU

Un Tribun familier

Un magnifique *Tribun*, de Mauricio Kagel, à Nancy

date de publication : 16/05/2009 // 4990 signes

Au Théâtre de la Manufacture de Nancy, l'Opéra de Lorraine présentait début mai le rare *Tribun*, pièce de théâtre musical composée en 1977 par Mauricio Kagel. A travers la figure d'un dictateur répétant son discours (campé par un extraordinaire Dominique Pinon), le compositeur germano-argentin y démonte la mécanique totalitaire avec un brio tragi-comique qui éblouit... et glace le sang.

A qui pense Mauricio Kagel lorsqu'il compose *Le Tribun* en 1977 ? Aux militaires de la junte qui a violemment pris le pouvoir dans son Argentine natale ? Sans doute. A ces grands orateurs qu'ont été les trop nombreux dictateurs fascistes du XXe siècle ? Probable-ment. Mais son propos a sans nul doute une portée bien plus large et la pièce prend, dans no-tre monde de domination des médias, d'« images-chocs » et de formules toutes faites, des ré-sonances terrifiantes. Résonances que Charles Tordjman, qui mettait en scène l'ouvrage au Théâtre de la Manufacture de Nancy dans le cadre de la programmation de l'Opéra de Lor-raine, pointe du doigt sans toutefois y réduire le propos.
Ecrit comme la répétition d'un discours, l'œuvre nous présente le politique dans la nudité, seul devant un miroir, seul devant une foule asservie (et préenregistrée) qu'il commande d'ordres secs, *« Hop ! »*, *« Stop ! »* Le texte (ici présenté dans une nouvelle traduction) a quelque chose d'obsessionnel. Incantatoire, le tribun tourne autour des mots, s'amuse des détours de la langue, jongle avec les formules toutes faites et les idées consa-crées d'un populisme sanglant, sans souci aucun des contradictions. Au bout de quelques mi-nutes de tâtonnements et d'échauffements, le texte se détache soudain de la réalité des mots : ce n'est plus simplement la répétition d'un discours, c'est la répétition de l'Histoire (avec un grand H), la répétition des mêmes erreurs, des mêmes dominations, des mêmes massacres. Dit par cœur (et non lu comme c'est le cas la plupart du temps) par un extraordinaire Domi-nique Pinon – qui semble avoir étudié de manière extensive les manières et les tics des plus grands tribuns –, cet enchaînement absurde d'idées grossières et d'incohérences prend dans la performance un aspect à la fois fou et d'autant plus menaçant qu'il n'est pas si loin de nos réalités.

Évoluant dans un décor fantasmagorique, qui tient autant des rêves felliniens que d'un jeu macabre de soldats de plomb, Dominique Pinon est d'abord saisissant, il s'impose à nous au travers d'une vidéo-miroir aux reflets orwelliens. Puis il est fascinant et finit par hypnotiser tout à fait son audience – on a beau ne pas être dupe (on est au théâtre, après tout !), il se dé-gage de lui un magnétisme si convaincant qu'on en comprendrait presque le pouvoir d'envoûtement de ces manipulateurs de foule. Sa mécanique y est pourtant exposée au grand jour et ses grossiers ressorts – les thèmes sacro-saints du populisme – s'enchaînent les uns après les autres : la nation, les frontières, les ennemis (*« Nous n'avons pas d'ennemi ! »*), la sécurité (*« Notre police, c'est vous ! »*), les droits de l'homme (*« Les professionnels des droits de l'homme nous ennuient »*), sans parler de toutes les métaphores de puissance et de supériorité. La mécanique s'enraie bientôt, jusqu'à ce que la rhétorique du tribun se fatigue enfin et se vide tout à fait de sens (si elle en a jamais eu).
En contrepoint du texte, la musique réinvestit de son côté les diverses musiques militaires et fascistes, avec, comme toujours chez Kagel, cet humour si singulier teinté de pessimisme. Pantin grotesque dirigeant les soldats sans âme que désincarnent les musiciens de l'Orchestre symphonique et lyrique de Nancy, le chef Olivier Desjours s'avère être un maître pour suivre la courbe du discours, dans une lancée qui va de l'assurance glorieuse à une autodestruction quasi enfantine (ou sénile) de la phrase musicale. Construisant avec une intelligence remar-quable sa lecture de la partition, Desjours s'intéresse moins aux qualités propres de chaque passage qu'à insérer chacun au sein de la dramaturgie. Il parvient notamment avec une acuité extrême à mettre au jour le cancer dégénérescent du fascisme en train de bouffer, lentement mais sûrement, la scène et l'espace sur laquelle les musiciens sont impassibles et comme déshumanisés.
En tête de la partition, Mauricio Kagel annonçait une chronique de la défaite : « Dix marches et neuf contretemps pour manquer la victoire ». Qu'en est-il aujourd'hui ? La question est encore des plus cruciales : l'histoire est en marche et la défaite du *Tribun* n'est pas encore venue. Et comment ne pas frissonner en entendant ses dernières paroles — qui ren-voient au ventre encore fécond de Brecht : *« Je suis, donc vous êtes.* [Pause] *Vous êtes, parce que je suis.* [Pause] *Stop. »*

> *Le Tribun*, de Mauricio Kagel, mis en scène par Charles Tordjman, avec Dominique Pinon et l'Orchestre symphonique et lyrique de Nancy, dir. Olivier Desjours, a été présenté a Nancy, Théâtre de la Manufacture, dans le cadre de la programmation de l'Opéra de Lorraine du 2 au 10 mai 2009.

Jérémie SZPIRGLAS

02 Mai 2009 - Compte-rendu - Le *Tribun* à Nancy - Autopsie d'une illusion

Après un *Kaiser von Atlantis* de Viktor Ullmann très réussi en 2004, une nouvelle collaboration de l'Opéra national de Lorraine et Théâtre de la Manufacture s'est mise en place pour *le Tribun* de Mauricio Kagel.

Créé à la Westdeutscher Rundfunk de Cologne en 1979, ce texte radiophonique pour « un orateur politique, éclats de fanfare et haut-parleurs » (*dixit* Kagel), trouve en la personne de Charles Tordjman, directeur du Théâtre de la Manufacture, un metteur en scène inspiré.

La scénographie proposée rappelle le monde l'enfance avec des objets simples et redimensionnés (cinq immenses cases qui plus tard suggèreront des chars d'assaut) dans lesquels sont installés les musiciens. Ils finiront par enfermer le tribun dans un univers clôt d'où il ne pourra plus s'échapper.

Magnifique prouesse que celle de Dominique Pinon (photo), qui, une heure durant, habite le plateau par son jeu halluciné. Texte désarticulé, gesticulation forcée : on le voit peu à peu sombrer dans la folie.

L'écriture de Kagel n'est pas sans rappeler la musique de cabaret des années trente, de même que de nombreuses marches caricaturent des musiques chères aux dictatures. Olivier Dejours dirige avec brio l'ensemble issu de l'Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy. Pantins soumis au bon vouloir du pouvoir et vêtus d'ubuesque façon, les instrumentistes font partie intégrante d'un spectacle d'une grande force.

Bernard Niedda

Maurizio Kagel : *Le Tribun* - Nancy, Théâtre de la Manufacture, le 2 mai 2009

SLOGANS

Scénographie
Vincent Tordjman

SLOGANS

“La secousse a dû être terrible.
Une gifle sauvage qui a tout dévasté,
laissant des corps disloqués,
apeurés, rageurs. Une catastrophe
dont témoigne ce décor qui évoque
la soute d’un cargo mais en même
temps autre chose, une espace
indéfinissable où tout est sens
dessus dessous, tel ce piano
instable sur le bord gauche de
la scène d’où s’égrènent de temps
à autres quelques notes misérables.
Entre vie et mort, entre la fin
de l’Union soviétique et la Russie
actuelle livrée aux mafieux,
les temporalités se télescopent.”

Hugues le Tanneur,
les Inrockuptibles, mars 2008.

Slogans
d'après Maria Soudaïeva (*Slogans*),
Antoine Volodine (*Vociférations*)
Théâtre Vidy-Lausanne – Lausanne
–

Traduction
Antoine Volodine

Adaptation
Antoine Volodine

Mise en scène
Charles Tordjman

Chorégraphie
Lucas Manganelli

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Musique
Vicnet

Interprétation
Marion Bottolier, Julie Pilod, Violaine Schwartz, Agnès Sourdillon

Maquillages, perruques
Cécile Kretschmar

Collaboration artistique
François Rodinson

Production
Théâtre de la Manufacture – Nancy,
Théâtre Vidy-Lausanne – Lausanne

REVUE DE PRESSE

les Inrockuptibles
hebdo > culture, télé, société

Du 4 au 10 mars 2008

Slogans de Maria Soudaïeva, mise en scène Charles Tordjman
Du 5 au 8 mars au Théâtre des Treize-Vents, Montpellier (34) et **du 21 mars au 5 avril** au Théâtre de la Manufacture, Nancy (54)

Les mots hallucinés de l'écrivaine russe Maria Soudaïeva dénoncent l'enfer de la prostitution. La poésie pour survivre.

La secousse a dû être terrible. Une gifle sauvage qui a tout dévasté, laissant des corps disloqués, apeurés, rageurs. Une catastrophe dont témoigne ce décor qui évoque la soute d'un cargo mais en même temps autre chose, un espace indéfinissable où tout est sens dessus dessous, tel ce piano instable sur le bord gauche de la scène d'où s'égrènent de temps à autre quelques notes misérables. Entre vie et mort, entre la fin de l'Union soviétique et la Russie actuelle livrée aux mafieux, les temporalités se télescopent.

Il y a ces deux jeunes femmes, Ida Jerricane et Serena Malvachenko, prostituées en fuite, tabassées et torturées par des mafieux dont elles savent qu'ils reviendront pour les tuer. Elles disent et hurlent même parfois des incantations étranges, folles : des formules magiques – comme si les mots étaient leur unique moyen de se sauver. *Slogans*, d'après Maria Soudaïeva, est un spectacle dont on ne sort pas indemne. En portant à la scène cet ouvrage inclassable d'une auteur peu connue, Charles Tordjman y a intégré des extraits de *Vociférations* d'Antoine Volodine. Cela se justifie d'autant plus que ce romancier – par ailleurs traducteur de *Slogans* – a connu Soudaïeva à Macao où elle aidait les prostituées débarquées de Russie à se libérer des réseaux mafieux. Maria Soudaïeva lui aurait confié des textes, sortes de litanies poétiques rédigées sur des bouts de papier, suggérant qu'il les utilise pour un de ses romans. Telle est la matière originale de *Slogans*, seule œuvre de cette femme russe née en 1954 à Vladivostock où elle a mis fin à ses jours en 2003. Sur scène, c'est la comédienne Agnès Sourdillon qui incarne le personnage de Soudaïeva.

Le spectacle opère ainsi sur plusieurs plans, dans une temporalité qui se concentre et se dilate presque simultanément, basculant les repères tandis que le récit cède la place à des incantations échevelées. Comme si tout avait déjà eu lieu et devait recommencer à l'infini. Le tabassage en règle, la mort menaçante avec le retour des souteneurs et cette faite suprême, s'appuyant sur la seule force des slogans, vers une réalité autre, par-delà la mort où, dans un effort pénible, douloureux, qui rappelle les rites chamaniques, les prostituées en appellent à Suzy Vagabonde, leur sœur protectrice dans l'au-delà. Le corps tordu, renversé, ces vociférations bouleversantes prennent tout leur sens grâce à l'implication de ces trois comédiennes inspirées que sont Julie Pilod, Marion Bottollier et Violaine Schwartz. **Hugues Le Tanneur**

VERS TOI
TERRE PROMISE

Scénographie
Vincent Tordjman

VERS TOI
TERRE PROMISE

Pour marquer tous les espaces de cette comédie, un appartement devient cabinet de dentiste puis navire, avec des dispositifs simples de panneaux mobiles translucides.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2008 | Vers toi Terre promise

Vers toi Terre promise
de Jean-Claude Grumberg
Théâtre du Jeu de Paume –
Aix-en-Provence
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Musique
Vicnet

Interprétation
Mauricio Kagel

Interprétation
Philippe Fretun, Antoine Mathieu,
Clotilde Mollet, Christine Murillo

Maquillages
Cécile Kretschmar

Collaboration artistique
Zohar Wexler

Régie générale
Frédéric Stengel

Production
Théâtre de la Manufacture – Nancy

CLASSE

Scénographie
Vincent Tordjman

CLASSE

"La mise en scène, composée simplement d'un tableau, de vitres de part et d'autre, laisse au spectateur cette liberté de voir ce qu'il entend. On est plongé dans le monde autarcique qu'est une classe de collège."

"Les spectateurs sont assis en vis-à-vis, autour de la scène, sur des bancs en bois. Certains pourront y voir un retour presque nostalgique sur les bancs d'école."

Antoinette de Vannoise,
Les Trois Coups, avril 2009

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2007 | Classe

hello
Days
and
Girls

Classe
de Blandine Keller
Théâtre de la Manufacture – Nancy
–

Mise en scène
François Rodinson

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Barbara Van Dyck

Lumières
Christian Pinaud

Son
Jean-Guillaume Legrand

Interprétation
Océane Mozas

Assistanat à la mise en scène
Jean-Thomas Bouillaguet,
Emeline Touron

Production
Compagnie des Transports

REVUE DE PRESSE

Les Trois Coups.com
le journal quotidien du spectacle vivant

Jeudi 2 avril 2009

« Classe », de Blandine Keller (critique d'Antoinette de Vannoise), Théâtre Gérard-Philipe à Saint-Denis

Retour sur les bancs d'école

« Classe », c'est l'histoire d'une réalité qui nous est contée au Théâtre Gérard-Philipe. Une réalité dont on en trouverait des bribes dans n'importe quelle salle de cours, n'importe où en France. Avant le spectacle, on nous annonce un contrôle, une œuvre, l'« Odyssée », une professeure de français et vingt-trois élèves, tandis que sur la scène, apparaît une femme. Seule, pleine de ces nombreux élèves qu'elle nous décrit patiemment un à un. Elle nous ouvre les portes de leurs pensées, des siennes, des évènements qui ont eu lieu pendant cette heure de contrôle, plutôt agitée... Le texte est fragmenté, au plus près du langage de la pensée. C'est un appel à ses souvenirs, aux nôtres également, lorsque nous étions nous aussi entourés de nos camarades, face à notre copie, sous l'œil attentif de notre professeur.

La jeune femme déambule à travers une classe imaginaire, que chaque spectateur s'invente en même temps qu'elle nous est décrite. La mise en scène, composée simplement d'un tableau, de vitres de part et d'autre, laisse au spectateur cette liberté de voir ce qu'il entend. On est plongé dans le monde autarcique qu'est une classe de collège. On découvre alors quels sont les enjeux quotidiens qui régissent la vie des vingt-quatre personnes présentes, à ce moment, tous attelés à un même objectif : mener à bien ce contrôle sur l'*Odyssée*. Les personnages d'Homère se mêlent donc de façon étonnante aux jeunes collégiens d'une classe de ZEP, mêlant habilement la tradition à l'actualité...

Au centre de la scène, un corps gracieusement dansant, parfaitement présent, celui d'Océane Mozas, qui fait vivre avec succès et sans jamais d'excès tous ces personnages si différents du sien. C'est un univers qu'elle porte en elle, qu'elle nous rend attendrissant et familier, en adaptant ses gestes à chacun. Sa diction calme et appliquée offre le temps nécessaire à notre esprit pour imaginer les visages et les positions, pour venir s'asseoir en quelque sorte au milieu d'eux. Tout y concourt, d'ailleurs : les spectateurs, qui ce soir étaient aussi nombreux que les élèves, sont assis en vis-à-vis, autour de la scène, sur des bancs en bois. Certains pourront y voir un retour presque nostalgique sur les bancs d'école.

Malheureusement, une impression de déjà-vu rôde durant le spectacle. L'originalité de l'écriture et le talent de l'interprétation, qui nous donnent à voir du neuf et du vivant, ne nous mettent pas à l'abri d'un ennui passager, qui nous rappelle que nous-mêmes attendions parfois la sonnerie... On ne peut cependant pas rester insensible à la vérité qui se loge dans le texte. Blandine Keller nous raconte ici son expérience semi-autobiographique. Elle nous ouvre la porte d'un milieu dont on nous parle souvent dans les journaux, à travers les faits-divers. Elle nous le présente de façon plus personnelle, plus chaleureuse. Alors, même si l'on connaît la chanson, on se laisse bercer par la mélodie, par Océance Mozas qui paraît chanter et danser cette scène courante qui l'émerveille. ¶

Antoinette de Vannoise
Les Trois Coups
www.lestroiscoups.com

***Classe*, de Blandine Keller**

Une proposition de la Cie des Transports, compagnie associée au Théâtre de la Manufacture, CDN de Nancy-Lorraine

Mise en scène : François Rodinson

Assistante à la mise en scène : Émilie Touron, Jean-Thomas Bouillaguet

Avec : Océane Mozas

Scénographie : Vincent Tordjman

Son : Jean-Guillaume Legrand

Costume : Barbara Van Dyck

Lumière : Christian Pinaud

Théâtre Gérard-Philipe • CDN de Saint-Denis • 59, boulevard Jules-Guesde • 93207 Saint-Denis

www.theatregerardphilipe.com

reservation@theatregerardphilipe.com

Réservations : 01 48 13 70 00

Du 24 mars au 12 avril 2009, du lundi au vendredi à 19 h 30 ; samedi à 20 h 30, dimanche à 17 h 30

Relâche les 25, 27, 30 mars 2009 et 1er, 3, 7, 9 avril 2009

Salle Mehmet-Ulusoy

Durée : 1 h 10

20 € | tarifs réduits de 6 € à 15 €

En alternance dans le cadres de Vi(ll)es, possibilité de voir deux spectacles par soirée : tarif plein 25 €, tarif réduit 20 €

ANNA ET GRAMSCI

Scénographie
Vincent Tordjman

ANNA ET GRAMSCI

C’est un espace mental glacé
qui accueille les deux monologues.
Le matériau des blocs donnent
la sensation de feuilles de banquise
empilées. À la fin du spectacle,
dans une sorte de pluie vaporisée
apparaissent des images de
fantômes.

Anna et Gramsci
d'après Bernard Noël (*Le Syndrome de Gramsci*, *La Langue d'Anna*)
Théâtre National de Chaillot (Paris)
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Vincent Tordjman

Lumières
Christian Pinaud

Vidéo
Vicnet

Musique
Vicnet

Interprétation
Serge Maggiani, Agnès Sourdillon

Direction technique
Jean-Louis Hoffmann

Sculpture
Erwan Mével

Assistanat aux costumes
Sarah Wan

Maquillages, perruques
Cécile Kretschmar

Collaboration artistique
François Rodinson

Production
Théâtre de la Manufacture – Nancy,
Théâtre National de Chaillot – Paris,
Théâtre Vidy-Lausanne – Lausanne

FACE DE CUILLÈRE

Scénographie
Vincent Tordjman

FACE DE CUILLÈRE

Une salle de classe à l'espace et au mobilier stylisé. Un plafond lumineux percé d'un puits de lumière évoque en même temps l'hôpital et une possibilité de transcendance.

"C'est un drôle de décor. Une large scène claire, avec, sur les côtés, des sortes de hublots. Dans le fond, un ciel parsemé de nuages.

Le monde intérieur de *Face de cuillère*, peut-être. *Face de cuillère*, c'est elle, une enfant. Elle porte un nom, Steinberg, un prénom, qu'on ne connaîtra pas, un surnom qu'elle doit à son physique un peu étrange."

Nedjma Van Egmond, *fluctuat.net*, février 2008

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2006 | Face de cuillère

Face de cuillère
de Lee Hall
Théâtre des Abbesses – Paris
–

Traduction
Fabrice Melquiot

Mise en scène
Michel Didym

Chorégraphie
Cécile Bon

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Danik Hernandez

Lumières
Olivier Irthum, Christian Pinaud

Son
Jean-Marc Istria

Interprétation
Romane Bohringer

Assistanat à la mise en scène
Benjamin Lazar

Production
Compagnie Boomerang

REVUE DE PRESSE

L'art de l'enfance

Face de cuillère : Michel Didym / Romane Bohringer

Texte de Lee Hall. Au Théâtre des Abbesses, jusqu'au 21 mai

C'est une gosse pas comme les autres, condamnée par une vilaine maladie. Pudique et juste, évitant l'écueil du mélo, Romane Bohringer est « *Face de cuillère* », mise en scène par Michel Didym.

C'est un drôle de décor. Une large scène claire, avec, sur les côtés, des sortes de hublots. Dans le fond, un ciel parsemé de nuages. Le monde intérieur de Face de cuillère, peut-être. Face de cuillère, c'est elle, une enfant. Elle porte un nom, Steinberg, un prénom, qu'on ne connaîtra pas, un surnom qu'elle doit à son physique un peu étrange. « *A ma naissance, maman a regardé ma figure et remarqué qu'elle était toute ronde - et tout le monde est venu me regarder la figure et ils ont rigolé* ». Dans sa tête, elle est un peu étrange aussi, *Face de cuillère*. Un brin ailleurs, hors du temps et de la réalité, née d'un père souvent absent et d'une mère trop portée sur la vodka. Elle est à la fois brillante - elle compte très vite et voit les jours, très loin - et déconnectée. Autiste. Et comme si ça ne suffisait pas, la fillette est aussi malade, condamnée par un cancer fulgurant.

Candide et lucide. On passe une heure avec elle, et elle se livre, tour à tour avec la candeur de la môme qu'elle est, la ferveur d'une ado, et la lucidité profonde d'une adulte. Elle dit ses questionnements métaphysiques, ses rêves, son angoisse de la mort prématurée, sa passion dévorante pour l'opéra et la voix puissante et déchirante de la Callas, qui sert de fil rouge à la pièce. Elle raconte aussi ses rencontres, madame Patate, et son médecin, qui lui explique Auschwitz et l'aide tant bien que mal à surmonter sa détresse.

Dans cet exercice plutôt casse-gueule de conter les dernières heures d'un enfant, tout le monde s'en tire mieux que bien. L'auteur d'abord. Lee Hall, à qui on doit aussi le scénario de *Billy Elliott* (ce gamin de la banlieue anglaise, fils de mineur, qui rêve d'être danseur classique) signe un texte tendre, jamais larmoyant, ici traduit par Fabrice Melquiot. Ensuite le metteur en scène, Michel Didym, toujours habile dans l'orchestration de monologues (cf, tout récemment, *Histoires d'hommes*). Enfin, et surtout, Romane Bohringer. Juste et pudique, malicieuse itou, survêt' rouge et blanc, bonnet rayé vissé sur la tête, elle est totalement habitée par cette jolie héroïne. Habile dans l'art de l'enfance, elle va, court, bondit, chante, danse, joue aux marionnettes avec un chapeau, une écharpe...

La comédienne - qu'on a connue souvent très démonstrative, surtout au cinéma - ne verse, ici, jamais dans le mélo. Quand l'émotion pourrait s'installer, humide, facile, elle change aussi sec de créneau. Du coup, on sourit souvent et quitte la salle marqués par une petite musique, et une douce lumière dans la gravité.

Face de cuillère
Lee Hall
Mis en scène par Michel Didym
Avec : Romane Bohringer
Au Théâtre de la Ville de Paris, jusqu'au 20 mai.
Au Théâtre de la Croix Rousse de Lyon, du 7 au 16 juin.

Le roman de Romane

15/05/2006 | Mise à jour : 19:45 |

Théâtre. Lorsqu'une actrice que l'on a vue débuter, au sortir de l'adolescence, sur le plateau d'un théâtre, atteint la maturité, une sorte de plénitude radieuse et qu'elle est encore en pleine jeunesse, on est profondément touché. Depuis qu'elle a choisi pour métier de vivre l'art du jeu, qu'elle exerce avec la même grâce au cinéma ou sur les planches, Romane Bohringer n'a cessé de progresser, de nous étonner tout en demeurant la même et délicieuse personne, forte, fière, réservée et audacieuse à la fois.

Avec cet étrange monologue qui l'oblige à composer puisqu'il s'agit de la parole d'une jeune fille à peine au sortir de l'enfance, une enfant malade qui ne deviendra jamais grande, Romane Bohringer prouve qu'elle est plus qu'une comédienne intelligente et très sensible. Elle laisse affleurer aussi ce qu'il y a d'intrépide et de sûr en elle. Elle va jusqu'au point où le texte pourrait basculer dans trop de sentimentalisme, où tout pourrait être recouvert par des larmes... Elle tient. Elle est comme une fil-de-fériste.

Pas seule, bien sûr, même si elle est seule en scène. Il y a ce texte composé par le scénariste de *Billy Elliot,* l'auteur de *La Cuisine d'Elvis*. Esprit dérangeant, mais rigoureux, ici très bien traduit par Fabrice Melquiot qui trouve la justesse d'une langue fraîche et sans fausses naïvetés pour rendre plus proches les confidences de cette *«face de cuillère»,* cette bille de clown qui accepte la fatalité avec la dignité d'un esprit d'une maturité absolue.

Michel Didym, qui signe la mise en scène, ne lâche à aucun moment l'interprète qui est aussi précise, personnelle, bouleversante que celle que l'enfant écoute sur son lecteur de CD, Callas. Cécile Bon a réglé les plages de chorégraphie qui donnent à ce moment ce qu'il faut d'irréalité pour que le texte soit bien donné comme du théâtre, de l'interprétation et non pas comme une parole brute. Tout le travail de l'équipe, scénographie (Vincent Tordjman), lumières (Olivier Irthum, Christian Pinaud), son (Jean-Marc Istria) et jusqu'au costume (Danick Hernandez), tend à ce subtil décollement du réel. On est au théâtre avec une très grande interprète.A. H.

n Théâtre des Abbesses, à 20 h 30 du mardi au samedi, jusqu'au 20 mai (01.42.74.22.77). Le texte est publié par L'Arche (8 €).

ÉLOGE
DE LA FAIBLESSE

Scénographie
Vincent Tordjman

ÉLOGE DE LA FAIBLESSE

Dans le texte d'Alexandre Jollien, il n'y a vraisemblablement aucun espace à représenter de manière trop indicative, il faut plutôt créer le contexte favorable à l'écoute et à l'éclosion d'images mentales. En particulier il nous a semblé que la question de la représentation du handicap doit être évacuée au profit d'un travail plutôt abstrait sur la juste proportion de l'espace et les justes possibilités offertes à la lumière qui, entre autres moyens scéniques, et venant en appui du jeu, permettront d'évoquer la difficulté du travail de réminiscence du narrateur. Notre finalité n'est pas tant de produire des images, que des rapports de résonance entre le texte et l'espace construit.

Les didascalies nous indiquent un "petit dortoir faiblement éclairé", où la lumière pénètre avec difficulté, d'où le narrateur cherche une vérité, dans un dialogue avec Socrate qui revêt la texture d'un rêve. On peut penser à la caverne du mythe platonicien : sur les parois indécises, mur, plafond et sol, l'homme enfermé ne perçoit des choses du monde du dehors que des ombres projetées et des voix distantes, et jamais les choses en elles-mêmes. Pourquoi ne pas tenter de donner une existence de théâtre à ce décor mythologique ? Il ne s'agit évidemment pas de reconstitution géologique figurative mais de mettre à notre service les matériaux, la lumière et l'espace pour réaliser un espace physique-ment fermé mais qui puisse ouvrir à l'écoute et à la pensée.

Le lieu évoque éventuellement le plafond lisse d'une petite chambre d'hôpitâl, ou le fantasme d'une architecture organique normalisée, à moins que ce ne soient les parois du théâtre qui, ployées sur elles-mêmes et renflées comme une peau, offrent à la voix et au corps de l'acteur en recherche, un sombre abri concave fendu de la lumière du dehors, ou ébloui par l'intrusion de visions soudaines.

Éloge de la faiblesse
d'après Alexandre Jollien
Théâtre Vidy-Lausanne – Lausanne
–

Adaptation
Charles Tordjman

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Sarah Wan

Lumières
Christian Pinaud

Son
Vicnet

Interprétation
Robert Bouvier, Yves Jenny,
Julien Mages

Assistanat à la mise en scène
François Rodinson

Maquillages
Cécile Kretschmar

Collaboration artistique
Caroline Marcadé

Production
Compagnie du Passage – Neuchâtel

LA FILLE AUX RUBANS BLEUS

Scénographie
Vincent Tordjman

LA FILLE AUX RUBANS BLEUS

“Sur le plateau en planches un peu vallonné, nu, hormis une table et une chaise (décor de Vincent Tordjman), seules les lumières (Laurent Castaingt) organisent une diversité. Place au jeu, donc, sans support mobilier. ”

Jean-Pierre Léonardini,
l’Humanité, mars 2005.

La fille aux rubans bleus
de Yedwart Ingey
Théatre de la Ville – Paris
–

Mise en scène
René Loyon

Scénographie
Vincent Tordjman

Interprétation
Marie Delmarès, Jean-Claude Durand,
Yedwart Ingey, Olivier Werner

Production
Théâtre de la Ville – Paris,
Compagnie R.L. – Paris

REVUE DE PRESSE

Historia

Historia Mensuel

Théâtre

Au temps de l'Indochine

Par ***Evelyne Sellés-Fischer***

« L'histoire d'amour racontée dans *La Fille aux rubans bleus* n'a de sens, dit le metteur en scène René Loyon, que par rapport à la situation que vivent les personnages, typiques de la mentalité coloniale française dans ce que nous appelions l'Indochine. Ce qui m'intéresse c'est le lien entre la grande Histoire et l'histoire intime d'un couple improbable, une jeune fille de 15 ans et un officier de l'Infanterie coloniale de 50 ans. » On devine que cet officier participe à des opérations de nettoyage dans la jungle laotienne et se comporte avec la brutalité qui est celle d'un officier en temps de guerre, coloniale de surcroît, brutalité teintée de racisme. De manière implicite, on apprend pendant la pièce la défaite de Diên Biên Phu.

Beaucoup d'officiers français resteront vivre dans ces pays parce qu'ils appartiennent à ces familles de coloniaux qui auront beaucoup de mal à quitter l'Extrême-Orient. L'histoire s'arrête à l'arrivée des Américains. Dans un décor plutôt abstrait, la pièce qui par moments peut paraître brutale, choquante, met en scène ce couple et, vingt-quatre ans après leur catastrophique séparation, leur fils qui cherche à se construire à travers une correspondance retrouvée.

« La Fille aux rubans bleus », de Yedwart Ingey, mise en scène de René Loyon. Du 9 mars eu 2 avril, au Théâtre de la Ville/Les Abbesses, 31, rue des Abbesses, 75008 Paris. Rens. : 01 42 74 22 77 et www.theatredelaville-paris.com

---

THEATRE-CONTEMPORAIN.NET

ACTUALITÉ | AUTEURS | TRADUCTEURS | ACTEURS | METTEURS EN SCÈNE | SPECTACLES | ÉDITEURS | ÉVÈNEMENTS | ANNONCES | BLOGS | LIENS

Vous êtes ici : Accueil ➔ Spectacles ➔ La Fille aux rubans bleus ➔ La mémoire personnelle rejoint l'histoire...

ajouter ce spectacle à *mon théâtre*

La Fille aux rubans bleus

de Yedwart Ingey

mise en scène René Loyon

Biographie de Yedwart Ingey

Biographie de René Loyon

Informations sur le texte

Accueil | En savoir plus | Les dates | Vos commentaires (0)

La mémoire personnelle rejoint l'histoire collective

Début des années 1950. Le Laos, ancienne colonie française, est supposé être, depuis 1949, un pays autonome et neutre dans la guerre d'Indochine. Mais, de par les accords bilatéraux de coopération, la France y maintient une présence militaire et technique. De sorte que le Laos devient le théâtre d'une guérilla menée contre le Viêt-cong du général Giap par des irréductibles de l'armée coloniale déçus par la politique de Mendès France.

Yedwart Ingey, né au Laos, y a passé son enfance et son adolescence. Arrivé en France à 17 ans il devient acteur et travaille entre autres avec Alain Bezu, Stéphane Braunschweig, Charles Tordjman. Le Prix RFI de la meilleure nouvelle de langue française en 1988 le révèle comme auteur : *« Mon père était un de ces Français qui, après la prise de Shanghai par les communistes, se sont retrouvés au Laos. J'ai puisé pour La Fille aux rubans bleus dans les souvenirs et les images de violence, des atrocités de la guerre qui ont baigné mon enfance.*

« Cette société coloniale déliquescente, ces militaires que j'ai beaucoup côtoyés, des hommes lâches, veules, brutaux, vulgaires, obéissant aveuglément aux ordres, des femmes qui, dans ce monde dominé par les hommes n'avaient le droit que d'épouser en silence le destin de leurs maris, menant dans un certain luxe une vie facile faite de bals et de coteries, m'ont servi de modèle pour les personnages de la pièce. »

Tentative utopique de table rase et d'autogenèse

La révolte de Marie, purement personnelle, contre l'ordre colonial, que Pierre le fils reçoit en héritage, prend chez lui un sens politique. À partir du moment où il refuse le monde de ses géniteurs, il ne lui reste, pour marquer cette rupture, que la fiction des mots, l'acte symbolique de l'écriture par lequel il tente de s'autocréer, de commencer le monde avec lui. Il réinvente sa naissance, met en scène les événements du passé y compris l'acte symbolique du meurtre du père. Un meurtre raté. Le père se donnant lui-même la mort, avoue ainsi l'échec de sa vie. Il enterre avec lui le monde auquel il appartient laissant la place à celui du fils. Pierre, le fils, engage un dialogue par-delà la tombe avec sa mère morte. Comme si leur relation n'était possible que dans une dimension hors des contingences du réel, de la raison logique, du besoin de comprendre, de juger, dans laquelle la mère devient un personnage presque irréel, appartenant à la fiction. En lisant les derniers mots de son mari : « que les choses aillent leur chemin comme si je n'avais jamais paru à la face de la terre », elle délivre son fils comme si une page de l'histoire était tournée définitivement. S'est-elle réellement passée ? Était-elle rêvée ? Inventée ?

Inscrire la mémoire coloniale dans une géographie imaginaire

Pour René Loyon l'univers de La Fille aux rubans bleus fut immédiatement familier. Marqué profondément par l'histoire coloniale, les souvenirs de son grand-père qui a travaillé dans les colonies françaises en Afrique, dont il a porté sur scène le Journal intime, René Loyon a revisité cet univers en montant Combat de nègre et de chiens de Koltès.

« La pièce d'Yedwart Ingey m'a touché à la fois par son écriture qui détourne le romantisme de son modèle littéraire du XVIIIe siècle vers une langue brutale et poétique, rapide, allant droit au but, en adéquation totale avec l'univers de la pièce – la violence, les passions extrêmes, l'urgence de vivre face à la mort omniprésente – et par sa façon de conjuguer la part biographique, l'histoire et la fiction pour aborder, à travers une histoire sentimentale, la problématique de la France coloniale. Il y pose des questions essentielles sur la difficulté de renoncer aux privilèges coloniaux, sur le rapport aux colonisés et sur les dommages qu'on y subit soi-même : qu'est-ce qui déclenche cette haine, cette violence, cette barbarie chez des gens a priori tout à fait normaux, comme nous ? »

De par sa structure – mélange de récit, de dialogues, de lettres échangées, de plans temporels –, son style elliptique, ses ambiguïtés recélant une pluralité de lectures, La Fille aux rubans bleus est un défi pour le metteur en scène mais aussi pour les acteurs. René Loyon trace une géographie imaginaire du monde colonial dans un espace dépouillé qui, par les changements des axes et des éclairages, se transforme constamment comme la mémoire ou le rêve. Une boîte de théâtre mental où, comme d'une boîte de Pandore, surgissent les souvenirs, les images, les personnages réels ? Imaginés ? Rêvés ? Tels des pièces éparses d'un puzzle que Pierre le fils tente de rassembler.

Une pièce politique à l'allure de roman familial

Partant de sources autobiographiques, Yedwart Ingey met en scène cette société coloniale en passant par une référence littéraire, à savoir la correspondance de Julie de Lespinasse dont il est un fervent lecteur. Il y emprunte à la fois la forme épistolaire et le thème de l'amour à mort. Marie, 15 ans, rebelle à l'ordre de la société coloniale, refuse de se couler dans le moule de la jeune fille rangée et de se soumettre, à l'instar de sa mère Louise Dupond, à la condition de femme assujettie. Elle marque son désaccord en jetant aux orties toutes les convenances, en déclarant son amour fou et en offrant sa virginité à un officier français, Pierre Delcroix, 50 ans. Celui-ci ne sachant que faire de cette passion ardente finit par céder à l'insistance de Marie. Il va jusqu'à l'épouser. Mais dans cette liaison sans avenir il garde toute sa liberté en tenant Marie à distance. Il continue la guerre, elle s'épuise à l'attendre, abandonne l'enfant nouveau-né et s'en va.

Vingt-quatre ans après, leur fils, Pierre, règle les comptes avec son histoire et avec l'Histoire, fait revivre ses souvenirs : la liaison chaotique de ses parents, la révolte de sa mère qu'il n'a pas connue, sa fuite désespérée en avant vers la mort, les "exploits" de son père dans les commandos parachutistes qui se sont illustrés dans la chasse aux Viêt-minh par des atrocités et des tortures sophistiquées, photographiées sans scrupule comme preuve du travail bien fait.

Irène Sadowska Guillon

RUBRIQUE
CULTURES

LES ARCHIVES INTÉGRALES DE L'HUMANITÉ

CULTURE

La guerre d'Indochine vécue en famille

Aux Abbesses, la Fille aux rubans bleus fait surgir les fantômes de la mémoire coloniale.

René Loyon a mis en scène, de Yedwart Ingey, la Fille aux rubans bleus (1). Ce titre charmant recouvre par antinomie une oeuvre âpre et même volontiers cruelle, qui tient manifestement, de près, de loin, sinon à la propre biographie de l'auteur, allez savoir, du moins à des hantises propres à sa naissance, dans les années cinquante, au Laos, alors ancienne colonie française, devenue l'un des théâtres d'opération de la première guerre d'Indochine.

Une vierge de quinze ans (Marie Delmarès), fille d'un militaire tué au combat, s'amourache là-bas d'un capitaine de la coloniale âgé de cinquante ans (Jean-Claude Durand). Après un échange de lettres (le modèle avéré pour la tendre épistolière est Julie de Lespinasse - 1732-1776 - si passionnée, malheureuse et délicate), le vieux soldat se laisse épouser, sans renoncer à son goût du carnage dans la guerre contre le communisme. Un enfant naît, non désiré, prénommé Pierre (Olivier Werner) comme son géniteur. Un atroce roman familial se greffe alors sur la toile de fond d'un conflit exotique sans pitié, où l'évocation de la torture, assumée comme telle et dûment revendiquée par le père, occupe une place de choix. La mère enfin, enfuie au loin, le fils massacré en dedans, le père demeuré tel qu'en lui-même, cynique, tyrannique, effrayant, la Fille aux rubans bleus s'arrête, ne se clôt pas, sur une tentative, par le fils, de meurtre du père, lequel, seulement blessé, se fait sauter le caisson, non sans avoir laissé une lettre pour la mère morte, que le fils exhumera afin de la lui faire lire.

Pardon d'avoir un peu trop raconté. Je sais que cela ne se fait pas mais, ici, semble-t-il, cela s'impose pour donner à saisir les enjeux de ce drame à coloration tragique, devant lequel on éprouve sans cesse l'implication intime de l'auteur dans les moindres recoins.

Il est clair que Yedwart Ingey, acteur au demeurant (il tient au début le rôle de Louise Dupont, veuve d'un caporal tué en opération, mère de la jeune fille romanesque qui se donne au soudard galonné), s'est mouillé corps et âme dans son oeuvre. Il ne nous appartient pas d'estimer la part strictement privée qu'il investit dans l'histoire. On la suppose grande, sans plus. Ce qui importe avant tout, n'est-ce pas la juste dureté des conflits qu'il expose, au fil d'une langue rude, sans grimaces de style, familière, familiale en somme, jusque dans le symbolique ?

La mise en scène de René Loyon recherche l'essentiel sans fioriture, cela au prix d'une certaine rugosité. Sur le plateau en planches un peu vallonné, nu, hormis une table et une chaise (décor de Vincent Tordjman), seules les lumières (Laurent Castaingt) organisent une diversité. Place au jeu, donc, sans support mobilier. Marie Delmarès se meut non sans grâce sur le registre d'une naïveté - romanesque trahie. Jean-Claude Durand affirme, jusque dans le repentir final, l'obscure complexion de l'homme de guerre emmuré dans ses certitudes effrayantes, tandis qu'Olivier Werner doit d'abord faire l'enfant (et même le foetus dans le ventre hostile de la mère) de façon compulsive, jusqu'à l'espèce d'apaisement douloureux de l'adulte, celui qui dit « je », porte-parole en fait de l'auteur, lequel, en scène dans la robe de deuil de sa grand-mère putative, ne laisse sans doute pas de remâcher une origine jugée coupable, néanmoins purgée dans le domaine de l'art. Rarement le théâtre aura paru à ce point une expérience vitale.

Jean-Pierre Léonardini

(1) Aux Abbesses (Théâtre de la Ville), jusqu'au 2 avril.

Article paru dans l'édition du 26 mars 2005.

Femmes après la bataille

A voir

"Grand et Petit", traduction de Jean Launay, mise en scène de Philippe Calvario, jusqu'au 2 avril au Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10e. Tél. : 01-46-07-34-50.

"La Fille aux rubans bleus", mise en scène de René Loyon, jusqu'au 2 avril au Théâtre des Abbesses, Paris 18e. Tél. : 01-42-74-22-77.

Tout au fond de la scène, perdue dans le vieil espace fatigué par le temps et lourd de mémoire des Bouffes du Nord, Lotte, une chéchia sur la tête, est assise à la table d'un restaurant. Quelque part au Maroc. Touriste allemande improbable d'un voyage organisé lamentable dont elle n'a même pas les moyens de s'offrir les « extras », la jeune femme soliloque avec hystérie. Et l'on saisit à peine dans son long monologue quelques mystérieux noms propres... Lotte sort d'une rupture ; Lotte abandonnée a essayé d'aller se remonter le moral à l'étranger ; Lotte n'y est pas arrivée. Alors elle va revenir en Allemagne en quête de l'homme aimé, alors elle va repartir sur les lieux du crime amoureux.

Et son chemin de virer au chemin de Croix. Avec stations douloureuses dans un pays comme accablé, anesthésié. Lorsque Botho Strauss écrit *Grand et Petit*, en 1978, le mur de Berlin n'est pas encore tombé, l'Allemagne pas encore réunifiée. Et la petite bourgeoisie citadine paumée qu'il épingle ici crève d'insatisfaction, de solitude, de vide. Près de trente ans plus tard, l'œuvre n'a pas pris une ride, et la lente dérive de ses personnages nous émeut davantage encore. Le vent de l'histoire n'a donc rien changé. Lotte et ses fugitifs compagnons n'en finissent pas de se cogner à l'indifférence d'une société bloquée, figée dans ses peurs, ses lâchetés, ses égoïsmes. Qui ne sait plus se nourrir que d'inquiétude. « Depuis que je connais l'inquiétude, je peux me passer de la joie et du désir. L'inquiétude remplit entièrement un homme, la joie n'en sera jamais capable », explique un homme croisé en route.

Car Lotte cherche auprès de tout un chacun solution à sa détresse, à son manque. Au fil de scènes sans unité apparente, avec apparitions-disparitions de personnages symboliques, elle espionne, cherche comment se débrouillent les autres, quémande désespérément un peu d'aide. Lotte, c'est Anouk Grinberg, qui se livre peu à peu avec un magnifique dénuement. D'abord volubile, nerveuse et de plus en plus taciturne, comme oubliée, exclue ; jouant juste de sa présence silencieuse, dans son pauvre tailleur sale, offerte au chaos des choses. Les mots, soudain, ne lui suffisent plus pour dire l'insondable chagrin de vivre séparée dans un monde qui la rejette sans fin. Mais auquel elle murmurera « Oui », quand même, à la fin du spectacle...

Philippe Calvario a choisi de monter sobrement ce parcours quasi christique, juste illuminé de la généreuse présence d'Anouk Grinberg. Dans un espace stylisé à l'extrême, froid et sec, sous des lumières implacables et crues, il fait ainsi jouer aux mêmes acteurs plusieurs personnages archétypaux. Pari risqué, tous n'ayant pas la virtuosité nécessaire à cette démultiplication des rôles. Reste que ce spectacle avec grands et petits moments, séquences médiocres ou sublimes devient une poignante allégorie de nos existences. Grandes et petites, médiocres et sublimes.

Contrairement aux individus narcissiques et sans conscience politique de *Grand et Petit*, le trio de *La Fille aux rubans bleus* est en prise directe avec l'histoire et concassé par elle. Sur fond de conflit indochinois, de défaites et de sang, la toute jeune Louise, orpheline d'un père militaire tombé au combat, s'éprend d'un vieux capitaine baroudeur, amoureux de la seule violence de la guerre. Il lui fait un enfant, l'abandonne. Des années après, ce trio de mal-aimés ne trouvera encore de salut que dans la mort. A travers une écriture dépouillée à l'extrême, mais habile à recréer en scène la barbarie de notre vieux monde, Yedwart Ingey raconte trois destins tragiques. Nous fait entrer tout ensemble dans le politique, l'épique et le privé. Et la mise en scène de René Loyon, vertueusement modeste, soutient efficacement le lancinant parcours des acteurs. Olivier Werner, surtout, en enfant sacrifié, serre l'âme.

Fabienne Pascaud

DER KAISER VON ATLANTIS

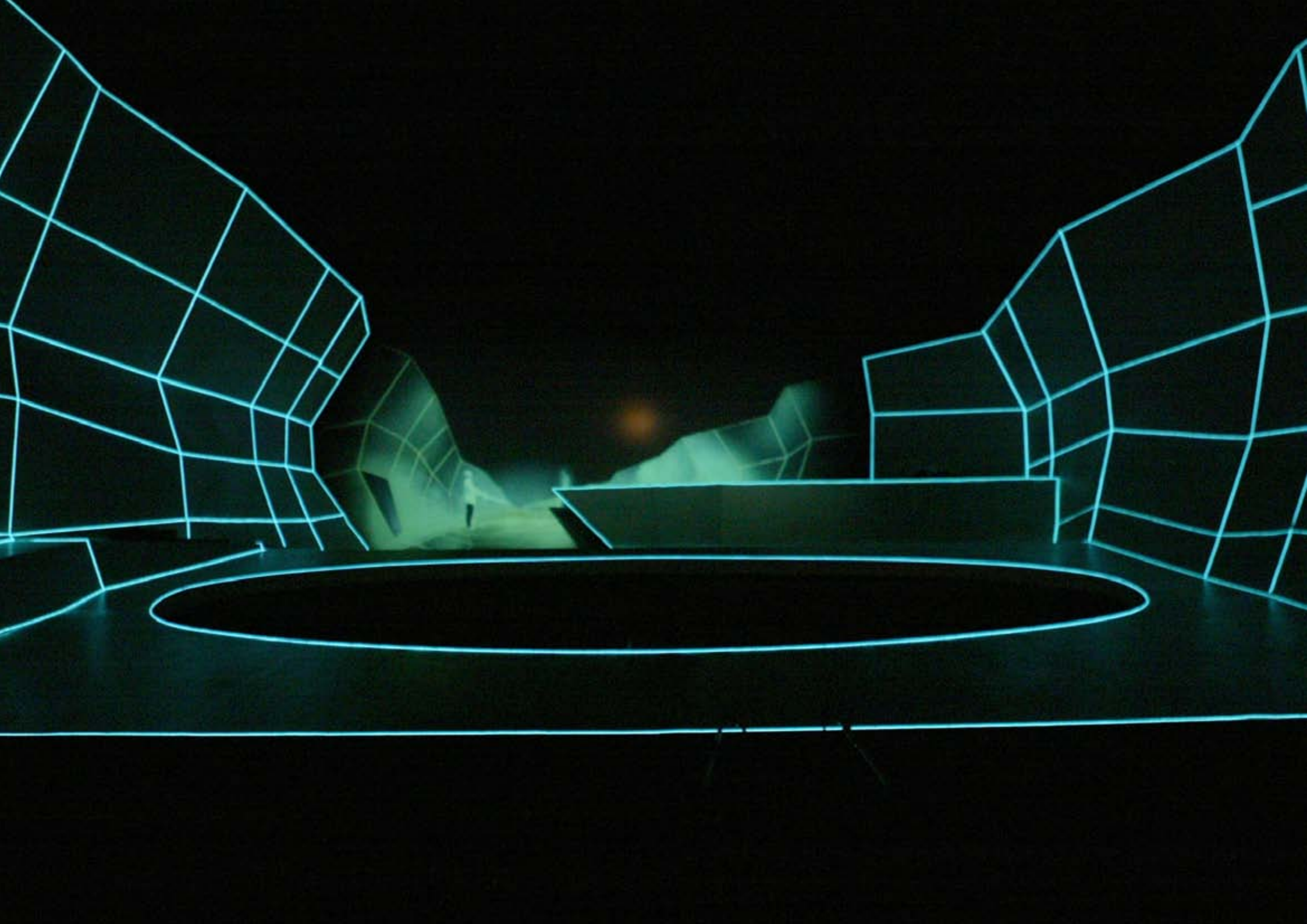
Scénographie
Vincent Tordjman

DER KAISER VON ATLANTIS

Une géométrie abstraite, sorte de conque acoustique futurise intègre l'orchestre et évoque l'imaginaire Atlantide, pays ou Viktor Ullmann situe l'action du *Kaiser von Atlantis*. C'est un pays où la mort et la guerre sont devenues un industrie aux mains le pouvoir. La vraie Mort décide de briser son sabre et de renoncer à son office : en Atlantide, aucun vivant ne peut plus mourir !

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2004 | Der Kaiser von Atlantis



Der Kaiser von Atlantis
de Viktor Ullmann
Opéra National de Lorraine – Nancy
–

Compositeur
Viktor Ullmann (livret de Peter Kien)

Direction
Olivier Dejours

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Sarah Wan

Costumes
Nana Wan et Vincent Tordjman

Lumières
Christian Pinaud

Interprétation
Christophe Gay, Till Fechner, Valérie Debize, Allison Cook, Sin Mo Kang

Production
Opéra National de Lorraine – Nancy,
Cité de la Musique – Paris

REVUE DE PRESSE

19 Juin 2004 - Nancy - Compte-rendu - *Der Kaiser von Atlantis* de Victor Ullmann : une découverte exceptionnelle

L'Opéra de Nancy et de Lorraine présente à La Manufacture l'opéra de Victor Ullmann *Der Kaiser von Atlantis*, dans une mise en scène de Charles Tordjman avec des décors et costumes signés Vincent Tordjman.

Un dispositif scénique approprié met bien en valeur l'ouvrage, avec de fort beaux costumes qui situent l'action dans univers de science fiction. Placé dans une fosse centrale située à l'intérieur de l'espace scénique dont seul le chef émerge, l'orchestre crée un univers sonore qui paraît venir des profondeurs terrestres.
La direction vive et acérée d'Olivier Dejours permet de pénétrer intimement dans une musique qui tire son inspiration du jazz, de Kurt Weill - mâtiné de Stravinski.

Bien soutenus par le chef, les chanteurs donnent le meilleur d'eux-mêmes. On accordera une mention spéciale à Till Fechner. Il a la dure responsabilité d'interpréter le double rôle de la mort et du haut parleur et, de ce fait, porte le spectacle sur ses épaules. Sa voix est ample et généreuse, très souple, le comédien convaincant.

Les autres interprètes Christophe Gay (l'empereur Overall), Valerie Debize (Bubikopf), Allison Cook (Le tambour), ainsi que le ténor Sin Mo Kang (Harlekin, un soldat), complètent agréablement la distribution.

Une création fort réussie, un opéra qui devrait devenir sans problème un pilier du répertoire.

Bernard Niedda

Théâtre de la Manufacture le 19 juin 2004

DAEWOO

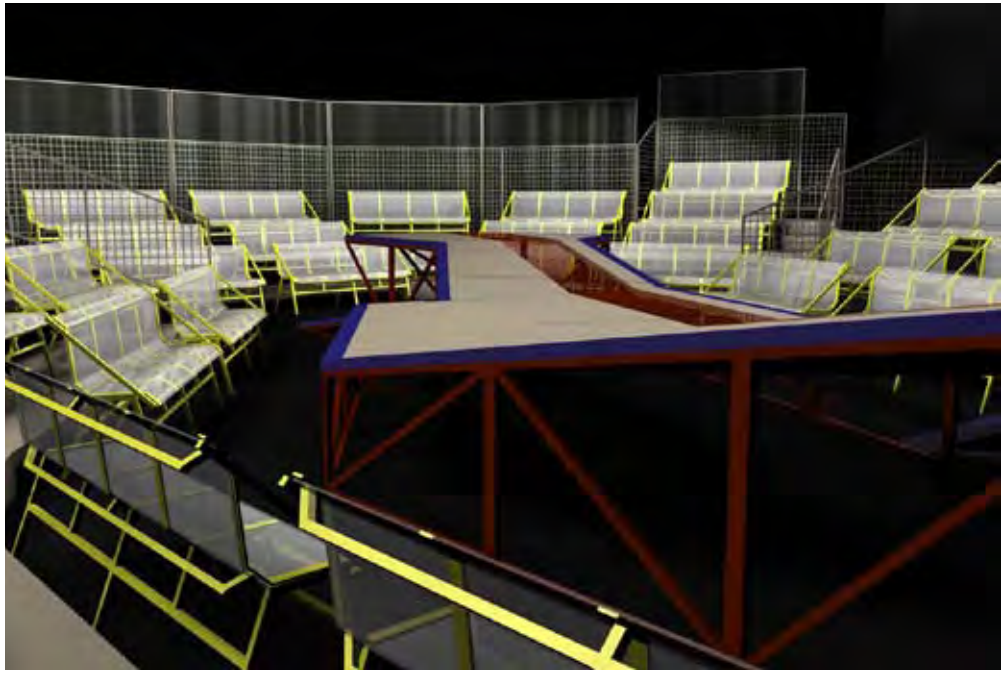
Scénographie
Vincent Tordjman

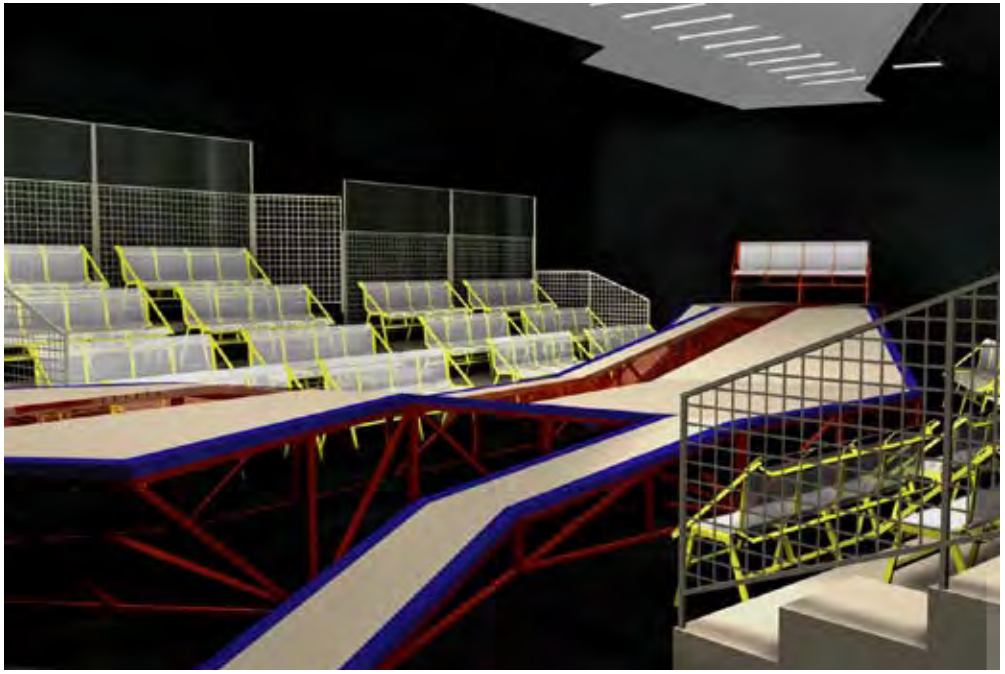
DAEWOO

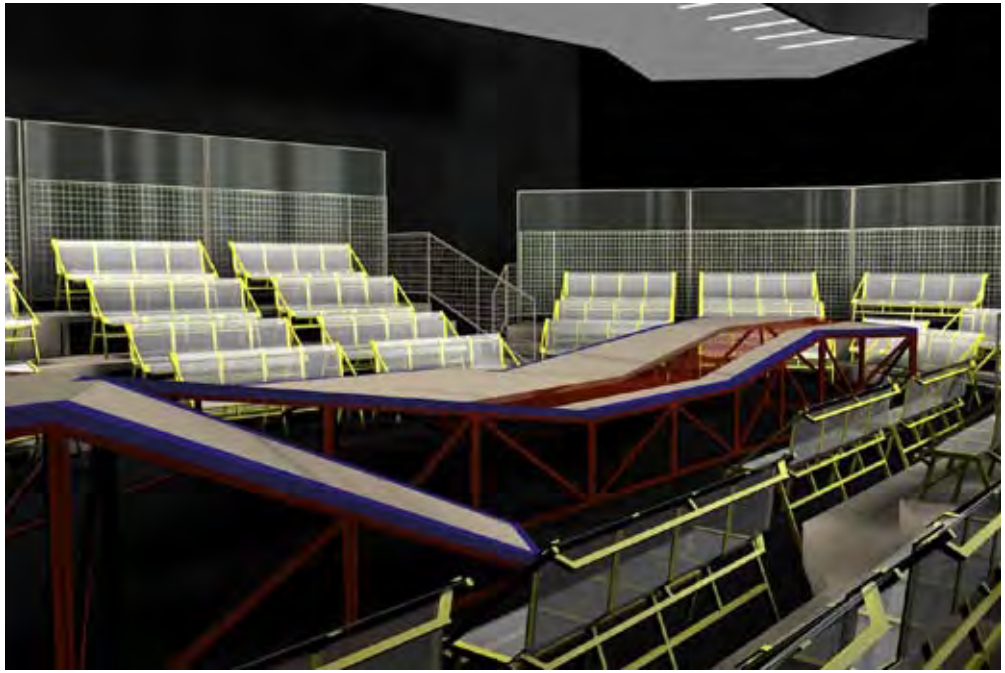
C’est comme si les ouvrières, licenciées de l’usine Daewoo, jouaient dans une usine recomposée par l’imaginaire, avec ses passerelles, ses couleurs, ses charpentes métalliques, ses tubes fluorescents suspendus. Le public qui les entoure, assis sur du mobilier spécialement conçu, est aussi invité à prendre place dans le dispositif et dans le jeu de l’illusion.

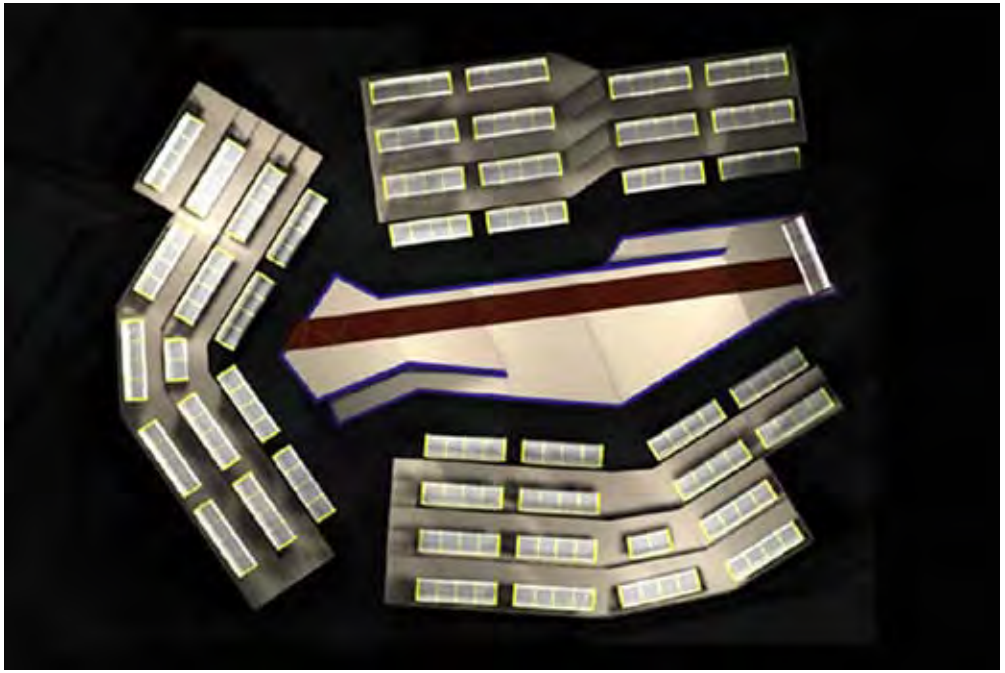
“Dès son entrée dans la salle de représentation, le spectateur est plongé dans un univers très high tech : de grands rideaux en plastique noir tendus ceignent l’espace ovale que traverse une large passerelle métallique en zig-zag, en gris et rouge. Un plafond blanc en suit la ligne. Tout autour, les sièges pour le public, fauteuils en tube métallique et assise plastique. Le spectacle s’ouvre sur une musique qui évoque la techno.”

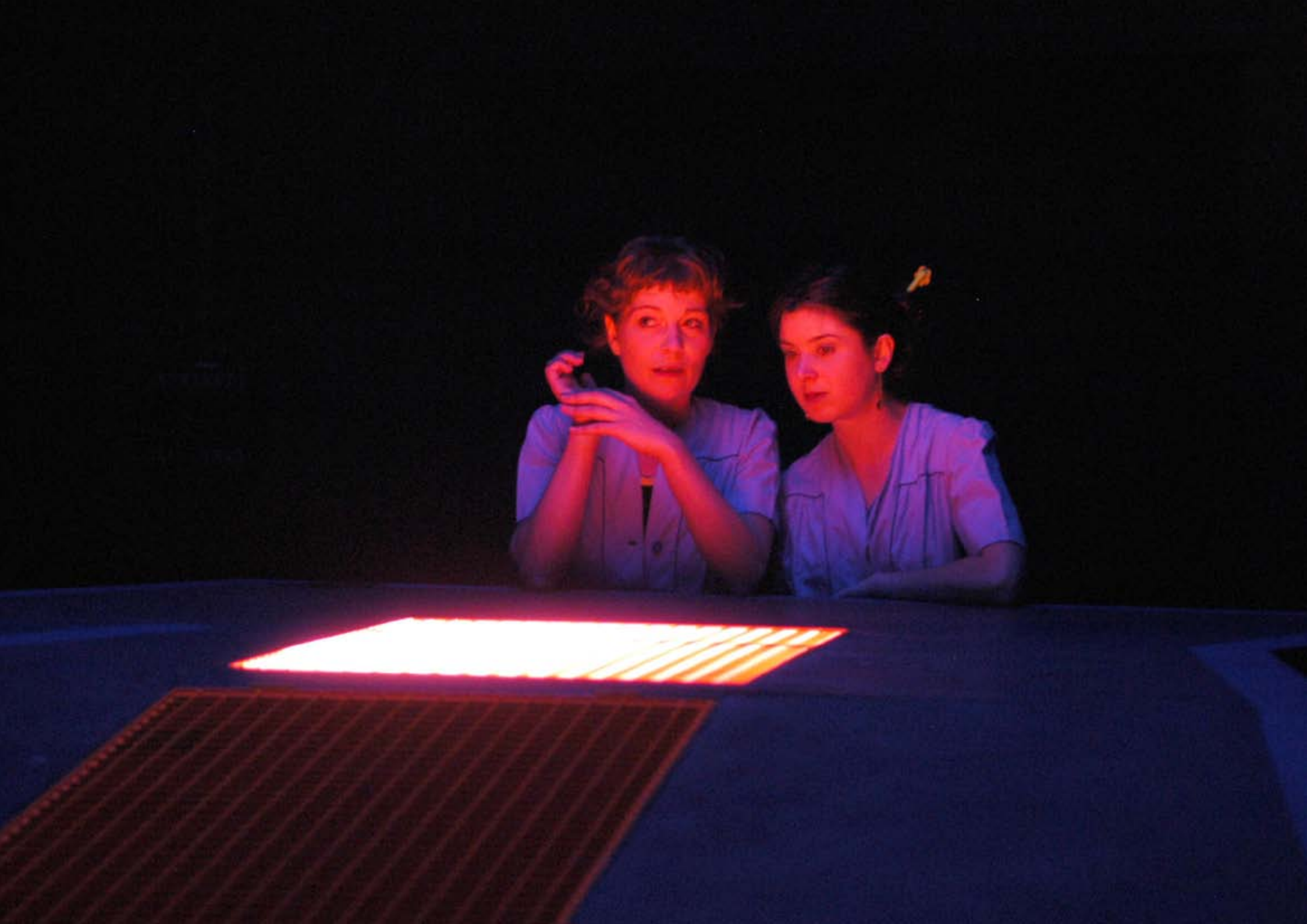
Catherine Richon,
fluctuat.net, août 2008











Daewoo
de François Bon
Parc des expositions - Châteaublanc –
Avignon
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Cidalia da Costa

Lumières
Christian Pinaud

Son
Vicnet

Musique
Vicnet

Interprétation
Christine Brücher, Julie Pilod,
Samira Sédira, Agnès Sourdillon

Assistanat à la mise en scène
Yedwart Ingey

Maquillages, perruques
Sophie Niesseron

Production
Théâtre de la Manufacture – Nancy

REVUE DE PRESSE

En passant par la Lorraine

Daewoo - François Bon, Charles Tordjman

En tournée jusqu'au 3 juin 2006

A l'origine, la fermeture d'une usine. En Lorraine, au début des années 1990, le coréen Daewoo, fabricant de fours à micro-ondes et de téléviseurs, avait implanté ses usines d'assemblages sur trois sites grâce à de généreuses subventions publiques. A peine dix années plus tard, les subventions empochées, Daewoo délocalise.

- Lire aussi l'entretien avec Charles Tordjman

1200 employés, dont une grande majorité de femmes, sont licenciés. Les ouvrières luttent : elles occupent l'usine de Fameck, séquestrent un responsable, entreprennent des démarches auprès des politiques. En vain. Leur avenir s'appelle désormais cellule de reclassement.
Charles Tordjman, directeur du centre dramatique national de Nancy, a toujours considéré que la mission essentielle de son théâtre devait être de mener une réflexion artistique responsable et solidaire sur les urgences de la société d'aujourd'hui. Le drame social qui se joue à sa porte en 2002 et qui alimente les colonnes des journaux ne peut pas le laisser indifférent. Il missionne François Bon pour écrire un texte à partir des événements. La pièce de théâtre se crée au fur et à mesure de l'écriture. Or, l'écriture naît des rencontres avec les ouvrières, des visites à Fameck, ville où le drame s'est joué. Finalement, les recherches aboutiront non seulement au spectacle, mais également à un roman (1) dans lequel François Bon relate ses rencontres, raconte sa façon de travailler, évoque la pièce, les représentations.

La pièce *Daewoo* a été créée à Avignon en 2004. Elle a ensuite été jouée au Centre Dramatique National de Nancy, bien sûr, avant de tourner en Lorraine puis dans toute la France. Elle a été présentée au théâtre 71, à Malakoff, pendant tout le mois de novembre 2005. La tournée continue à travers la France jusqu'à fin juin 2006. Entre-temps, le spectacle a reçu le Molière 2005 du meilleur spectacle public en Région ainsi que le Prix de la Critique 2005 (2). Beau succès pour une pièce pourtant sans aucune visée divertissante. Mais à quoi peut donc bien ressembler un conflit social porté au théâtre ?

Dès son entrée dans la salle de représentation, le spectateur est plongé dans un univers très high tech : de grands rideaux en plastique noir tendus ceignent l'espace ovale que traverse une large passerelle métallique en zig-zag, en gris et rouge. Un plafond blanc en suit la ligne. Tout autour, les sièges pour le public, fauteuils en tube métallique et assise plastique. Le spectacle s'ouvre sur une musique qui évoque la techno.
Quatre femmes viennent évoquer la fermeture des usines Daewoo. La fête dans l'usine le dernier jour, la lutte, la camaraderie, le chômage, le mépris. Il ne s'agit pas représenter le conflit social, mais plutôt de donner à entendre la voix des ouvrières, mots adressés directement au public. Souvent, le discours relate des faits, à une ou plusieurs voix, avec distanciation. Parfois, bouffées d'action bienvenues, les comédiennes jouent : à l'entretien de reclassement, à la visite chez la copine qui déprime... Au final, inévitable sentiment de malaise pour le spectateur : tout ceci est bien beau. Beaux mots, bien prononcés, beaux décors, beaux costumes. La réalité vécue par les ouvrières de Daewoo était forcément bien moins belle. La misère est magnifiée, le public est embarrassé : mission réussie ?

Quatre femmes viennent évoquer la fermeture des usines Daewoo. La fête dans l'usine le dernier jour, la lutte, la camaraderie, le chômage, le mépris. Il ne s'agit pas représenter le conflit social, mais plutôt de donner à entendre la voix des ouvrières, mots adressés directement au public. Souvent, le discours relate des faits, à une ou plusieurs voix, avec distanciation. Parfois, bouffées d'action bienvenues, les comédiennes jouent : à l'entretien de reclassement, à la visite chez la copine qui déprime... Au final, inévitable sentiment de malaise pour le spectateur : tout ceci est bien beau. Beaux mots, bien prononcés, beaux décors, beaux costumes. La réalité vécue par les ouvrières de Daewoo était forcément bien moins belle. La misère est magnifiée, le public est embarrassé : mission réussie ?

1 - Daewoo roman est publié chez Fayard (2004)
2 - Prix décerné par le Syndicat Français de la critique théâtre musique danse au titre du meilleur spectacle de la saison 2005

Daewoo en tournée 2006
De François Bon, mise en scène Charles Tordjman.
Avec Léna Bréban, Christine Brücher, Samira Sédira, Agnès Sourdillon.

- du 17 janvier au 4 février 2006 au Théâtre national de Bretagne 02 99 31 55 33
- les 3 et 4 mars 2006, Le Théâtre, centre culturel de Fos-sur-Mer 04 42 11 01 99
- du 7 au 11 mars 2006, Maison de la Culture Loire Atlantique, Nantes 02 28 24 28 24
- du 14 au 18 mars 2006, CGT, Montreuil sous Bois 01 48 18 66 69
- les 25 et 26 mars 2006, Les Théâtrales de Charles Dullin, Orly 01 48 84 40 53
- du 30 mai au 3 juin 2006, Maison de la Culture de Grenoble 04 76 00 79 79

Libération.fr

CULTURE

58e Festival d'Avignon. Tirée du récit des ouvrières de la filiale coréenne fermée en 2002, une pièce coup de poing de François Bon.

«Daewoo» et des larmes

Par Jean-Pierre THIBAUDAT

Daewoo, de François Bon, m.s. Charles Tordjman, à 18 heures jusqu'au 24 juillet, à Châteaublanc.

Elles sont quatre. Des copines. Font bloc. Comme avant. Du temps de l'usine. «Qu'on enlève l'usine, il n'y a plus de bloc. Des êtres éparpillés, jetés : chacune avec sa mère et sa plaie», dit Tolla. Elle ne s'appelle pas Tolla, c'est l'auteur François Bon qui lui a donné ce nom, et Ala, Naama, Sarai, aux trois autres - des noms qui viennent de loin, du commencement de l'humanité -, mais la pièce et son roman portent le même nom, venu de loin lui aussi, de Corée : *Daewoo*.

Après la lutte. Il n'y a plus d'usine Daewoo en Lorraine. La presse en a parlé, elles sont passées à la télé, les copines. Ce fut un beau conflit, heures fortes de la classe ouvrière (ça porte un nom immuable ces choses-là), qui rejoindraient au panthéon des luttes les Lip et naguère, Moulinex d'hier, Metaleurop d'aujourd'hui, avec leur part de souvenirs inoubliables, d'amertume tenue mais tenace, d'injustice. Et après ? C'est là que commence la pièce. Après la lutte. Quand sonnent les heures de l'intime isolement, à regarder passer le monde des actifs, «*le front aux vitres comme fous les veilleurs de chagrin*», disait René Char, un gars de l'Isle-sur-Sorgue, que cite implicitement Bon, un gars au cœur gros comme ça qui enquête sur avant de sucer sur l'ordi. Les quatre se retrouvent un samedi soir pour danser parce que, comme dit Naama, «*ils droit de faire la fête, ça ne leur appartient pas*».

Et c'est une belle fête qui va se dérouler, sur un espace impeccable rappelant à la fois l'usine new look, l'autoroute qu'empruntait François Bon pour venir à Daewoo, et tout autant une piste de danse techno. Elles dansent donc, au début chacune dans sa solitude, que les actrices (remarquables), bien dirigées par Charles Tordjman, le directeur du théâtre de la Manufacture de Nancy-Lorraine, assaparent, chacune à sa façon : rongée (Agnès Sourdillon), rageuse (Julie Pilod), coupante (Samira Sédira), échappée belle (Christine Brücher). Ça se frôle avec des rires, ça se frotte avec des mots, et c'est parti. Bloc ressoudé le temps d'un spectacle. Avec les armes du théâtre.

La voix off qui tire la morale de la fable en tirant à vue sur Chirac et Juppé, qui ont fraîchement décoré et même naturalisé le président de Daewoo, pour lui éviter d'être extradé en Corée où il est condamné. Et d'abord l'arme de la farce. Bon a la Rabelais, Hervieu et Brecht, il sait la force des saynètes. (1)

Le «vaste univers» (Daewoo en coréen) d'un président aussi invisible que véreux, celui des hommes politiques tous «concernés» qui oscillent entre les mots «intellectuelle» et «malhonnête» selon la météo, les micros et les idéaux, celui enfin des boîtes de reclassement et autres recettes postlicenciement, tout cela nous vaut des scènes hilarantes.

Baume. Le rire est une meilleure arme que les larmes, nous dit Bon, et le passé n'est pas une sergilière mais un baume du tigre. Il soigne en enflammant. Ainsi cette visite au conseil général, dont se souviennent les quatre copines. Elles arrivent à «l'hôtel de région». Montent dans un ascenseur «où l'on serait monté à douze, poussette et courses comprises». Le président attend le topo habituel des revendications, s'apprête à dire qu'il va les examiner avec attention, etc. Mais non. «On s'est rapprochées, et silence. On le regardait. Et aucune de nous cinq pour parler. Pas un mot, rien. Toute une minute.» Elles se souviennent les mots de Sylvia : «On voulait vous voir travailler, voir ce que c'était pour vous le travail, rien que ça.» Sylvia, c'est l'autre versant du spectacle : la porte-parole de l'intime blessure du jour le jour de l'après. Elle était l'égérie des mégaphones, elle s'est retrouvée sans voix, on l'a retrouvée sans vie. Suicidée. Comme elle n'est plus là, chacune lui donne corps et voix. Elle ne s'appelle pas Sylvia, mais il y a bien eu mort de femme dans l'après-Daewoo et c'est à la mémoire de Sylvia F. que François Bon dédie son roman en forme d'enquête. Sur scène, les actrices revêtent la blouse des ouvrières Daewoo et clament : «*A elles je prends les mots, le corps et la voix contre tous ceux qui ont voulu l'effacement. Façon d'être ensemble.*» Et si c'était ça, le théâtre politique aujourd'hui ?

Sur la vitrine de la chambre de commerce et d'industrie d'Avignon, nettoyée chaque jour par les laveurs de vitres Balkanem et Ismaïl, les Norvégiennes Toril Gokseyr et Camille Hartsens montrent deux visages de blondes aux lèvres rouges. Une fausse pub. «*Ça serait bien de faire quelque chose d'important*», dit l'une. «*Quelque chose de politique*», répond l'autre. C'est chic. Le spectacle, lui, en bloc, est un choc.

(1) *Daewoo*, éditions Fayard. François Bon vient aussi de publier *Quoi faire de son cadavre mort ?*, un ensemble de «textes courts pour la scène», éditions Solitaires Intempestifs.

AVIGNON ■ « Daewoo », de François Bon, évoque la fermeture de l'usine coréenne en Lorraine

Tout est pour le mieux à Fameck pour les ouvrières sans emploi

Des ouvrières remontent le temps, reprenant sur scène le chemin de l'usine.

AVIGNON
de notre envoyé spécial

Il y a une trentaine d'années, Jean-Luc Godard réalisait *Tout va bien*, sur fond de révolte ouvrière et d'usine occupée. *Daewoo*, de François Bon, pourrait s'appeler : « Tout est pour le mieux », l'une des répliques de la pièce. Tout est pour le mieux pour le conglomérat coréen Daewoo, venu s'installer huit petites années autour de Fameck, en Lorraine, dans la niche des subventions publiques à la française, avec la bénédiction de politiques nommément désignés, qui ont disparu quand la caisse s'est vidée.

Occupation, séquestration, incendie. Un millier d'ouvriers sont à la rue, des femmes pour la plupart, replongées dans leurs CV, des stages, des CDD de rien, une série de chocs en retour, qui font plier les plus résistantes. Du quotidien propre à éclairer une civilisation plus qu'une société. Une histoire ordinaire, trop souvent rejetée des expressions artistiques, que le romancier-dramaturge François Bon et le metteur en scène Charles Tordjman ont choisi de « restituer », en acteurs exigeants de la région.

Daewoo se donne à Châteaublanc, dans un parc des expositions qui pourrait être site industriel, avec ses bâtiments représentatifs de cette non-architecture qui proclame le désintérêt des « investisseurs » d'aujourd'hui. A l'intérieur, un espace original a été aménagé dans le droit fil des dispositifs scéniques dont Daniel Jeanneteau s'est fait l'inventeur. Le scénographe, Vincent Tordjman, a disposé une série de polyptyque longiligne auquel les actrices accèdent par deux plans inclinés. Un podium que les spectateurs entourent dans un hexagone ouvert.

Ce soir, quatre ex-Daewoo, pimpantes, combattantes, font la fête. Ce qu'elles ont perdu, elles vont le regagner devant nous, en remontant le temps, reprenant le chemin de l'usine, revêtant les blouses bleues de la chaîne - pardon ! ligne de production. Quatre copines victimes de l'impéritie politico-financière, quatre pour cent, quatre qui évoquent le titre de la pièce précédente de François Bon, *Quatre avec le mort* (2000), mais *Daewoo*, c'est quatre plus la morte, Sylvia, une lionceuse, brisée net, une « qui n'est plus », comme la Myriam de *Vie de Myriam C.* (François Bon, 1998), la suicidée de Lodève.

COMMENTAIRE ET MÉMOIRE

A la différence du roman homonyme, la pièce ne retient pas la seule trace écrite de Sylvia F. : « Non, *témoignage qui surgit en vous quelques avant même que votre esprit n'ait réussi à le justifier. Permanence du non intérieur que j'entends en moi, le socle même de ma personnalité.* » *Daewoo* est aussi un roman de François Bon (Fayard, 298 p., 18 €, en librairie le 18 août). Un roman qui dit « non » à l'effacement, utilisant les preuves d'un désastre programmé à une réflexion sur le romancier au travail, celui qui n'interroge pas seulement le monde, mais questionne la manière d'en répondre, en y incorporant l'écriture théâtrale, puisque *Daewoo*, la pièce, y est distribuée en chapitres intitulés « théâtre ».

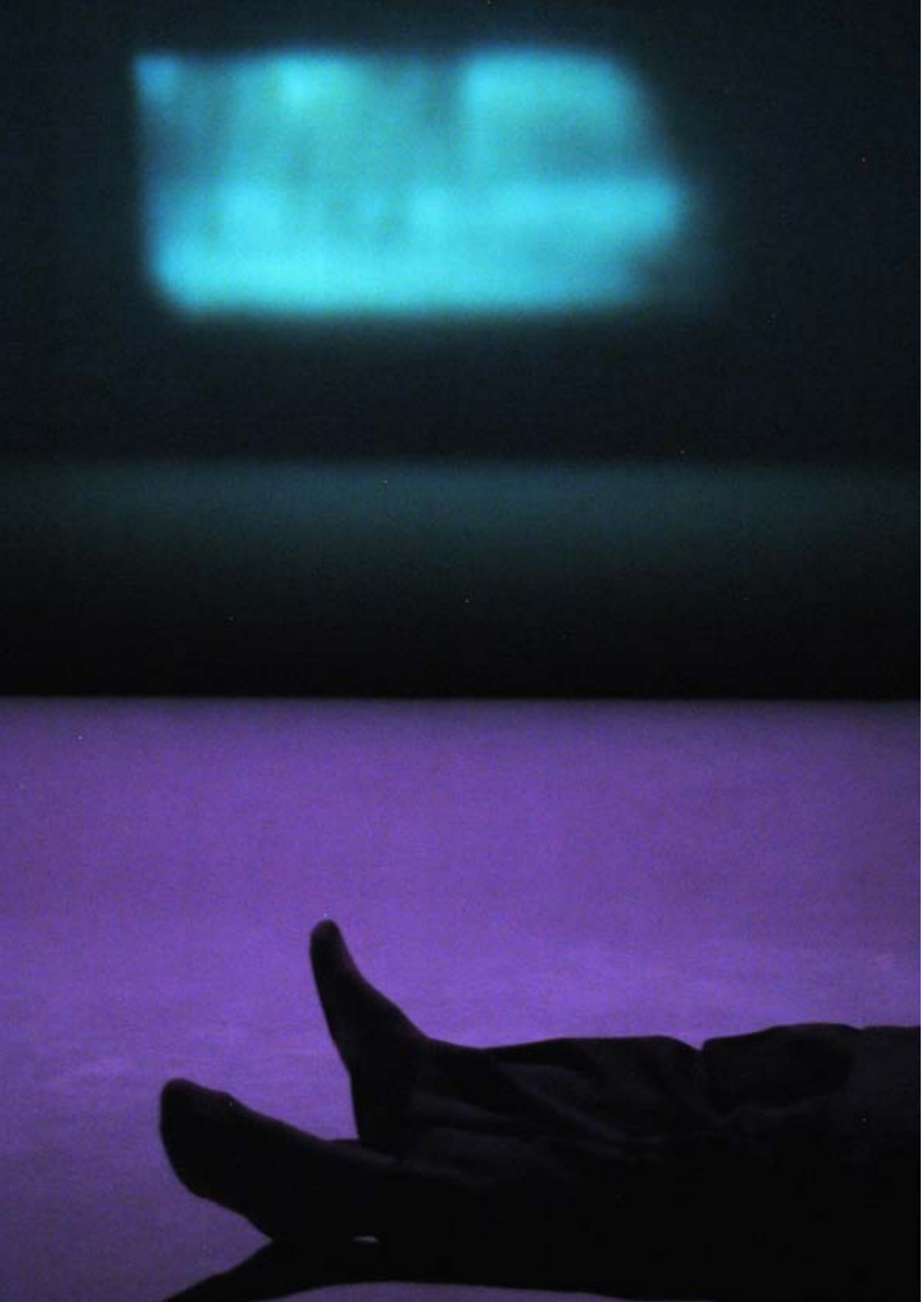
« *Le théâtre, ce n'est rien de plus qu'une chambre dont une paroi est enlevée* », écrit François Bon. Fort d'heures de conversations, il restitue les voix toutes différentes venues de « chambres » particulières. Ce sont bloc extraits de quatre corps vivants, qui appellent commentaire et mémoire. Et les actrices ouvrières en scène, ouvrières de la scène, déroulent elles aussi leurs personnages : « *Elles voient leur propre grandeur, les filles, et ce qu'un tien cocktail de beauté.* » Vérité fervente, tout en éclats de voix, avant qu'une simple bâche ne recouvre l'histoire. Circulez, on vous souhaitez, où vous pourrez : il ne s'est rien passé à Fameck. Vous n'avez rien vu, vous avez tout vu, tout est pour le mieux, n'oubliez rien !

Jean-Louis Perrier

Daewoo, de François Bon. Mise en scène : Charles Tordjman. Avec Christine Brücher, Julie Pilod, Samira Sédira, Agnès Sourdillon. Festival d'Avignon, à Châteaublanc. Tél. : 04-90-14-14-14. 19 € et 23 €. Durée : 1 h 30. Les 19, 21, 22, 23 et 24 juillet à 18 heures.

JE POUSSAIS DONC LE TEMPS AVEC L'ÉPAULE

Scénographie
Vincent Tordjman



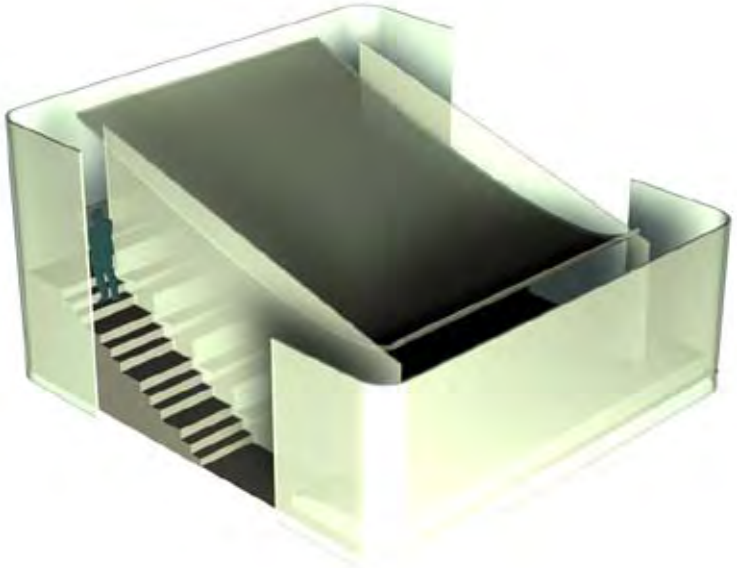
JE POUSSAIS DONC LE TEMPS AVEC L'ÉPAULE

Le public est invité à pénétrer dans un habitacle blanc et lumineux, comme dans la chambre de narrateur Proust.

La lumière, atmosphérique, changeante, porte le texte qui apparaît comme une trace dans la mémoire.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2004 | Je poussais donc le temps avec l'épaule



Je poussais donc le temps avec l'épaule
d'après Marcel Proust
Théâtre de la Manufacture – Nancy
–

Adaptation
Serge Maggiani, Charles Tordjman

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Benoît Delaunay, Daniel Jeanneteau,
Vincent Tordjman

Lumières
Christian Pinaud

Interprétation
Serge Maggiani

Musiciens
Aurélien Ferrette, Julien Prévost

Collaboration artistique
Yedwart Ingey

Production
Théâtre de la Manufacture – Nancy

QUATRE
AVEC LE MORT

Scénographie
Vincent Tordjman

QUATRE
AVEC LE MORT

Une simple surface courbe constitue le sol et les murs, la couleur claire gomme les repères d'échelle et place les acteurs en suspension dans l'espace.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2001 | Quatre avec le mort

Quatre avec le mort
de François Bon
Théâtre de la Manufacture – Nancy
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Lumières
Christian Pinaud

Interprétation
Catherine Ferran,
Jean-Baptiste Malartre

Collaboration artistique
Yedwart Ingey

Production
Comédie-Française – Paris,
Théâtre de la Manufacture – Nancy

VIE DE MYRIAM C

Scénographie
Vincent Tordjman

VIE DE MYRIAM C

Interprétation contemporaine
de la classique “tournette”, cette
scénographie se compose d’un
prisme motorisé, élément simple
et unique qui tourne sur le plateau
et offre une scène à géométrie
variable. Sa matière se transforme,
de l’opaque au translucide pour
élargir les possibilités de
transformation par la lumière.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

1998 | Vie de Myriam C

Vie de Myriam C
de François Bon
Théâtre de la Manufacture – Nancy
–

Mise en scène
Charles Tordjman

Scénographie
Vincent Tordjman

Costumes
Nathalie Prats

Lumières
Stéphanie Daniel

Interprétation
Arlette Bonnard, Aude Briant,
Christine Brücher, Serge Maggiani,
Annie Mercier, Catherine Mestoussis,
Jean-Michel Portal, Hélène Roussel

Maquillages
Suzanne Pisteur

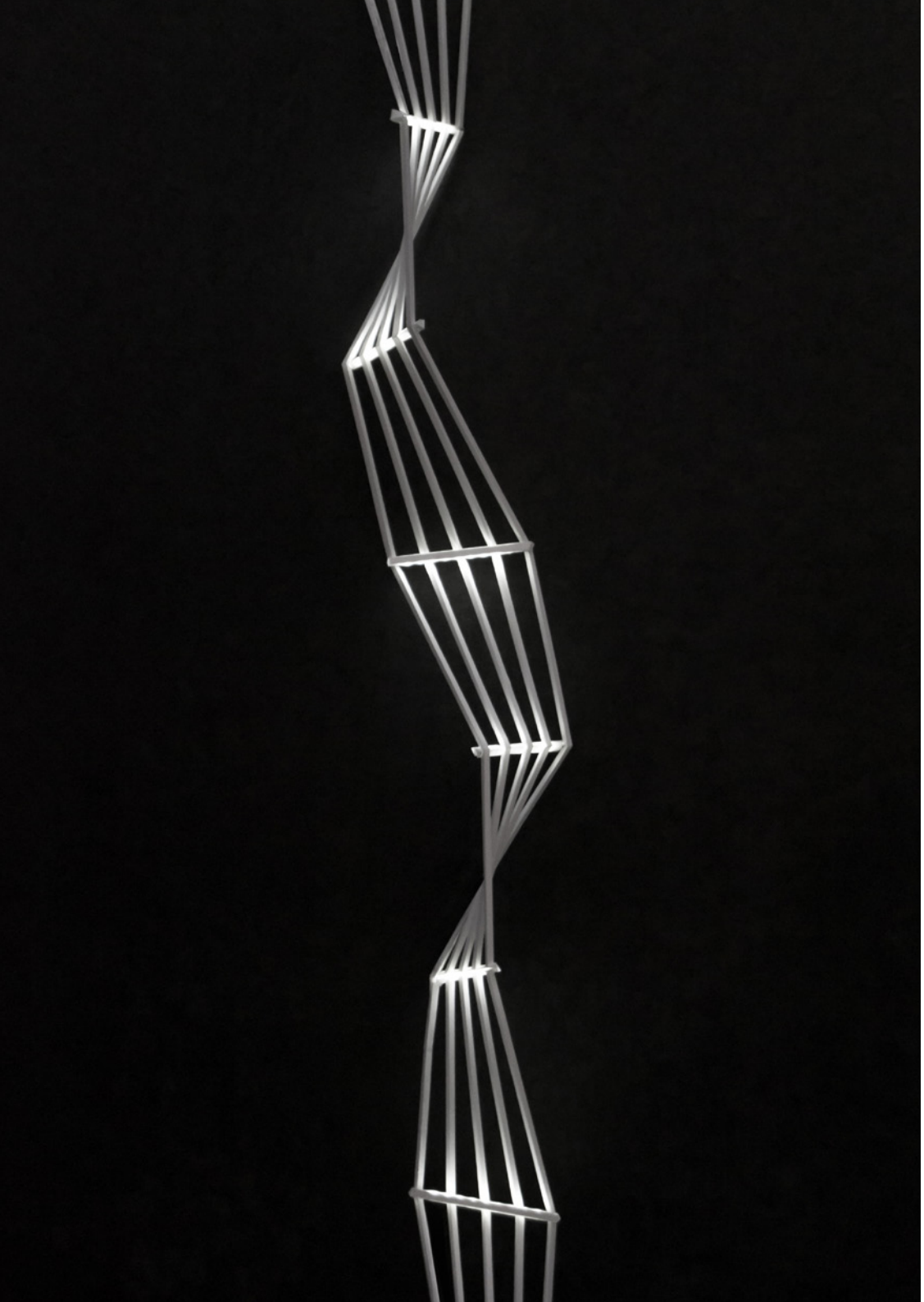
Collaboration artistique
Yedwart Ingey

Production
Théâtre de la Manufacture – Nancy

DESIGN

LES ÉCHELLES

Design
Vincent Tordjman

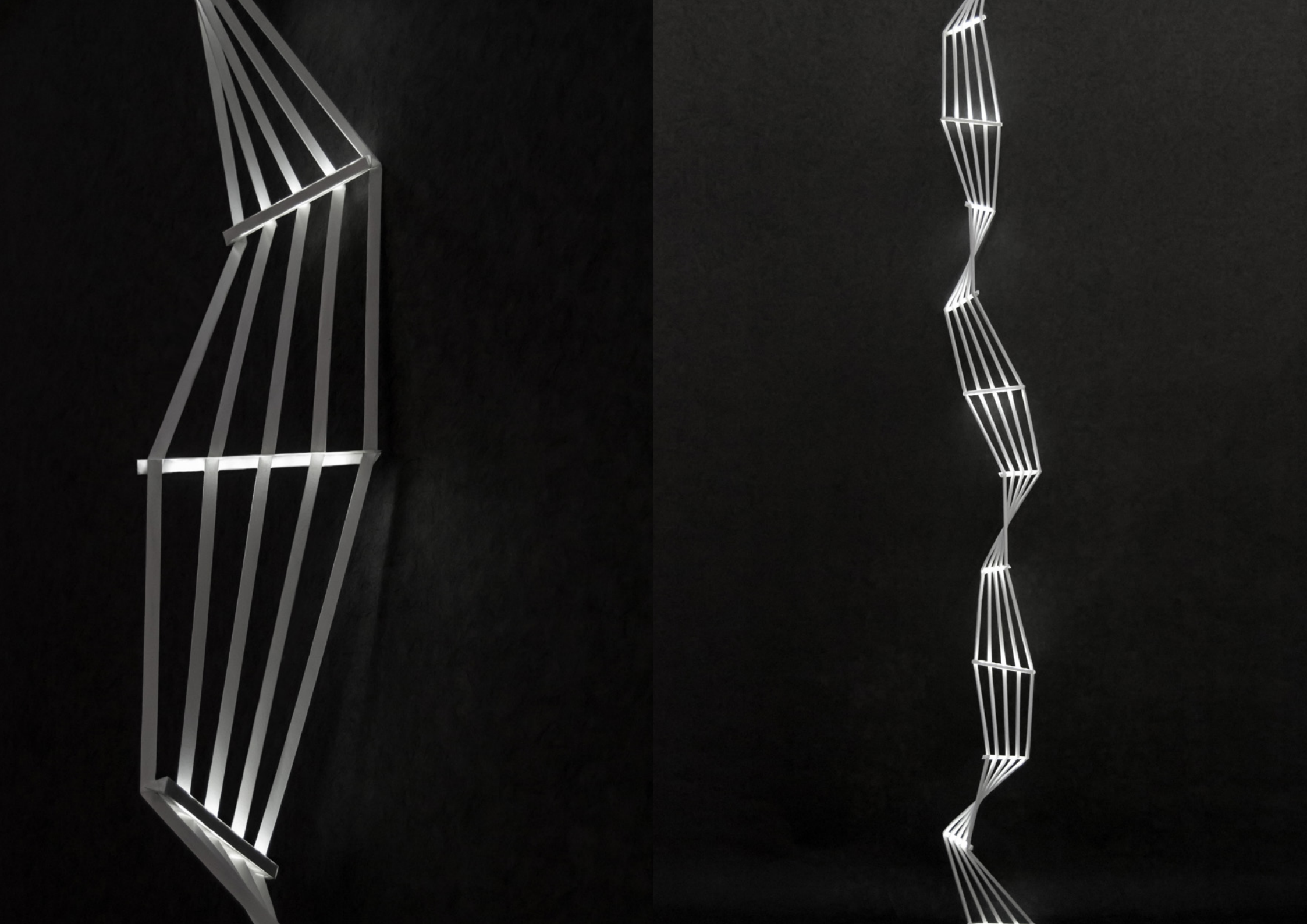


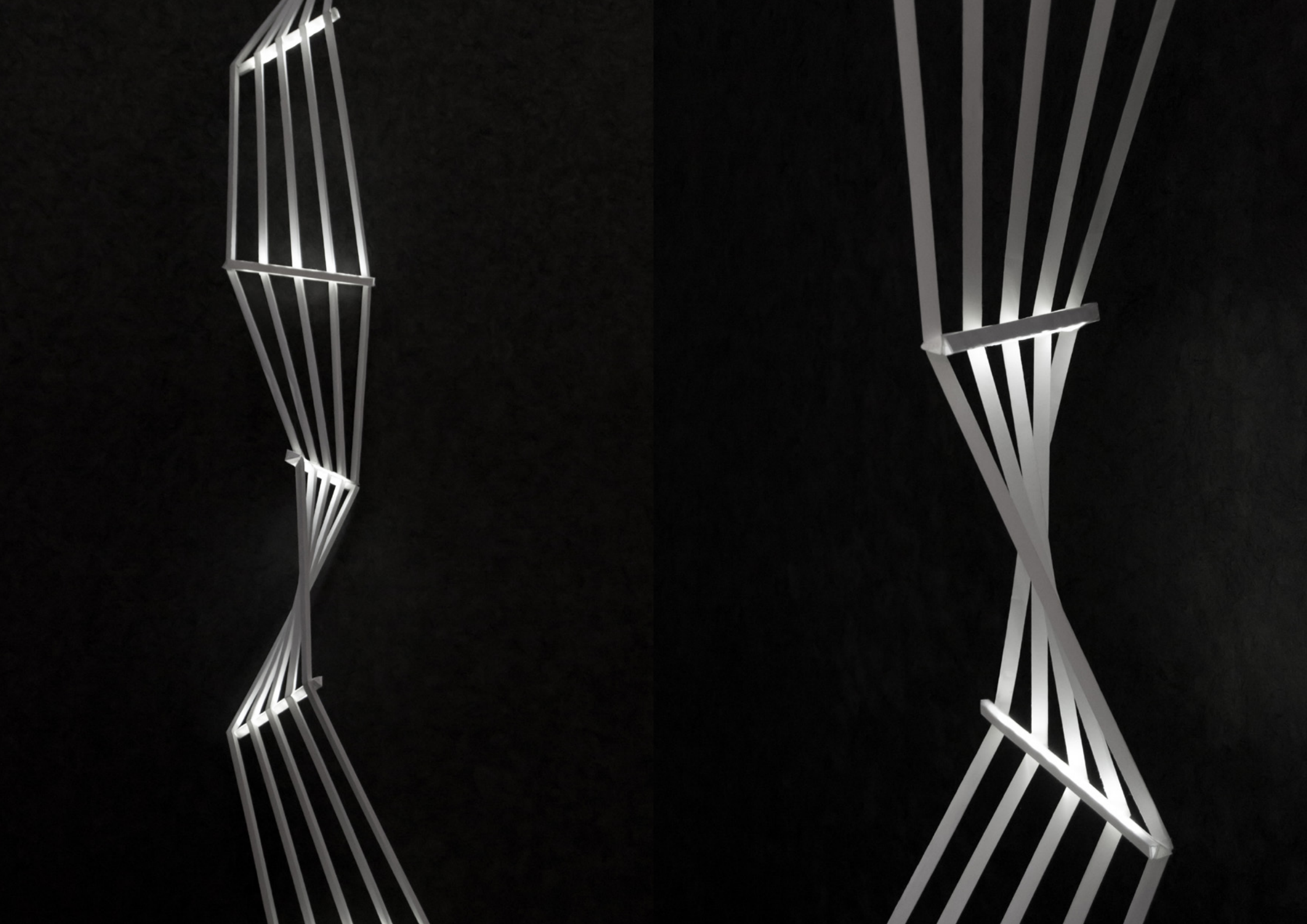
LES ÉCHELLES

Pour procédés Chenel, Vincent Tordjman imagine une structure en devenir, à la lisière entre virtuel et réel, matériel et immatériel. Dans cette colonne basée sur la géométrie des surfaces réglées, le papier, raidi par pliage, est poussé à la limite de ses capacités structurelles. La formule «architectures de papier» prend ici tout son sens, et c'est la notion même de projet, tension entre imagination et réalisation qui est ici développée et incarnée. La résolution dans le dessin et la construction de géométries complexes s'exprime ici avec une jouissance patiente dans une énergie où communiquent l'imagination, le dessin, la main et la machine. La finesse de l'opération de pliage final met en valeur l'opération artisanale qui reprend la main sur les découpes de patrons déléguées à la précision de la machine numériques.

Les échelles déploient dans l'espace leur forme structurée comme un corail ou un cristal en évoquant la poésie des mathématiques de la nature. Le papier est ici trans-figuré, poussé à la limite de sa résistance pour réaliser avec peu de matière des structures complexes et précises. La lumière est ici travaillée d'abord pour sa qualité et ses effets, pour éclairer la géométrie et le process et non seulement comme une source fonctionnelle.

Dimensions :
500cm x 30cm x 30cm





PSI

Design
Vincent Tordjman

PSI

Le siège Psi exprime un inconscient de réminiscences éclectiques, à la fois contemporaines et classiques. Les courbes en massif invoquent l'attrait intemporel d'un siège scandinave chiné, et le pied central rappelle le mobilier de direction des années cinquante.

En même temps, il démontre des savoir-faire d'ébénisterie et de tapisserie. L'exigence de précision dans les finitions et le confort marie l'univers du travail et l'esprit domestique.

On peut utiliser ce siège pour le repas mais aussi devant un bureau. Ce siège a été créé à l'origine pour la scénographie du spectacle *les Divans* de Michel Didym, ou les spectateurs sont en position d'analystes et les acteurs d'analysés allongés sur des divans !

LD 120

Design
Vincent Tordjman
x La Boite concept

LD 120

Le LD 120 prend une nouvelle dimension. Designer, architecte d'intérieur, scénographe, musicien et enseignant, Vincent Tordjman conçoit son travail de manière globale. Il considère chacune de ses pratiques comme perméable aux autres, alliant toujours recherche et innovation.

Fort de sa collaboration au développement électro-acoustique du "Wide" ; mobilier intégrant un système Hi-Fi innovant, Vincent Tordjman redessine les pieds de la gamme LD series. Séduit à la fois par le concept du produit, son design et ses qualités acoustiques, Vincent propose sa propre vision du premier dock Hifi pour ordinateur portable en créant une série de pieds ajourés en noyer et frêne.

Compatibilité: LD 120, LD 120 Special Edition et LD 130
Pieds: Noyer massif ou Frêne massif

WIDE

Design
Vincent Tordjman

WIDE

Design
Vincent Tordjman

WIDE

Meuble audio tout en un optimisé pour les nouveaux médias

Mobilier augmenté d'un système hifi innovant, *Wide* est un système son complet, à la technicité discrète et simple d'utilisation. Il suffit de brancher un unique câble à une prise secteur, de connecter une tablette avec ou sans fil, un ordinateur, un lecteur CD ou une TV, de s'installer confortablement et d'écouter... L'acoustique et l'électronique, sur mesure, ont fait l'objet de développements poussés afin d'offrir une nouvelle expérience d'écoute: le son est réfléchi, ce qui assure une diffusion à la fois large, précise et enveloppante. L'éclairage indirect souligne la diffusion immersive de l'image sonore dans la pièce.

SOURCE
VOLUME
BASS
TREBLE
LIGHT
2
1
BLUETOOTH
0

Wide
–

Design
Vincent Tordjman

Aide à projets
VIA 2013

Partenariat et développement du prototype
La Boite Concept : Guillaume Cagniard, Thierry Cagniard, Timothée Cagniard, Yvon Maurel, electroacousticien.

Fabrication du protoype
Ufacto

Dimensions
194 cm (L) X 55 cm (H) X 60 cm (P)

Matériaux constitutifs
Mdf et multiplis laqués, verre maté à l'acide Matelux, grilles en acier inox découpé au laser, éclairage LEDs haut rendement, enceintes acoustiques amplifiées et électronique spécifiques développés par La boîte concept

– Enceinte active 4.2 à stéréophonie élargie Wide Sound®par La Boîte Concept.
– Le système est composé de deux enceintes optimisées pour une écoute stéréophonique. Chaque enceinte comporte 3 amplificateurs (1 pour les graves, 1 pour les haut-parleurs situés à l'avant et 1 amplificateur pour les haut-parleurs situés à l'arrière).
– 6 haut-parleurs par enceinte.

Crédits photographies
Marie Flores

REVUE DE PRESSE

DesignHome
DÉCO /// BIEN-ÊTRE /// HIGH-TECH /// ART DE VIVRE /// HORIZONS /// TENDANCES MAGAZINE
n°50, p.14

TOUT-EN-UN

C'est l'une des aides à projet présentées par le VIA qui marque la tendance des meubles hybrides. En collaboration avec les équipes de La Boîte Concept, Vincent Tordjman a proposé un meuble aux fonctions remarquables puisqu'il incorpore un système hi-fi complet : deux enceintes optimisées comprenant chacune trois amplificateurs et six haut-parleurs pour une puissance totale de 300 W. Étudié afin de réfléchir le son, il offre une diffusion stéréophonique large, stable et enveloppante. Il dispose également d'un éclairage indirect qui souligne les effets sonores. Il suffit de le brancher à une prise secteur et de connecter, avec ou sans fil, un ordinateur, une tablette ou une télévision. Seul bémol, sa largeur un peu trop grande pour des intérieurs ordinaires mais qui pourrait être révisée à terme. Le designer a présenté son concept lors du dernier salon Maison & Objet et a interpellé la curiosité de Michel Roset. **Vincent Tordjman, meuble audio Wide, prototype.**

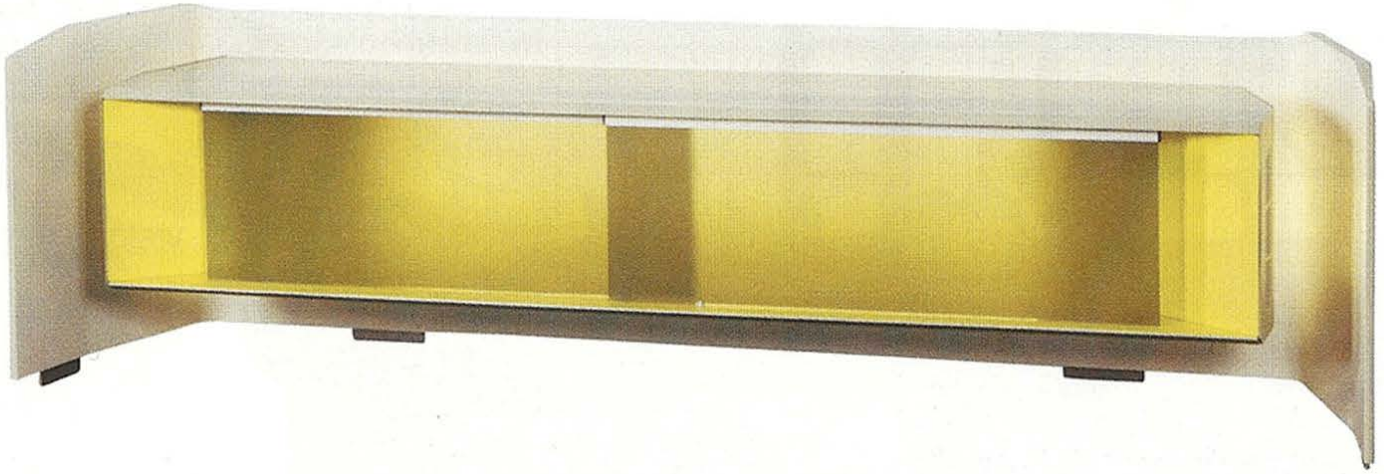
INTERNI
KINGSIZE 2013

supplemento a
SUPPLEMENT TO

INTERNI N° 4 APRILE/APRIL 2013
THE MAGAZINE OF INTERIORS
AND CONTEMPORARY DESIGN

MONDADORI

VIA DESIGN **VINCENT TORDJMAN** WIDE, MOBILE PREDISPOSTO PER OSPITARE DISPOSITIVI AUDIO-VIDEO-INFORMATICI. INTEGRA 12 ALTOPARLANTI E UNA SCOCCA ESTERNA CHE FUNZIONA DA DIFFUSORE ACUSTICO. UN SISTEMA LED ACCORDA ATMOSFERE LUMINOSE A EFFETTI SONORI. *CABINET ORGANIZED TO CONTAIN AUDIO-VIDEO-COMPUTER DEVICES. WITH 12 SPEAKERS AND AN EXTERNAL CHASSIS THAT FUNCTIONS TO BROADCAST SOUND. AN LED SYSTEM TUNES LUMINOUS ATMOSPHERES TO THE SOUND EFFECTS.* **www.via.fr**



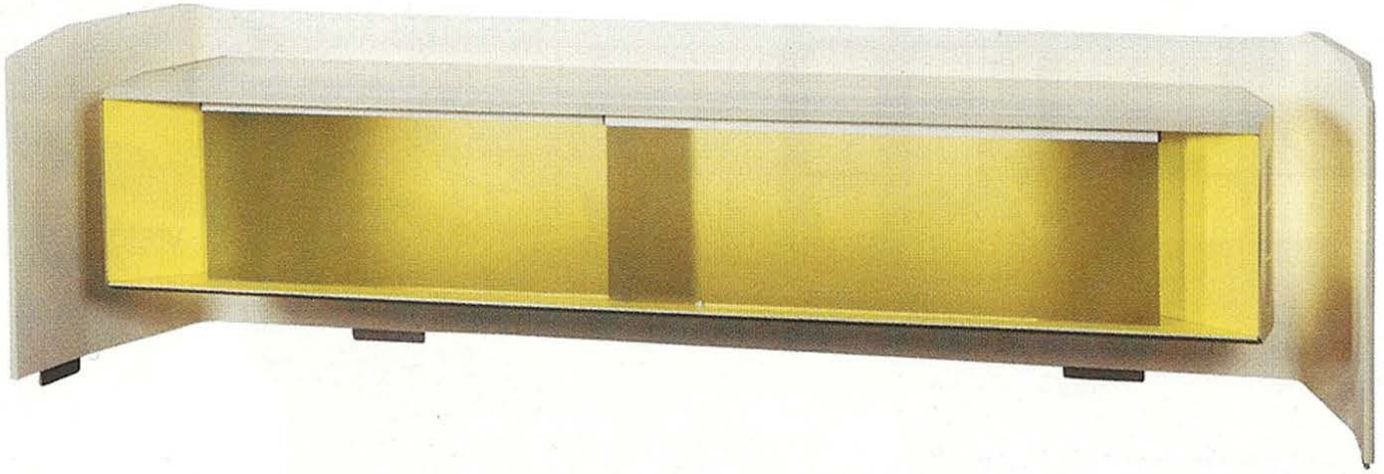
INTERNI
KINGSIZE 2013

supplemento a
SUPPLEMENT TO

INTERNI N° 4 APRILE/APRIL 2013
THE MAGAZINE OF INTERIORS
AND CONTEMPORARY DESIGN

MONDADORI

VIA DESIGN **VINCENT TORDJMAN** WIDE, MOBILE PREDISPOSTO PER OSPITARE DISPOSITIVI AUDIO-VIDEO-INFORMATICI. INTEGRA 12 ALTOPARLANTI E UNA SCOCCA ESTERNA CHE FUNZIONA DA DIFFUSORE ACUSTICO. UN SISTEMA LED ACCORDA ATMOSFERE LUMINOSE A EFFETTI SONORI. *CABINET ORGANIZED TO CONTAIN AUDIO-VIDEO-COMPUTER DEVICES. WITH 12 SPEAKERS AND AN EXTERNAL CHASSIS THAT FUNCTIONS TO BROADCAST SOUND. AN LED SYSTEM TUNES LUMINOUS ATMOSPHERES TO THE SOUND EFFECTS.* **www.via.fr**



DesignHome
DÉCO /// BIEN-ÊTRE /// HIGH-TECH /// ART DE VIVRE /// HORIZONS /// TENDANCES MAGAZINE
n°50, p.14

TOUT-EN-UN

C'est l'une des aides à projet présentées par le VIA qui marque la tendance des meubles hybrides. En collaboration avec les équipes de La Boîte Concept, Vincent Tordjman a proposé un meuble aux fonctions remarquables puisqu'il incorpore un système hi-fi complet : deux enceintes optimisées comprenant chacune trois amplificateurs et six haut-parleurs pour une puissance totale de 300 W. Étudié afin de réfléchir le son, il offre une diffusion stéréophonique large, stable et enveloppante. Il dispose également d'un éclairage indirect qui souligne les effets sonores. Il suffit de le brancher à une prise secteur et de connecter, avec ou sans fil, un ordinateur, une tablette ou une télévision. Seul bémol, sa largeur un peu trop grande pour des intérieurs ordinaires mais qui pourrait être révisée à terme. Le designer a présenté son concept lors du dernier salon Maison & Objet et a interpellé la curiosité de Michel Roset. **Vincent Tordjman, meuble audio Wide, prototype.**

DesignHome
DÉCO /// BIEN-ÊTRE /// HIGH-TECH /// ART DE VIVRE /// HORIZONS /// TENDANCES MAGAZINE
n°50, p.14

TOUT-EN-UN

C'est l'une des aides à projet présentées par le VIA qui marque la tendance des meubles hybrides. En collaboration avec les équipes de La Boîte Concept, Vincent Tordjman a proposé un meuble aux fonctions remarquables puisqu'il incorpore un système hi-fi complet : deux enceintes optimisées comprenant chacune trois amplificateurs et six haut-parleurs pour une puissance totale de 300 W. Étudié afin de réfléchir le son, il offre une diffusion stéréophonique large, stable et enveloppante. Il dispose également d'un éclairage indirect qui souligne les effets sonores. Il suffit de le brancher à une prise secteur et de connecter, avec ou sans fil, un ordinateur, une tablette ou une télévision. Seul bémol, sa largeur un peu trop grande pour des intérieurs ordinaires mais qui pourrait être révisée à terme. Le designer a présenté son concept lors du dernier salon Maison & Objet et a interpellé la curiosité de Michel Roset. **Vincent Tordjman, meuble audio Wide, prototype.**

maison à part
L'habitat sous tous les angles

Un meuble design qui cache une installation HiFi

Dans ce meuble multimédia, se cache un imposant matériel sonore, digne des meilleurs Home Cinema. Wide, imaginé par le scénographe et designer Vincent Tordjman, est un concentré de technologie dans un gant de design. Un projet soutenu par VIA.

VIA 2013 - Marie Flores ©

Tweeter 3 J'aime 1 +1 0 Imprimer Envoyer

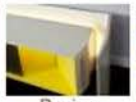
Au premier abord, *Wide* ressemble à un beau meuble, aux courbes féminines et au style raffiné. Mais derrière cette carrosserie racée, se cache un "moteur" de voiture de sport - ou, plus exactement, de chaîne HiFi de qualité. Deux enceintes amplifiées offrent à ce meuble multimédia un son unique, digne des plus belles salles de spectacle. Une année d'études a été nécessaire pour concevoir ce prototype, développé grâce à l'aide à projets de VIA.

"La typologie des meubles incluant de la HiFi existe sur le marché, admet Vincent Tordjman, son créateur. *Nous nous sommes distingués en travaillant sur la qualité du son"*. Aidé par Yvon Maurel, l'acousticien de la société La Boîte Concept, le designer a conçu un objet équipé du meilleur de la technologie. Deux enceintes, comportant chacune 3 amplificateurs (dont un pour les graves) et 6 haut-parleurs reproduisent une atmosphère sonore qui fera rougir les Home Cinema les plus perfectionnés.

Equipement et design

Théâtre

Home Cinema


Design

Commandes

5 photos : 1 2 3 4 5

Rouba Naaman-Beauvais *(07/02/2013)*

Equipement perfectionné, design précis

VIA 2013 - Marie Flores ©

Au-delà de l'équipement, c'est la structure même du meuble qui renvoie un son haut-de-gamme. Chaque angle a été pensé avec minutie. Les enceintes sont soigneusement dissimulées de part et d'autre du cœur en acier, tandis que la paroi en médium qui agit comme un réflecteur sonore. *"Ce qui m'intéresse c'est tout ce qui 'déborde' du meuble"* explique Vincent Tordjman.

Comme sur un meuble classique, des portes en verre permettent de dissimuler les chaînes, décodeurs, box et autres consoles de jeux, tandis que les câbles sont cachés dans la structure en acier. A l'arrière, un tableau de commande permet de sélectionner la source, reliée à l'une des deux entrées analogiques, ou encore connectée via Bluetooth. *"On prévoit d'ajouter une entrée digitale"* précise Vincent Tordjman.

La suite de l'article et les photos de *Wide* en pages suivantes.

LEVI’S

Design
Vincent Tordjman

LEVI'S

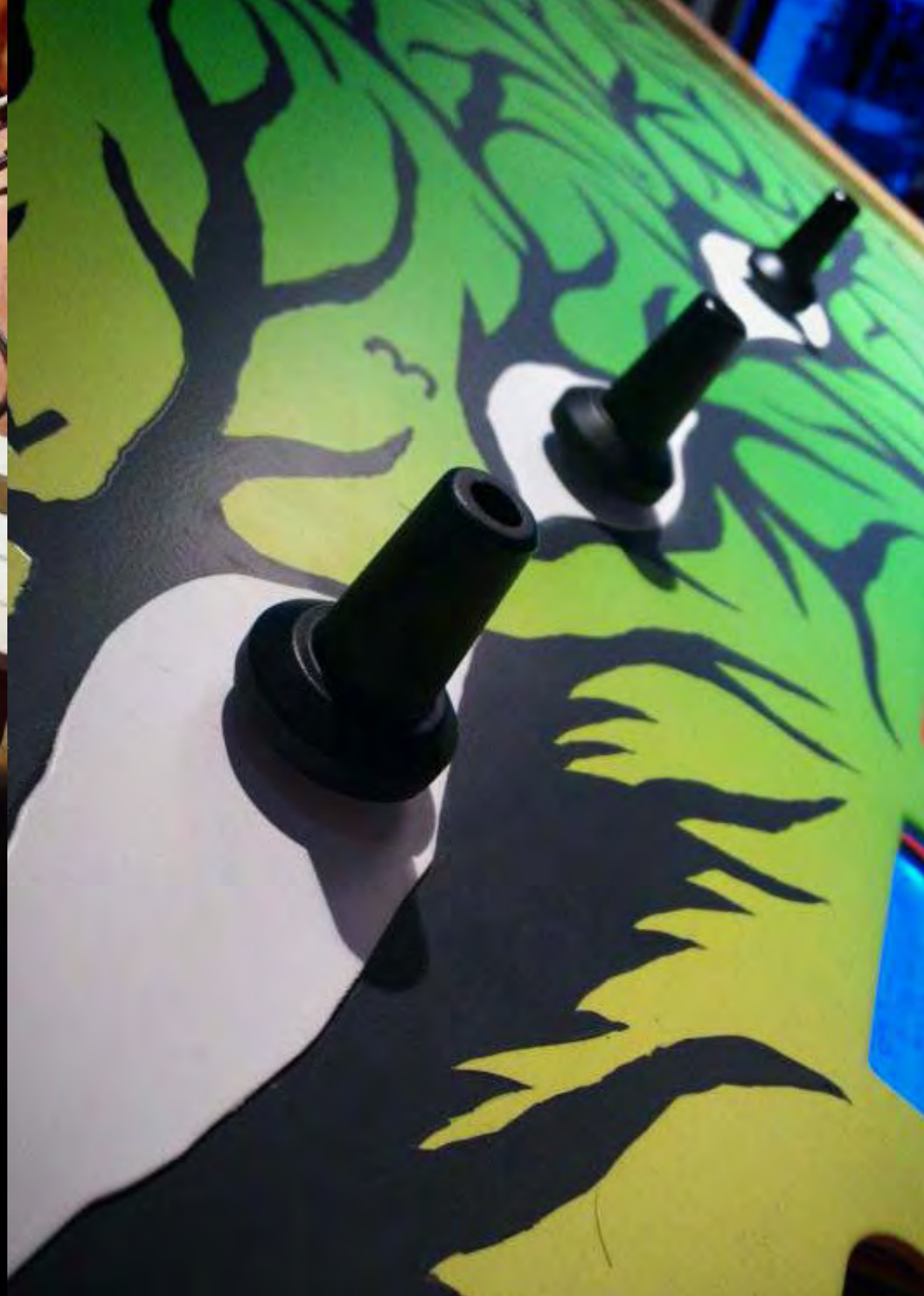
Edbanger/DFA Synth
+ Workshop with Freeka Tet and Pedro Winter

Réalisé à l'occasion de l'événement Vive les Friends marquant l'ouverture de la boutique Levi's sur les Champs-Élysées, ce clavier est conçu comme une installation sonore mise à disposition du public qui lui permet de jouer en direct avec les sons et boucles des labels Edbanger et DFA.
Le clavier, comme l'événement Vive les Friends, exprime un croisement d'univers artistiques et un échange collaboratif entre États-Unis et France.
L'interface anthropomorphique permet une utilisation très simple en même temps qu'une grande variété de sons. Une série de 16 boutons avec indicateur led déclenche 16 boucles synchronisées, les 16 dents – touches du clavier déclenchent des sons plus courts et percussifs, modifiables en temps réel pas les yeux potentiomètres.
Un écran LCD affiche des messages textes, informatifs ou parfois décalés. Le dessin du clavier et les flancs en chêne rendent un hommage aux claviers vintage analogiques construits entre les années 70 et 80, en particulier aux États-Unis (par des marques comme Arp, Moog ou Oberheim).

Vincent Tordjman | Design – **Shoboshobo** | Graphic design 2012 | Levi's

DFA

L.O.V.E
DFA

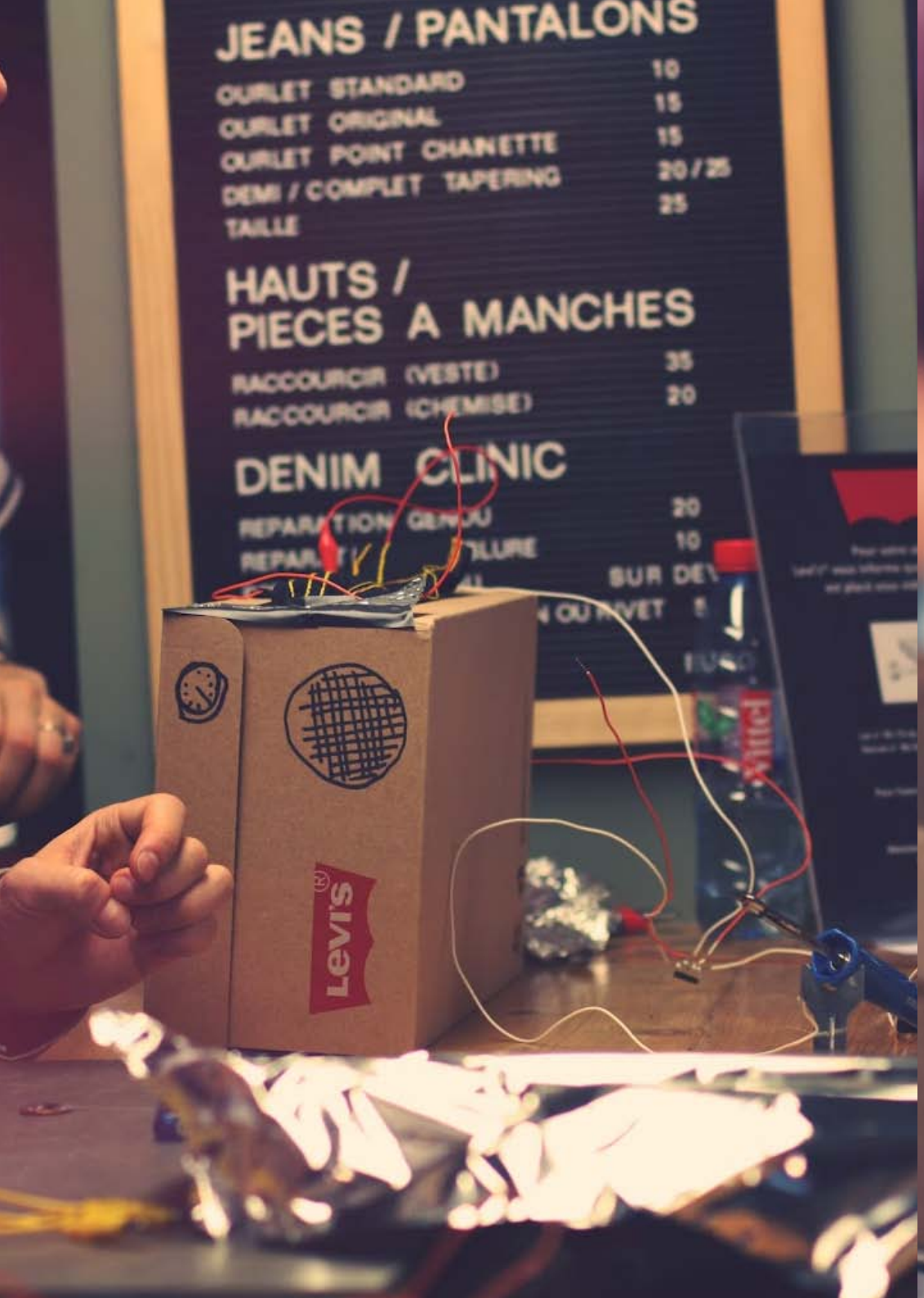


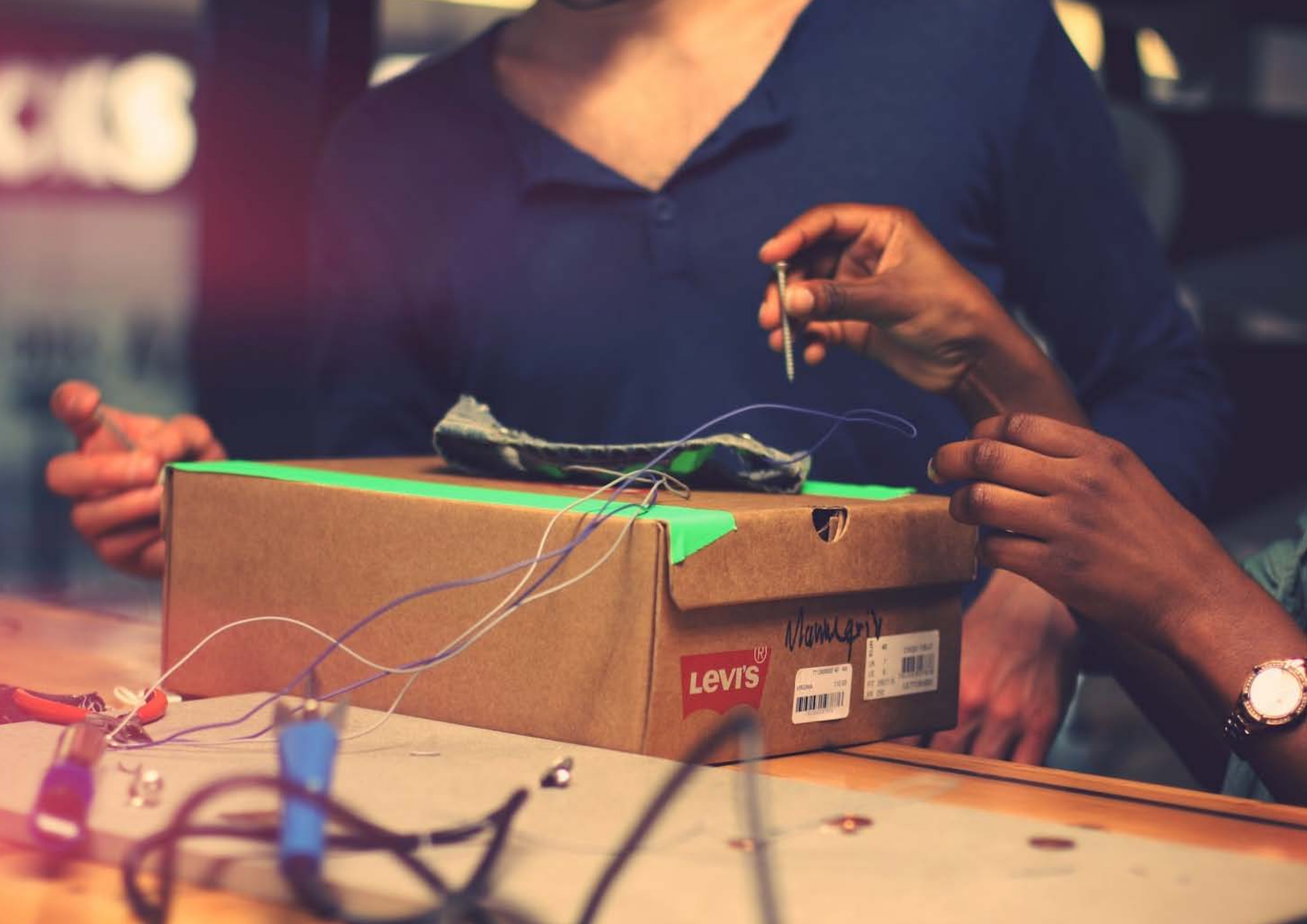
ARP Odyssey

BEASTIE
BOYS

BEASTIE
BOYS

TAILOR SHOP
JEANS / PANTALONS


JEANS / PANTALONS
OURLET STANDARD 10
OURLET ORIGINAL 15
OURLET POINT CHAINETTE 15
DEMI / COMPLET TAPERING 20 / 25
TAILLE 25
HAUTS /
PIECES A MANCHES
RACCOURCIR (VESTE) 35
RACCOURCIR (CHEMISE) 20
DENIM CLINIC
20
10
Levi's


Levi's

Levi's US
–

Design
Vincent Tordjman

Électronique et programmation
Freeka Tet

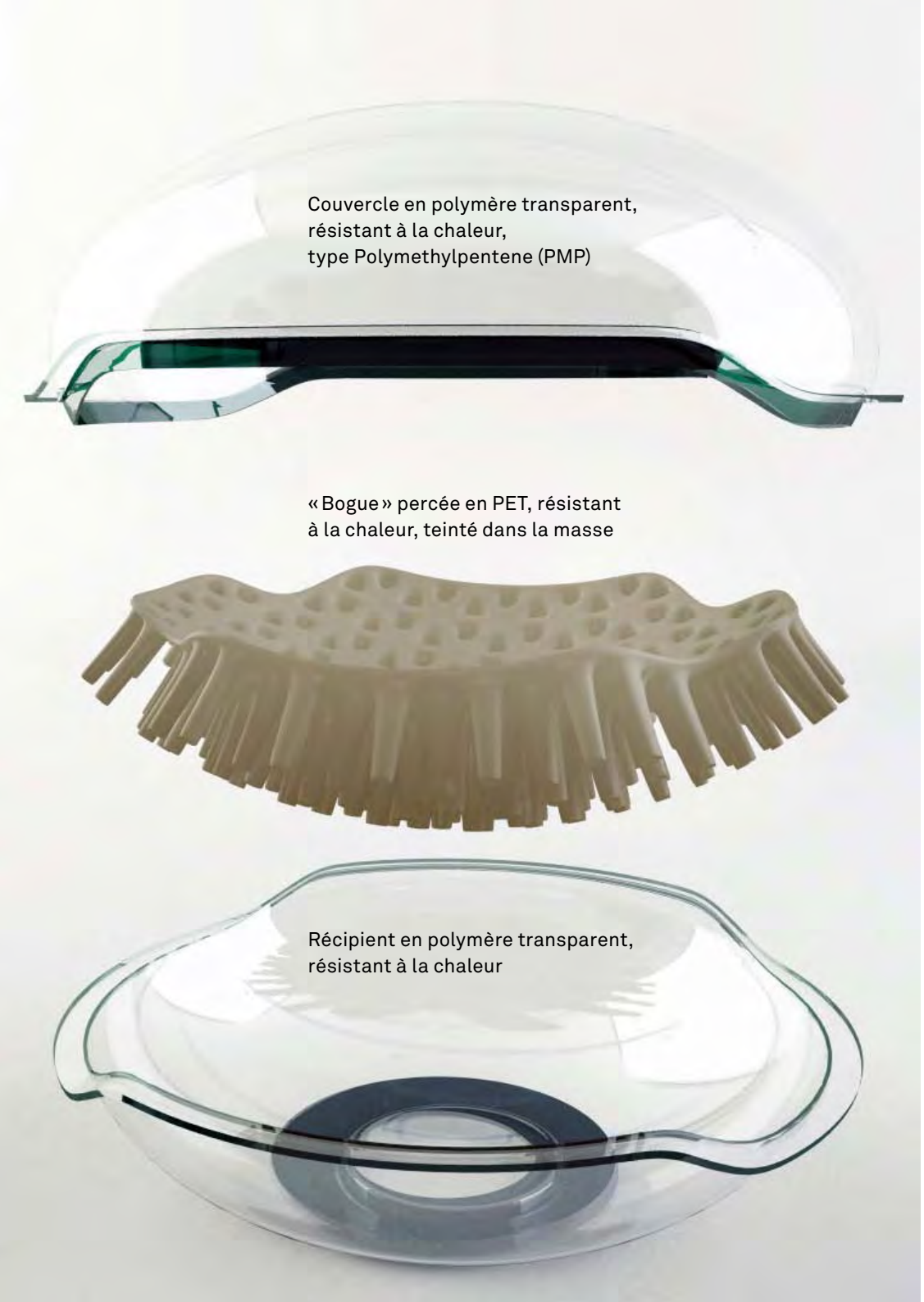
Graphisme
Mehdi Shoboshobo Hercberg

Sons
Pedro Winter (Edbanger),
James Murphy (DFA)

Production
Levi's US

GUZZINI

Design
Vincent Tordjman
& Eve Tribouillet-Rozencweig



GUZZINI

Foodesign Guzzini

Contenants pour la cuisson et la présentation

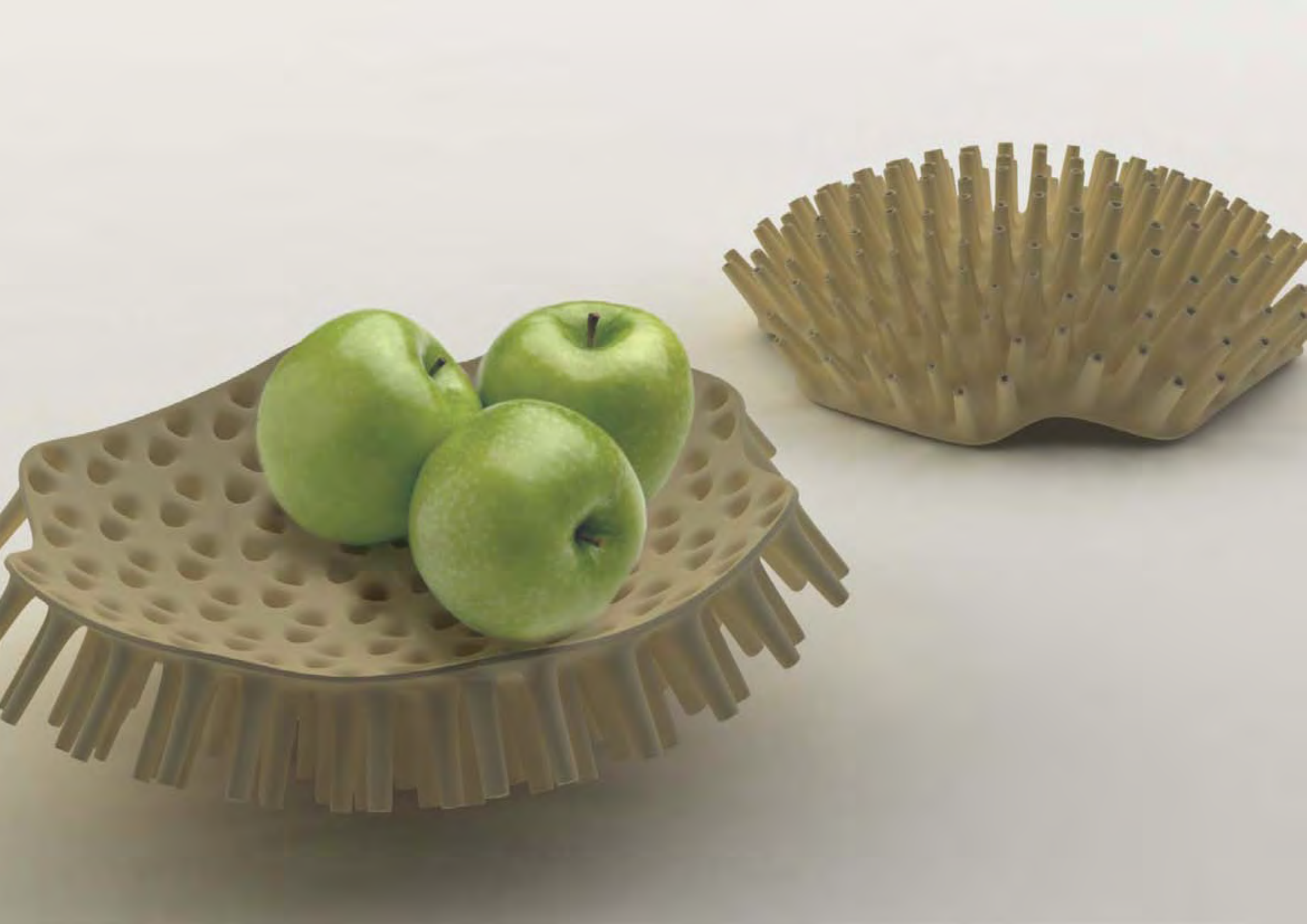
Inspirés de la complexité mathématique des formes rencontrées dans la nature, ces contenants à l'apparence mystérieuse et ludique proposent plusieurs usages, et laissent libre l'usager d'en imaginer d'autres.

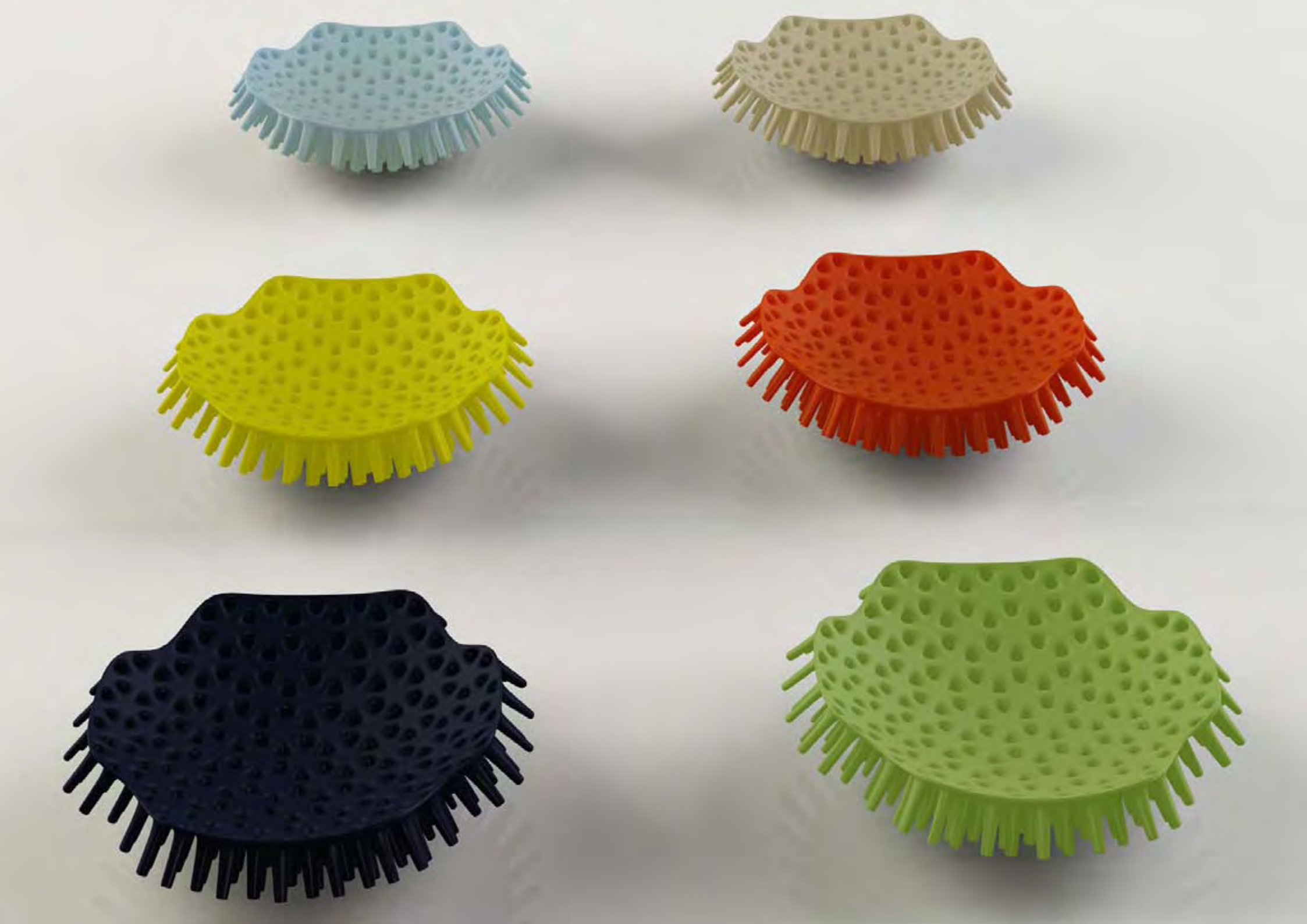
Sur la table

– les Bogues peuvent être utilisées comme un plat de présentation, la coupe transparente peut recueillir l'eau de lavage des fruits, ou de tout aliment à égoutter
– renversée, pointes vers le haut, la bogue peut servir à piquer des petites brochettes, ou des fromages apéritifs.

Au four à micro-ondes

– les Bogues deviennent un outil de cuisson à la vapeur : un peu d'eau, placée dans le récipient devient vapeur après quelques minutes : elle est diffusée de manière homogène par les trous et la courbure de la cloche, pour une cuisson optimale
– la vapeur peut être aromatisée pour donner une nouvelle saveur aux aliments (vapeur citronnée pour cuire un filet de poisson par exemple).





12:00
min
kg
Stop
Start
90
180
360
600
M
P
900

VASES SOLIFLORES Y

Design
Vincent Tordjman

VASES SOLIFLORES Y

Marianne Guedin

Les soliflores “Y” empruntent leur dessin aux blocs de béton utilisés au Japon pour construire des digues et des brise-vagues. Réduites à l’échelle de vases, ces formes aux évocations techniques deviennent des sortes de petits atomes transparents : ils peuvent se composer librement en s’empilant les uns sur les autres aléatoirement, comme un bouquet de vases, ou s’aligner pour former un chemin. Les tiges des fleurs sont bien maintenues, grâce à l’angle formé par les tubes.

REVUE DE PRESSE

Soliflore Calderito. Design Marianne Guedin.

08.02.2010

CŒURS **SOLIFLORES**

SOUS L'IMPULSION DE MARIANNE GUEDIN ET CENDRINE DE SUSBIELLE, LA FINE FLEUR DU DESIGN HEXAGONAL S'EST MISE AU VERRE. LE BRIEF ? REDONNER UNE ÂME ET DES CONTOURS À UN OBJET DÉCORATIF QUELQUE PEU OUBLIÉ : LE SOLIFLORE. CES PIÈCES SONT ÉDITÉES EN SÉRIE LIMITÉE ET VENDUES À PRIX D'AMI.

Par Sandra de Vivies

La technique du chalumeau date de l'Antiquité. On l'utilisait pour la confection de perles ou pour souffler les alambics. De nos jours, les fabriques fournissent des tubes à essai aux laboratoires scientifiques ou industriels, mais certaines d'entre elles ont conservé une activité ornementale. Comme celle où se sont rendus les seize designers et cinq enfants participant à cette charmante expérience. Libres de s'approprier les tiges de verre borosilicate à leur guise, ces derniers s'en sont donné à cœur joie !
Esprit « femme fatale » pour les Sismo, qui greffent une antique poire à parfum à leur soliflore. Pendule ésotérique et poétique pour Marianne Guedin. Plus nostalgique, Arnaud Lapierre met sous cloche le verre de la cantine et Cédric Ragot emprisonne la fleur, sans toutefois lui couper les vivres, dans une prison dorée. Famille recomposée de solitudes additionnées, cette première collection de « vases pour une fleur » égrène toutes les sensibilités. Tout est question de rencontres.

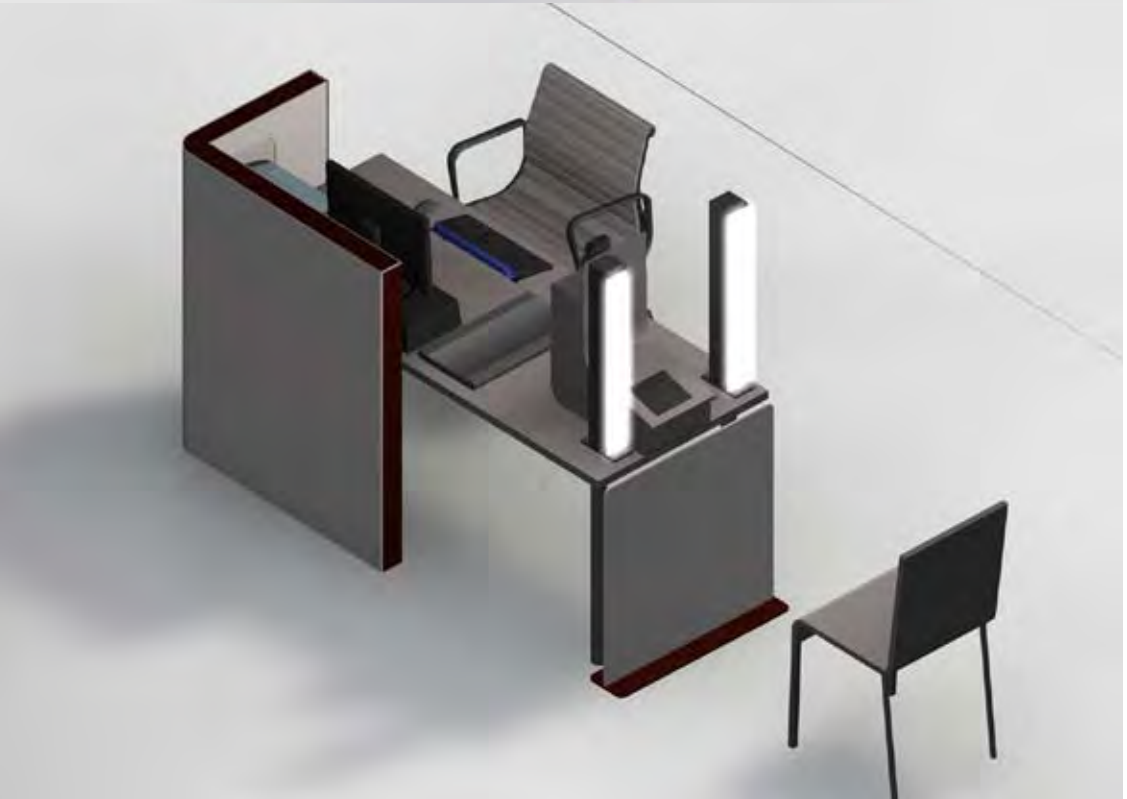
Exposition *En verre et contre tout, un vase pour une fleur* (1re édition), jusqu'au 26 février 2010 à **l'Espace Modem,** 25 rue Yves Toudic 75010 Paris. Tél. : 01 48 87 08 18. www.modemonline.com
Et en mars à la **Gallery S. Bensimon,** 111, rue de Turenne, 75003 Paris. Tél. : 01 42 74 50 77.

Des pièces de 16 designers (édition à 12 exemplaires chacune) : Alban-Sébastien Gilles, Arnaud Lapierre, Marianne Guedin, Frédéric Ruyant, Noé Duchaufour-Lawrance, Sophie Larger, A+A Cooren, Cédric Ragot, François Azambourg, Arôme, Vincent Tordjman, Jérémy Wintrebert, Timothé Coutellier, Jérôme Gauthier, Sismo, Irina Volkonskii. Et de cinq enfants de 6 à 9 ans (pièce unique).

De 60 à 400 €.

THALÈS

Design
Vincent Tordjman
& Pierangelo Caramia



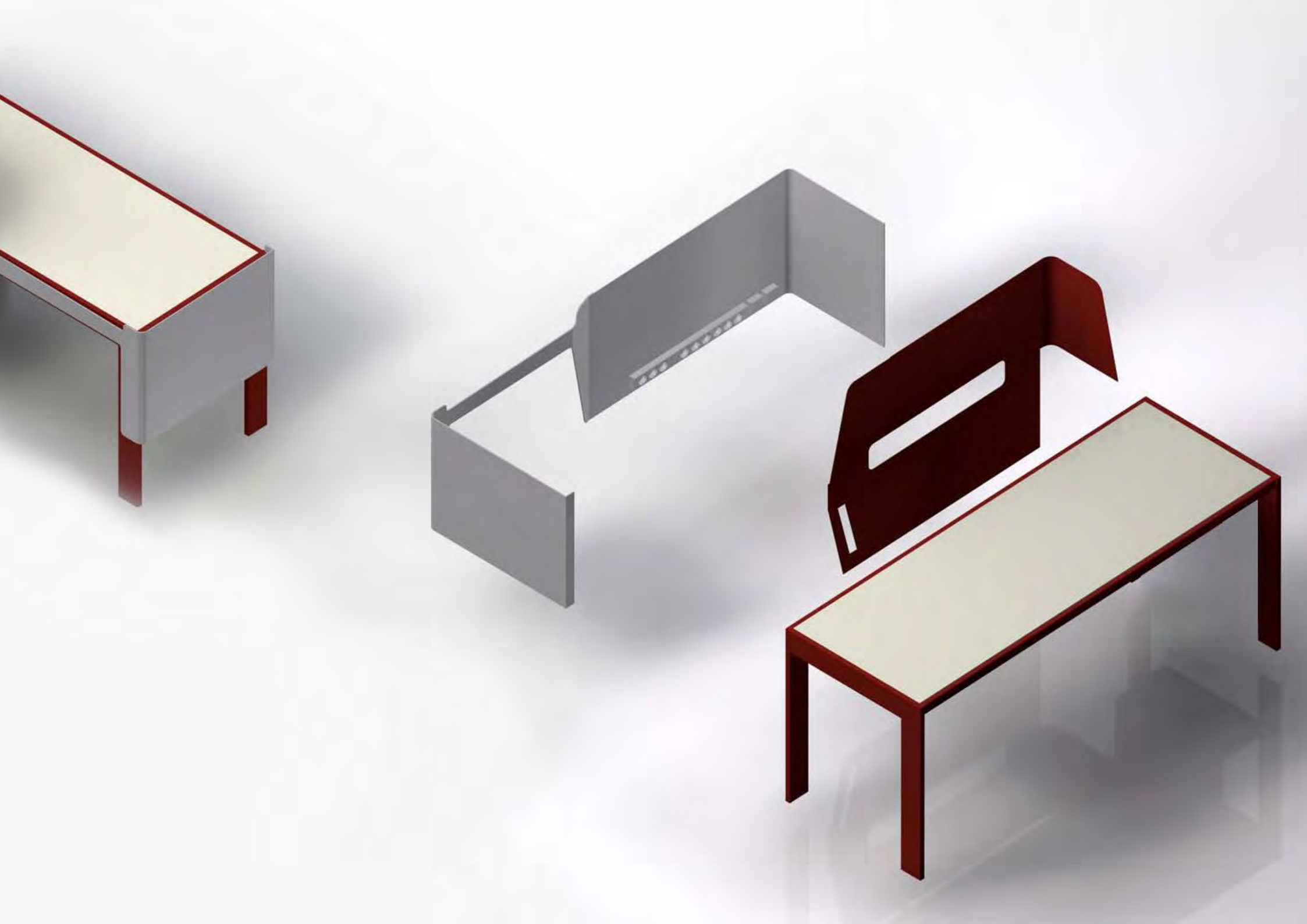
THALÈS

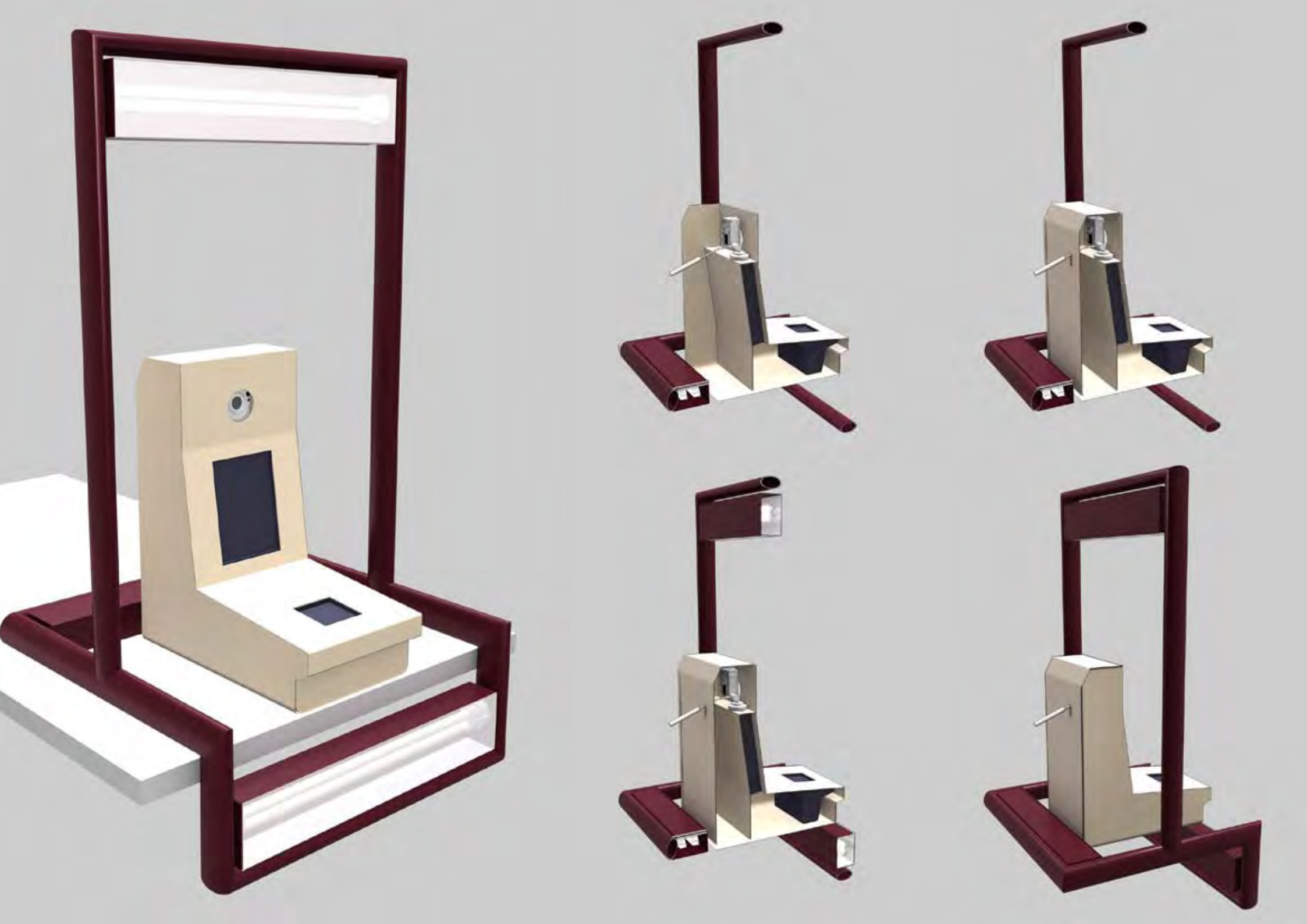
Thalès security systems

Furniture and integration design studies for the new biometric passports system.

Vincent Tordjman | Scénographie, design

2008 | Thalès





CHAISE L

Design
Vincent Tordjman

CHAISE L

Time & Style

Les deux coques d'assise et de dossier sont issues du même moule mais avec une découpe différente.

L SOFA

Design
Vincent Tordjman

L SOFA

Time & Style

L est un système de sofas comprenant simplement deux éléments, dont les combinaisons créent des figures et des systèmes d'assise très variés. Le système évidemment s'enrichit si on dispose de plus de deux pièces.

Ces combinaisons offrent deux hauteurs d'assises différentes, des pentes et recoins, qui favorisent la liberté de position et d'échange entre les usagers.

Les longueurs sont généreuses, on s'y allonge comme sur une chaise longue, et la basse hauteur nous rapproche du sol, en conformité avec les habitudes japonaises.

Avec un angle ouvert à 120°, le sofa propose une division de l'espace originale, alternative aux traditionnel canapé en angle droit.

TABLES 001, 002, 003

Design
Vincent Tordjman

TABLES 001, 002, 003

Villanova

A coffe tables set, made in Granito,
a mix of resin and mineral powders.
These artificially shaped and colored
tables play with the ambiguity
between natural and manufactured.

GEOGRAPHY

Design
Vincent Tordjman

GEOGRAPHY

Private client

Geography est une banquette-jardin, composée de deux éléments composables :
– une confortable banquette /chaise longue aux courbes organiques, comme un paysage, permettant de multiples positions assises ou allongées
– un bac à plantes mobile monté sur roulettes, comme une forêt en miniature.
Pour un moment de détente chez soi, comme au milieu de la nature !

Réalisation : Ufacto

DIGI-CABIN

Design
Vincent Tordjman

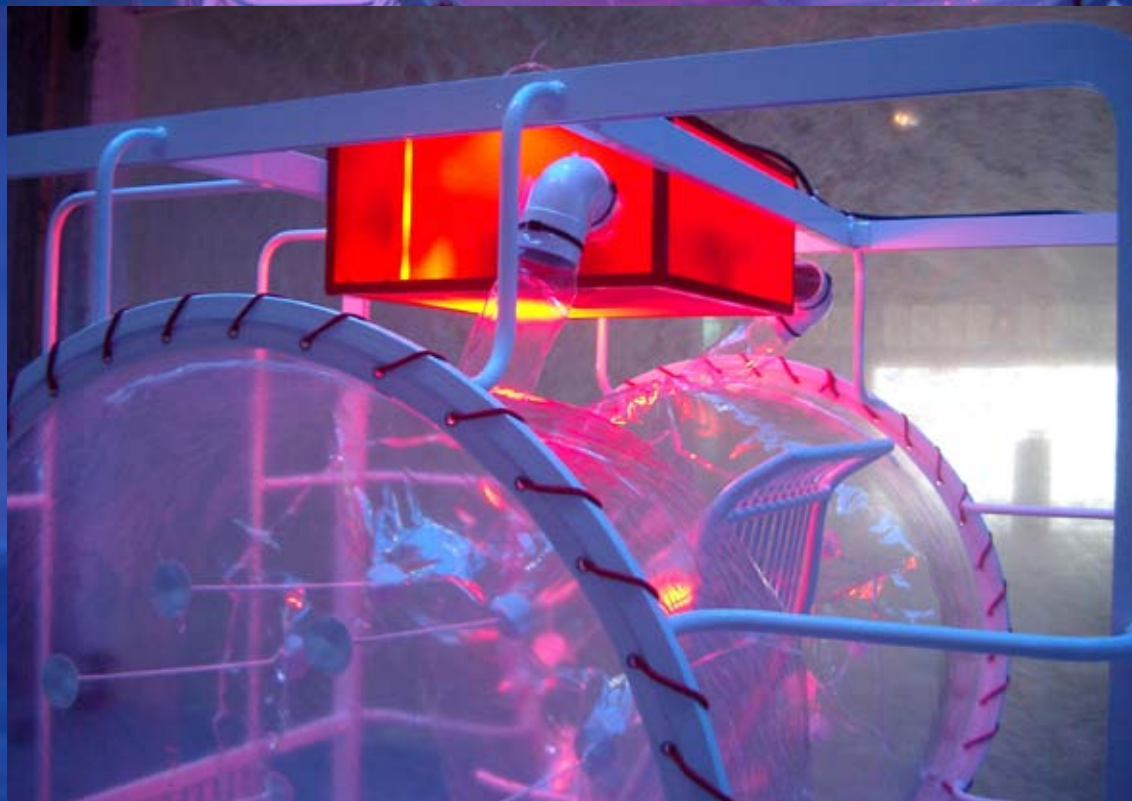
DIGI-CABIN

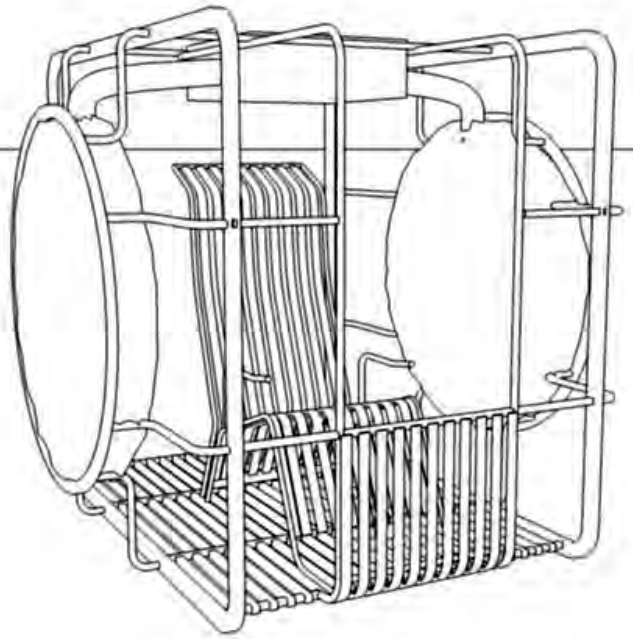
La Villette Numérique

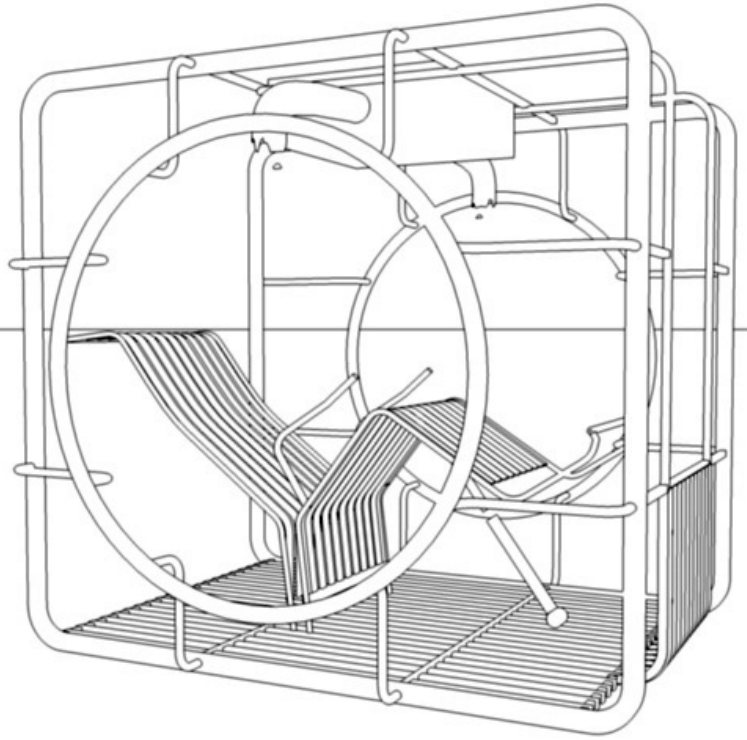
Digi-Cabin is an interactive video game module prototype, an interactive video game imprisons or ejects players or their avatars in this stacking cabin modules conceived in collaboration with Russian artist Olga Kisseleva.

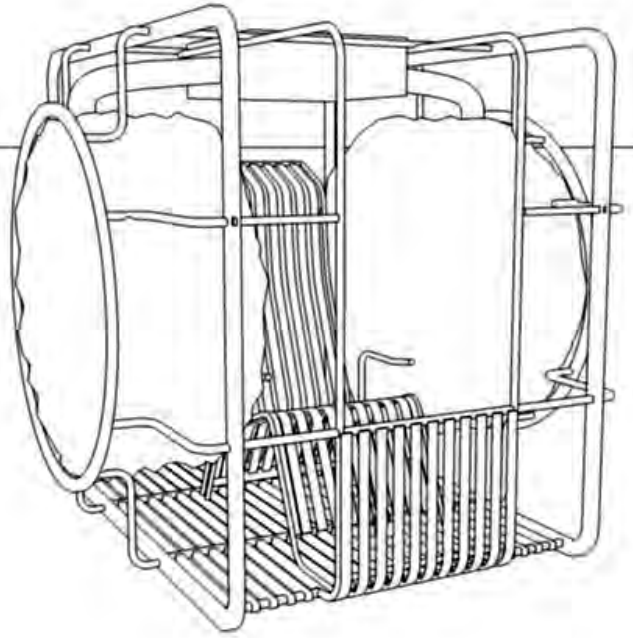
Visitors are invited to play and their acting on the virtual world influences their physical playing space.

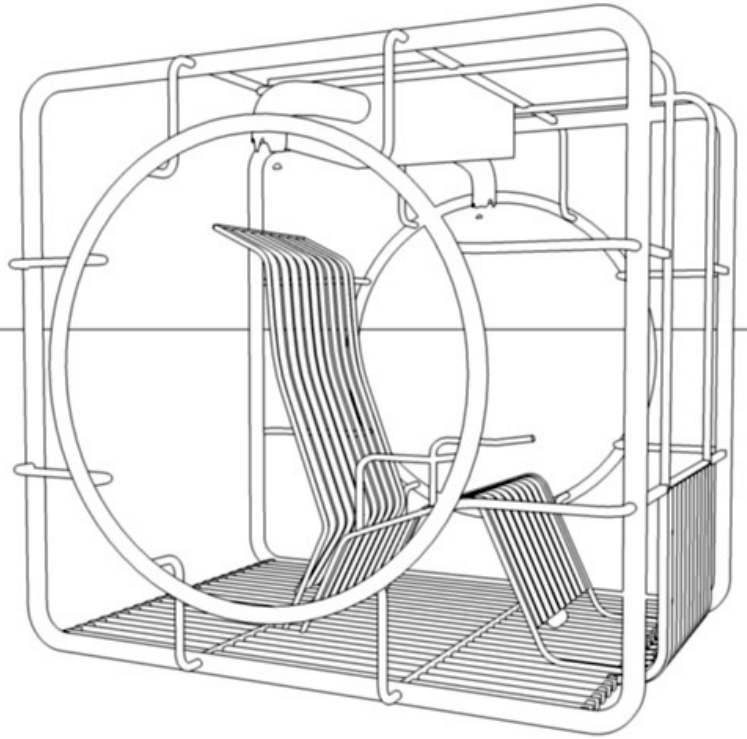
Prototype shown in la Passerelle, Brest – and in Power, la Villette Numérique, in September 2004.











LES DIVANS

Design
Vincent Tordjman

LES DIVANS

Cie Boomerang

Theater play about psychoanalysis. The audience sits in the armchairs, in a doctors' position. The actors are the analysis patients and speak in a confidence voice and posture provided by the lounge chairs.

Played in Mousson d'Été 2003, in Berlin Schaubühne, in Mexico and Guanajuato (Tintas Frescas festival).

MACROSS

Design
Vincent Tordjman

MACROSS

Tokyo Designers' Block

Hommage à Francois Azambourg

Comissioned by French Embassy in Japan, shown in a-poc Aoyama. Looks like a folded paper or a Macross (Japanese animation) robot, one-off furniture.

Francois Azambourg is a designer but he is cool still : he lend me his workshop space to build this chair on time for TDB 2003 !

TABLE INTERACTIVE

Design
Vincent Tordjman

TABLE INTERACTIVE

France Telecom R&D

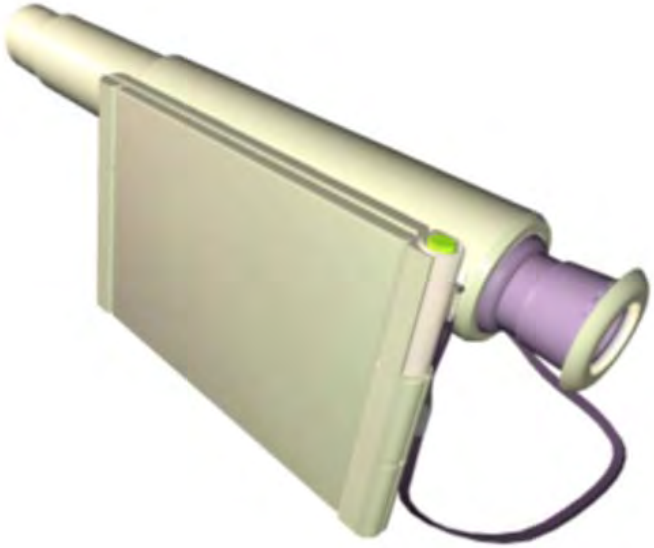
Interactive tables for France Telecom show-room in Issy-les-Moulineaux, introducing new network technologies and researches.

Video and content designed by Stéphane Robert and Benoît Musereau.

Sound design by Ludovic Poulet

eTOURISME

Design
Vincent Tordjman

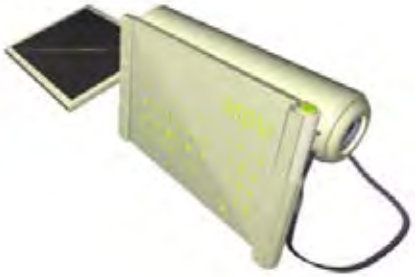
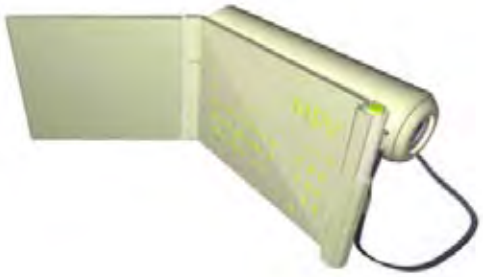


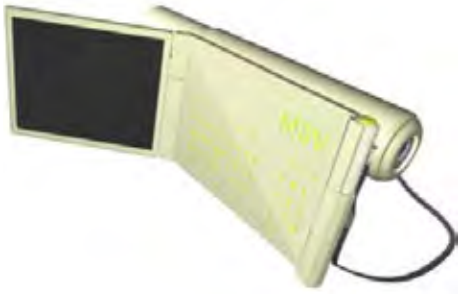
eTOURISME

France Telecom R&D

Research with France Telecom R&D laboratory: a personal assistant, a good quality camera, an electronic notepad, a web connectivity.

Now we have iPhones !



FLATMUSIC

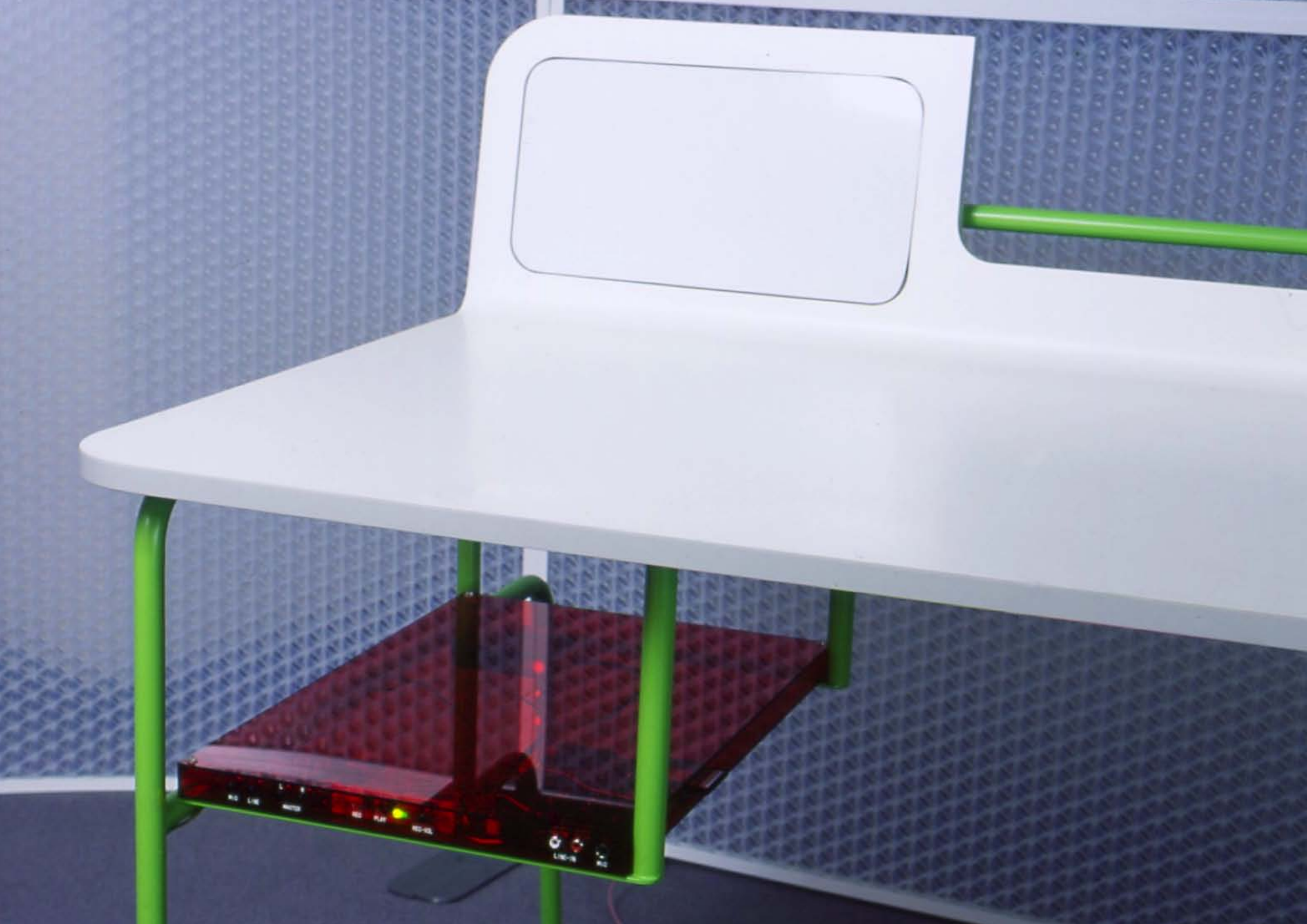
Design
Vincent Tordjman

FLATMUSIC

Amonet / HA2 /
France Telecom R&D

Flatmusic is a futuristic desk with integrated flatspeakers and digital player/recorder.

Flatmusic blends new digital audio technologies into the domestic furniture.



DINO

Design
Vincent Tordjman

DINO

Time & Style

Un simple geste suffit à transformer le fauteuil *Dino* en une chaise longue confortable qui trouve sa place à l'intérieur comme à l'extérieur. Des matériaux traditionnels sont utilisés de manière contemporaine. le mécanisme consiste simplement en un axe en inox traversant les pièces de bois.

Drum and bass, fauteuil convertible
Prototype, acajou lamellé-collé et acier, 56 x 178 x 72 cm déplié

BONIF + MILLENIUM

Design
Vincent Tordjman

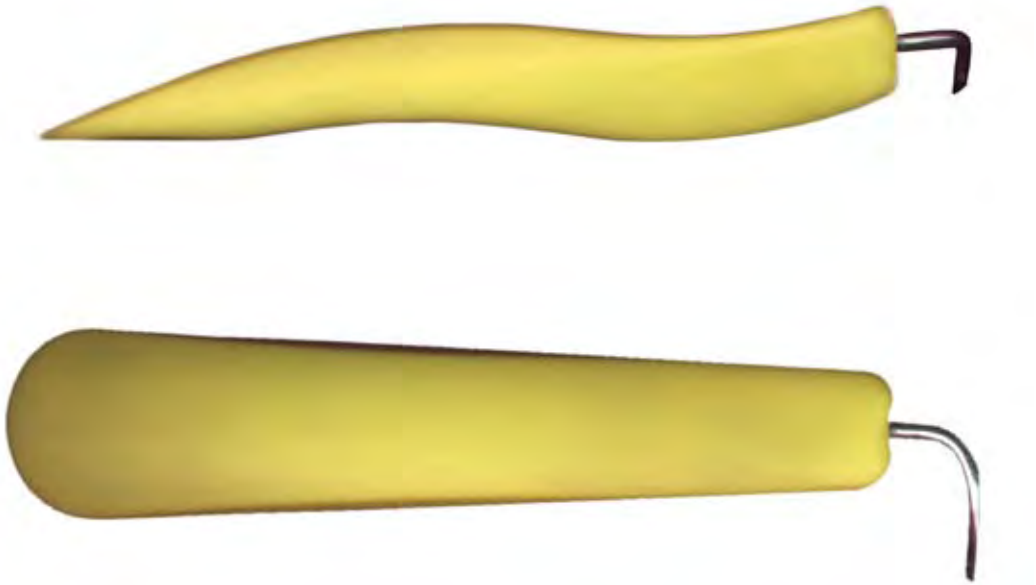
BONIF + MILLENIUM

Le Cèdre Rouge

Teak wood garden furniture.
Almost a decade before the “green design” craze, this project wished to mix a contemporary feeling with traditional outdoor furniture manufacturing techniques.

OSTRAQUICK

Design
Vincent Tordjman



OSTRAQUICK

Société Ostraquick

Ce couteau a été créé suivant un nouveau procédé breveté qui permet d'ouvrir l'huître sans effort : il suffit d'introduire la lame métallique dans un trou préparé dans la coquille et bouché d'une petite pastille percée, puis de tourner le couteau pour sectionner le nerf. L'outil est réalisé en plastique injecté. Son très faible coût de fabrication permet de le vendre avec une bourriche sans différence de prix notoire, dans l'idée de faciliter et démocratiser la consommation des huîtres.

Couteau à huîtres
Distribution Auchan, plastique injecté et inox, 125 x 25 x 16 mm

REVUE DE PRESSE

Auchan invente une nouvelle façon d'ouvrir les huîtres

Le 06 novembre 1997

Mots clés : Auchan

· Le système d'ouverture facile Ostra Quick est la nouvelle perle d'Auchan pour ses huîtres moyennes de Vendée. · Une exclusivité pour concurrencer les huîtres cachetées de Casino et autres distributeurs.

Après le fil et la cire alimentaire, voici le rivet d'Auchan ! En partenariat avec des ostréiculteurs vendéens et la société Musereau (propriétaire du procédé et conditionneur), l'enseigne lance en exclusivité une huître « prête à ouvrir » grâce à une sorte de rivet en plastique, inséré dans la coquille. C'est une clé, fournie avec la bourriche, qui permet - en la faisant tourner d'un demi-tour - de sectionner le muscle de l'huître pour l'ouvrir Sans risque de se couper. Purement mécanique, le procédé - appelé Ostra Quick- est, aux dires d'Auchan, « le seul mécanisable et donc démocratisable ». Sans compter qu'une fois percées et rivetées, les huîtres peuvent être remises dans l'eau. Constituant ainsi un stock prêt à assurer les fortes ventes de la fin d'année.

Un objectif limité

Seules sont concernées, dans un premier temps, les huîtres moyennes de Vendée, vendues 34,95 F la douzaine. Ce qui fait tabler l'enseigne nordiste sur 120 à 150 tonnes d'huîtres commercialisées la première année, soit environ 2 millions d'unités, la capacité de production étant par ailleurs limitée.

Par comparaison, Casino (qui a initié les huîtres cachetées à la cire alimentaire à sa propre marque) en a écoulé plus du double l'an passé ! Le procédé, breveté L'Ecail, a permis, tous circuits confondus, d'en vendre 1 100 tonnes. Le principe : meuler la coquille de l'huître à proximité du muscle et recouvrir l'entaille de cire alimentaire pour garantir l'étanchéité, juste avant son conditionnement. De façon à ne plus avoir qu'à enlever le cachet de cire, y introduire une lame de couteau et couper le muscle.

Depuis, le système a encore été peaufiné. « Pour que les huîtres bâillent à leur guise, nous avons amélioré l'élasticité du paraffinage alimentaire, explique Bernard Laugraud, ostréiculteur de Marennes-Oléron, coïnventeur de L'Ecail avec Alain Bizien, ostréiculteur de Carantec. Ce qui permet aujourd'hui de proposer la bourriche traditionnelle de 13 kg, en plus de la douzaine d'huîtres en barquette. »

La plupart des distributeurs - Casino, Continent et Carrefour en tête - présentent déjà sur leur étal les huîtres à ouverture facile. L'enseigne stéphanoise, seule à couvrir annuellement les bassins de Bretagne et de Marennes-Oléron, a fait de son huître cachetée le produit d'appel de son prospectus Coquillages. De même, une opération menée dans 40 magasins Carrefour proposait la variété Marennes-Oléron à 39,90 F le kilo, soit 25 F la douzaine !

Des spots TV pour 6,4 millions de francs

Les actions promotionnelles devraient continuer à se succéder jusqu'aux fêtes, ainsi que les campagnes publicitaires. A la récente vague nationale d'affichage Auchan répond par une série de spots télévisés du Comité national de la conchyliculture (CNC) et du Fonds d'intervention et d'organisation des marchés et produits de la mer (Fiom). Le montant global de l'enveloppe atteint 6,4 millions de francs. Et ce sans compter sur la réapparition du fil Fizz, annoncée par la Section conchylicole de Bretagne-Nord qui en détient la licence !

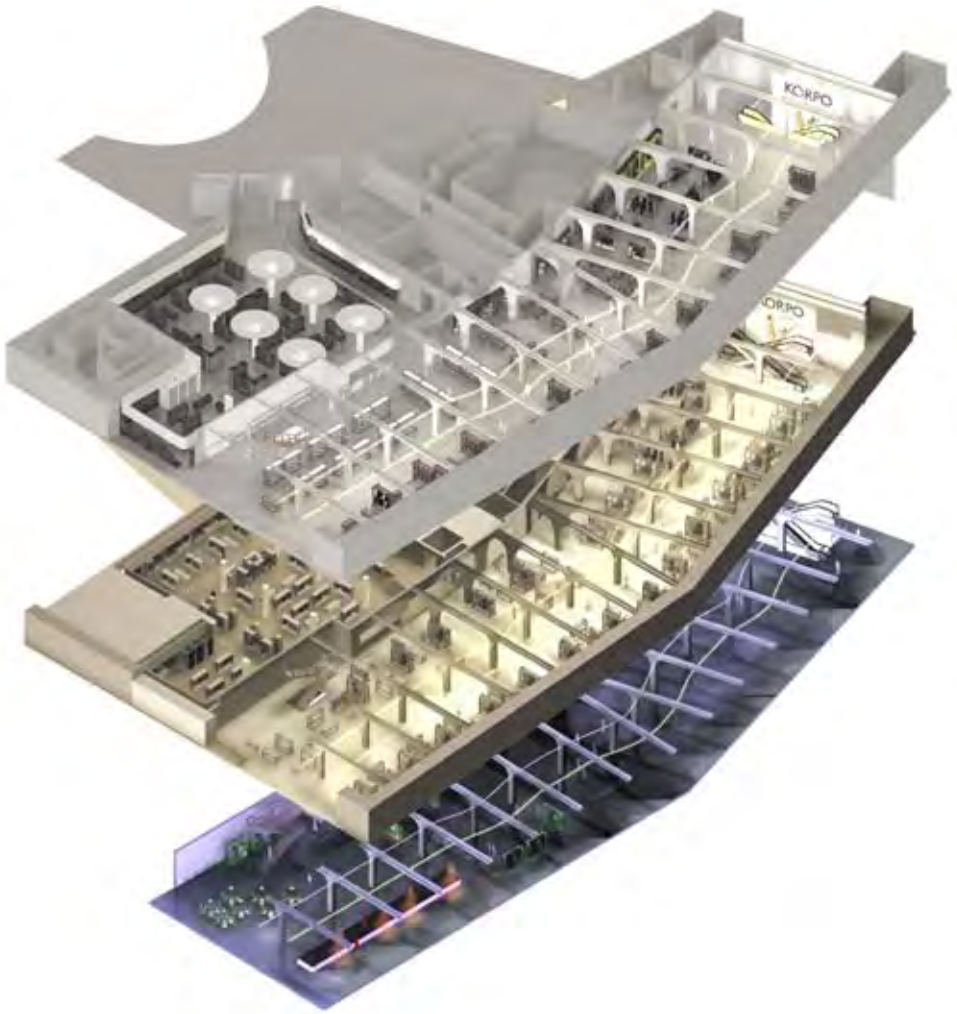
Cette course à l'ouverture facile s'inscrit dans un contexte de revalorisation de la filière. « Nous travaillons avec une cinquantaine de producteurs, dont certains depuis plus de trente ans, et assurons une traçabilité totale, du naissain jusqu'au magasin, sur diverses origines, toutes 100% françaises », explique Patrick Tota, responsable du développement poissons chez Carrefour.

De son côté, Auchan a développé les filières de production et a ainsi fait redécouvrir à ses clients les Perles vertes de Vendée ou les Huîtres extra d'Utah Beach, pour ne citer qu'elles. D'ailleurs, si les résultats d'Ostra Quick sont concluants, l'enseigne nordiste envisage une extension du système aux autres régions de production.

ARCHITECTURE + INTÉRIEUR

KORPO

Architecture + intérieur
Vincent Tordjman
& Pierangelo Caramia

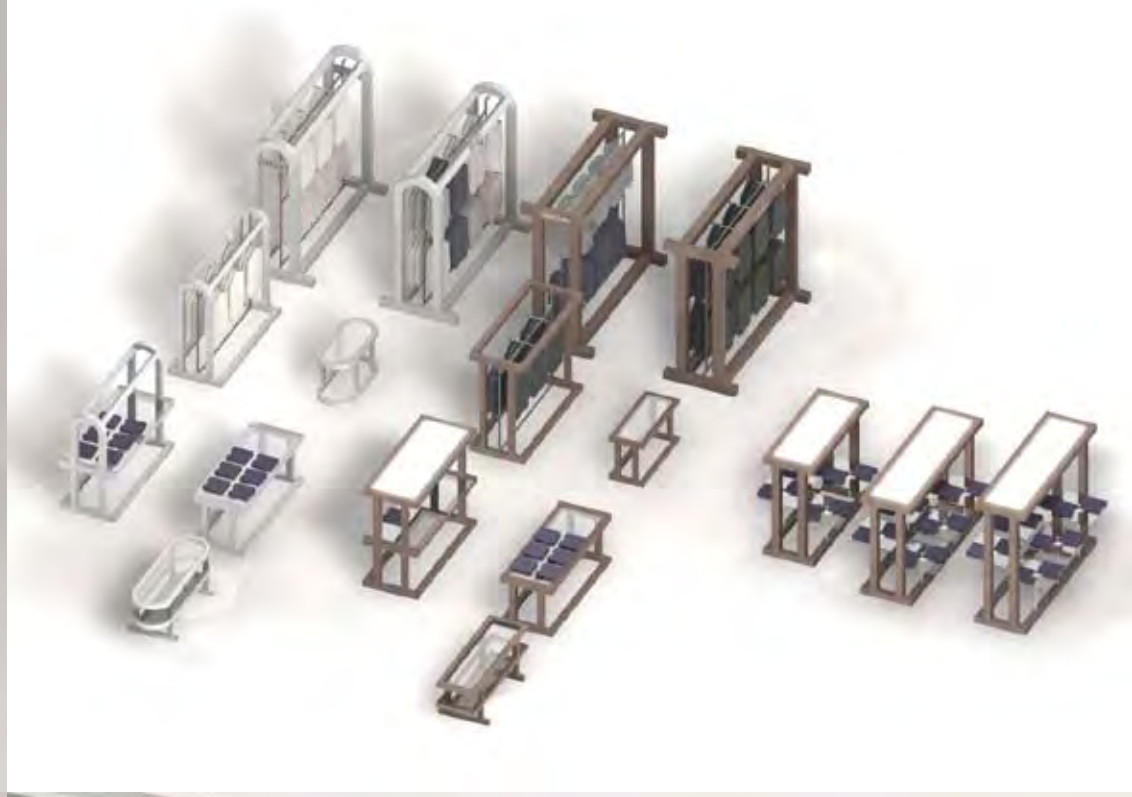


KORPO

Korpo (Moscou)

Galerie commerçante sur trois niveaux : vêtements homme, femme et sport.

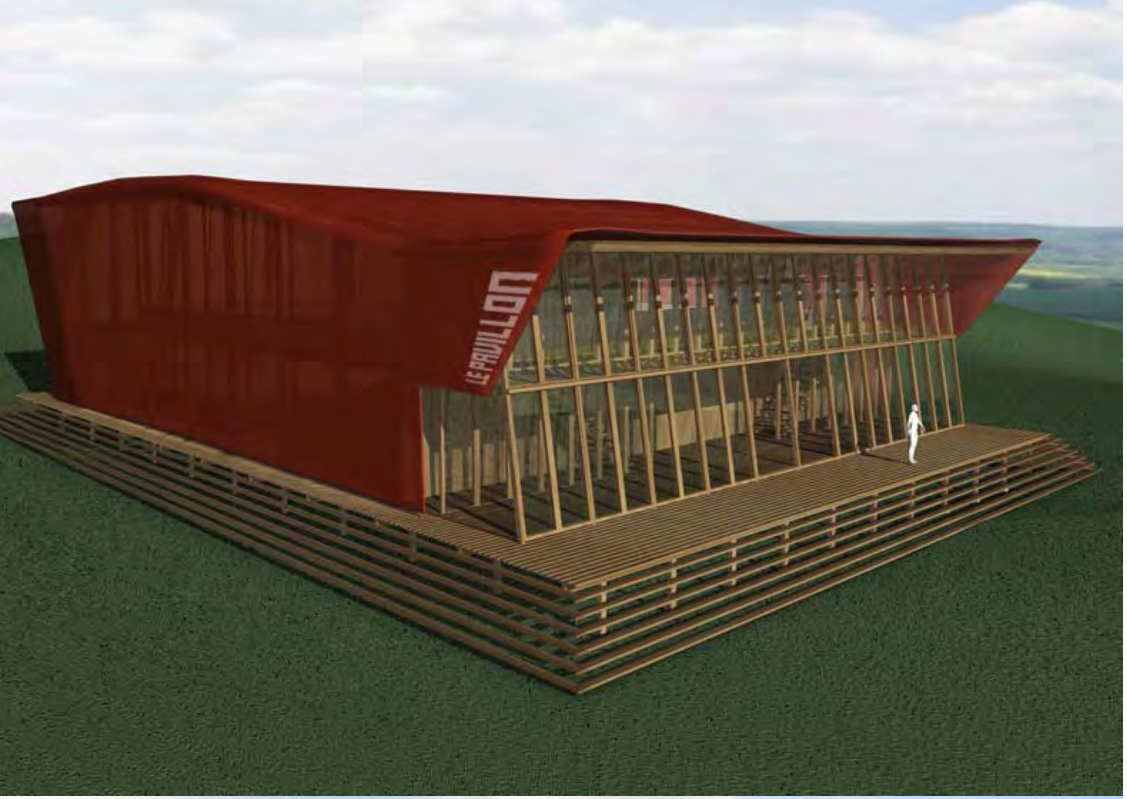
Calvin Klein
Calvin Klein

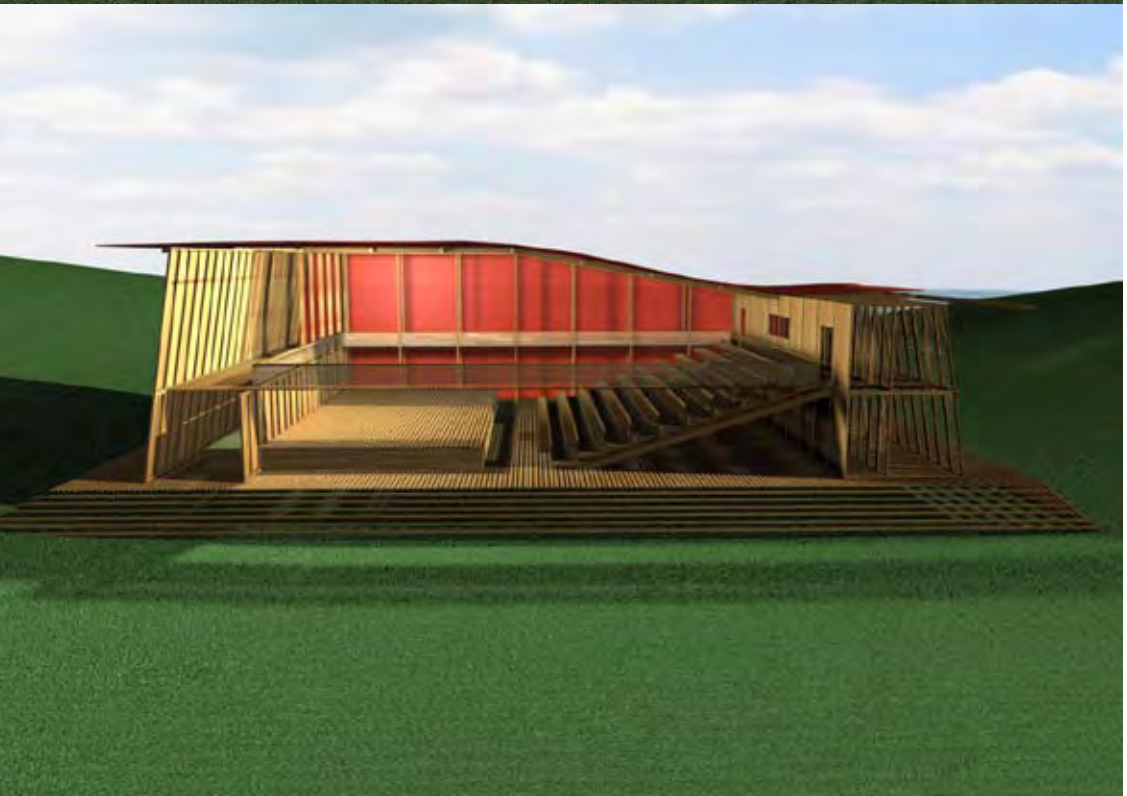


lady & gentleman CITY

LE PAVILLON 54

Architecture + intérieur
Vincent Tordjman



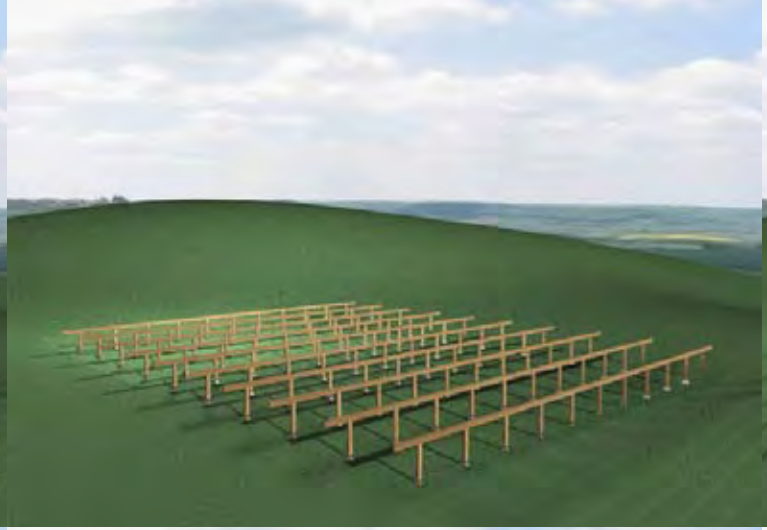
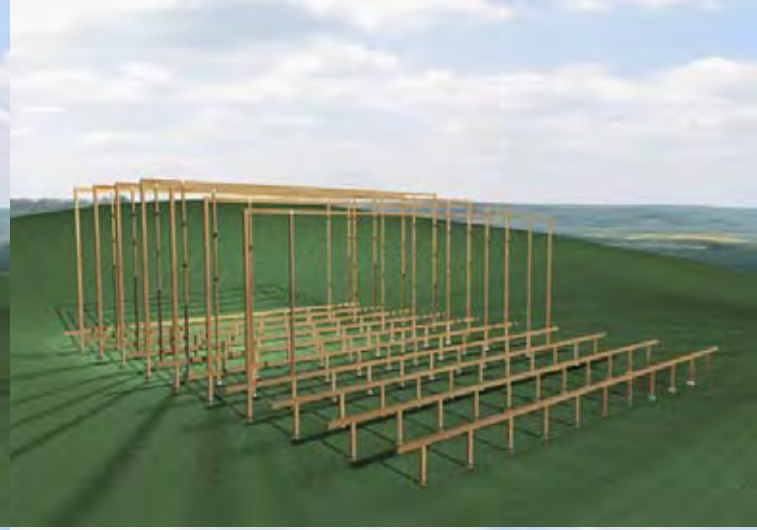


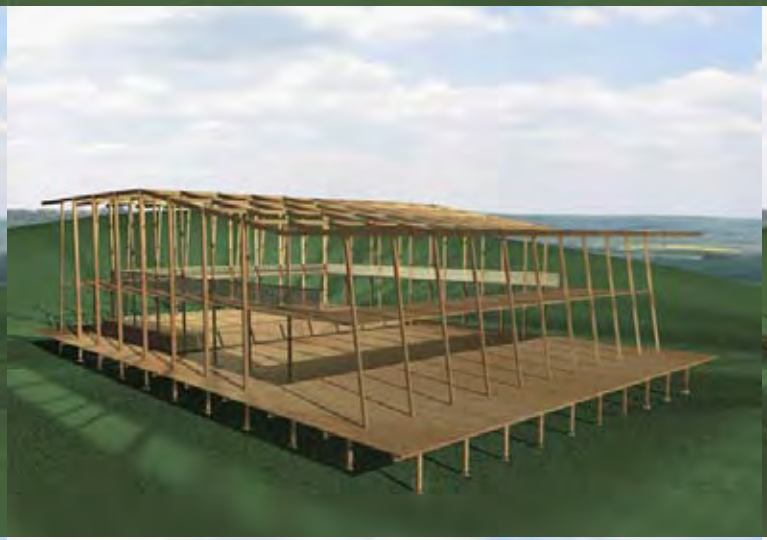
LE PAVILLON 54

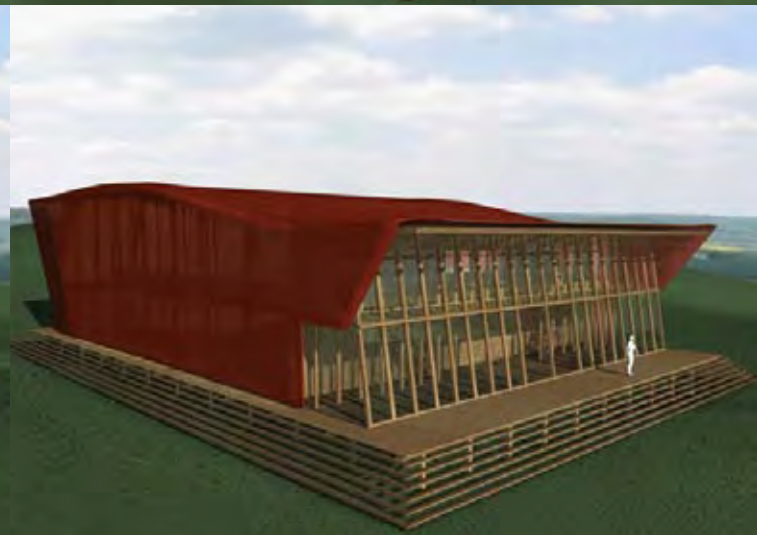
Conseil Général 54

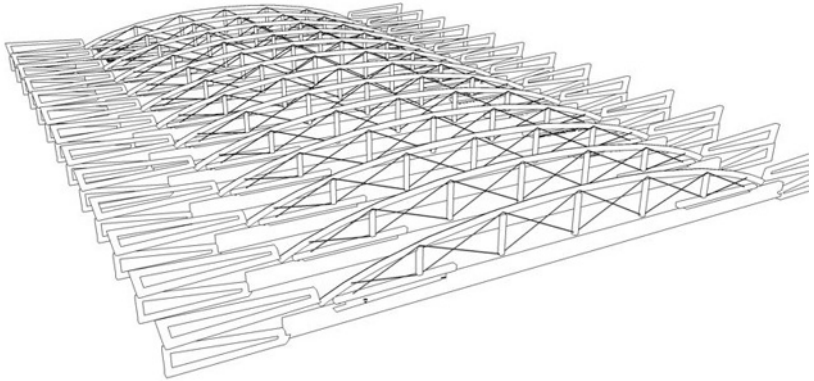
Mobile theater architectural project.
Technical study: Stageco.

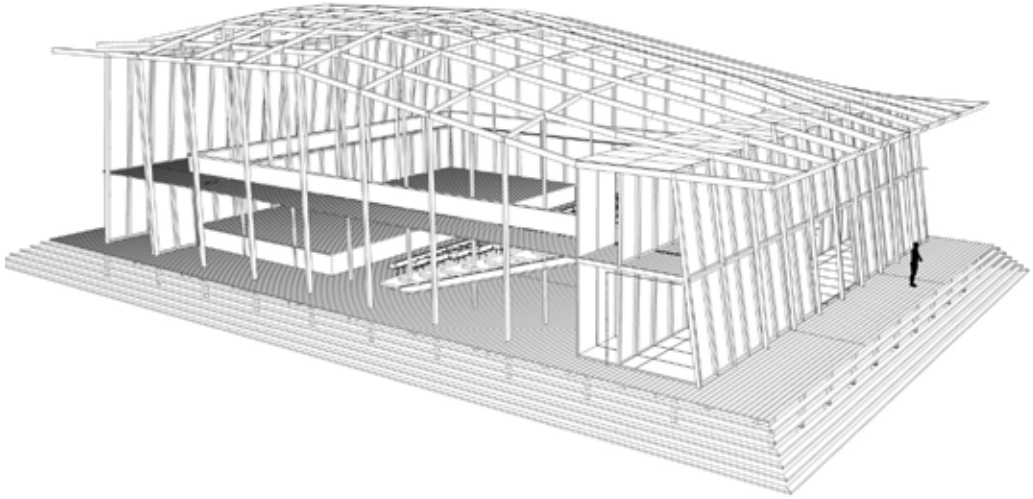
The challenge was a quick 3 days
setup on any kind of floor.

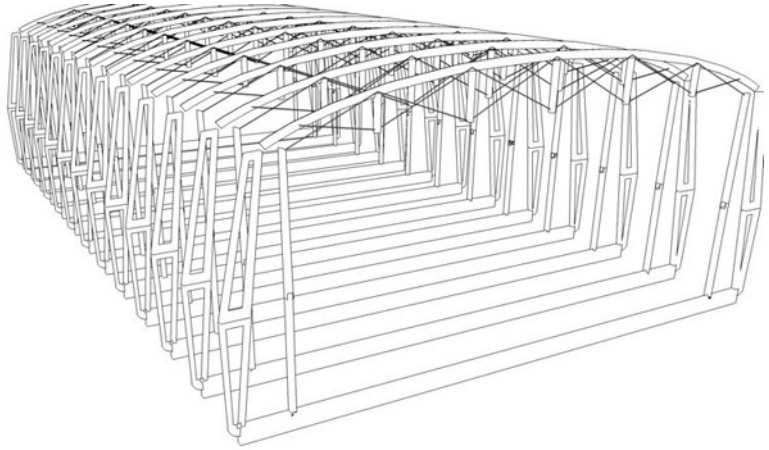



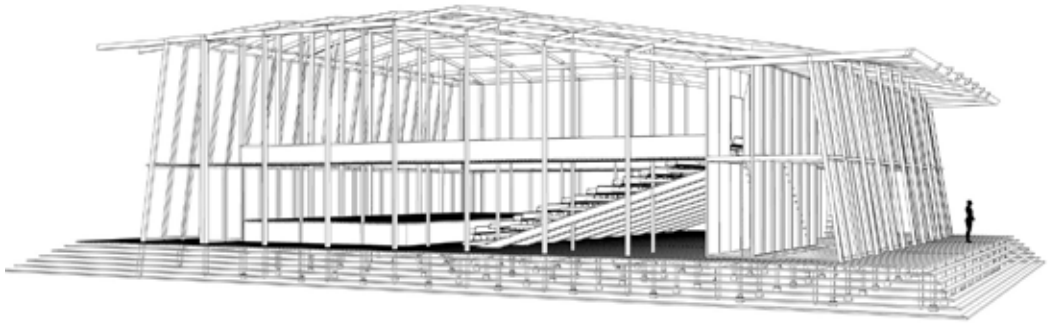


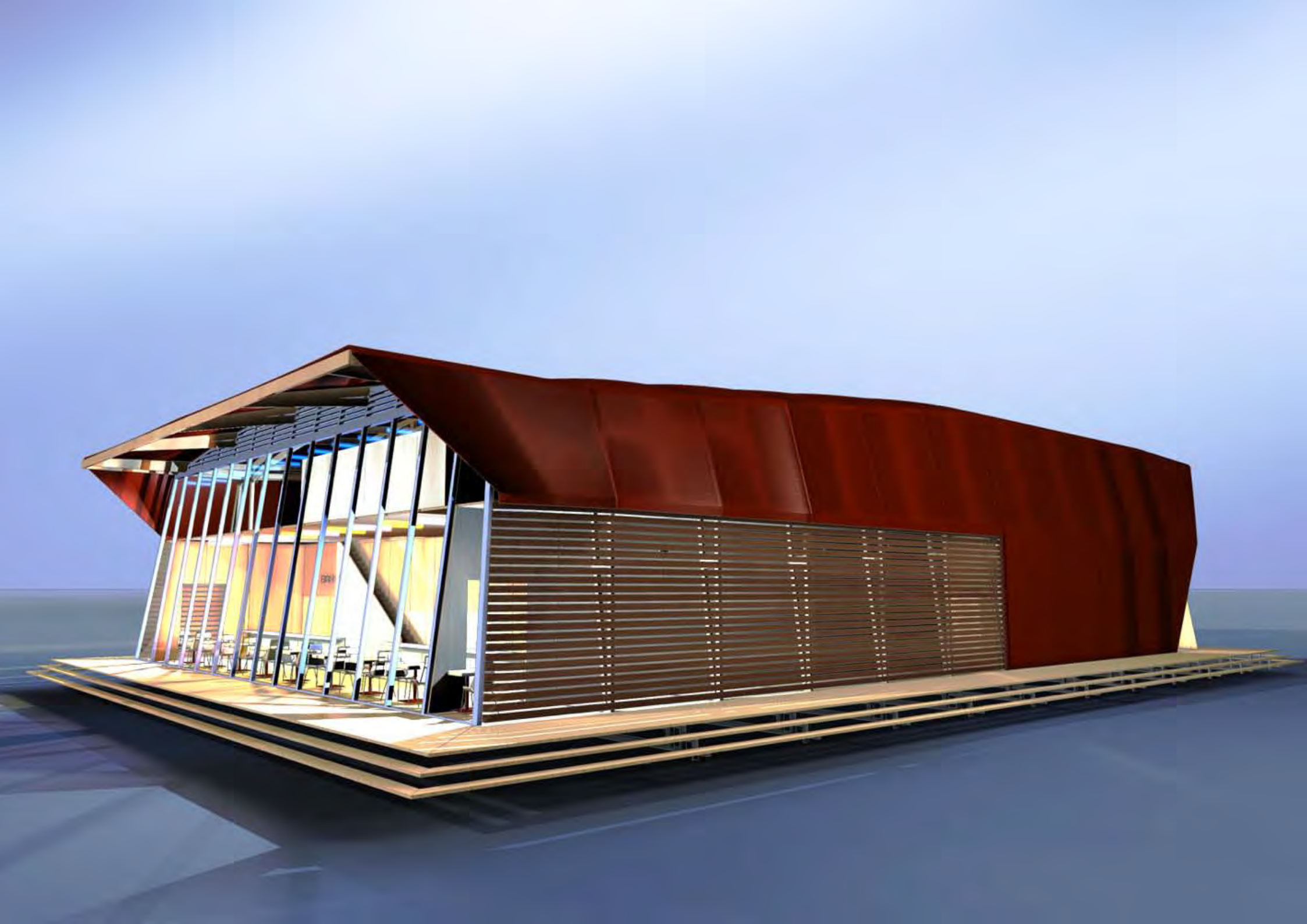


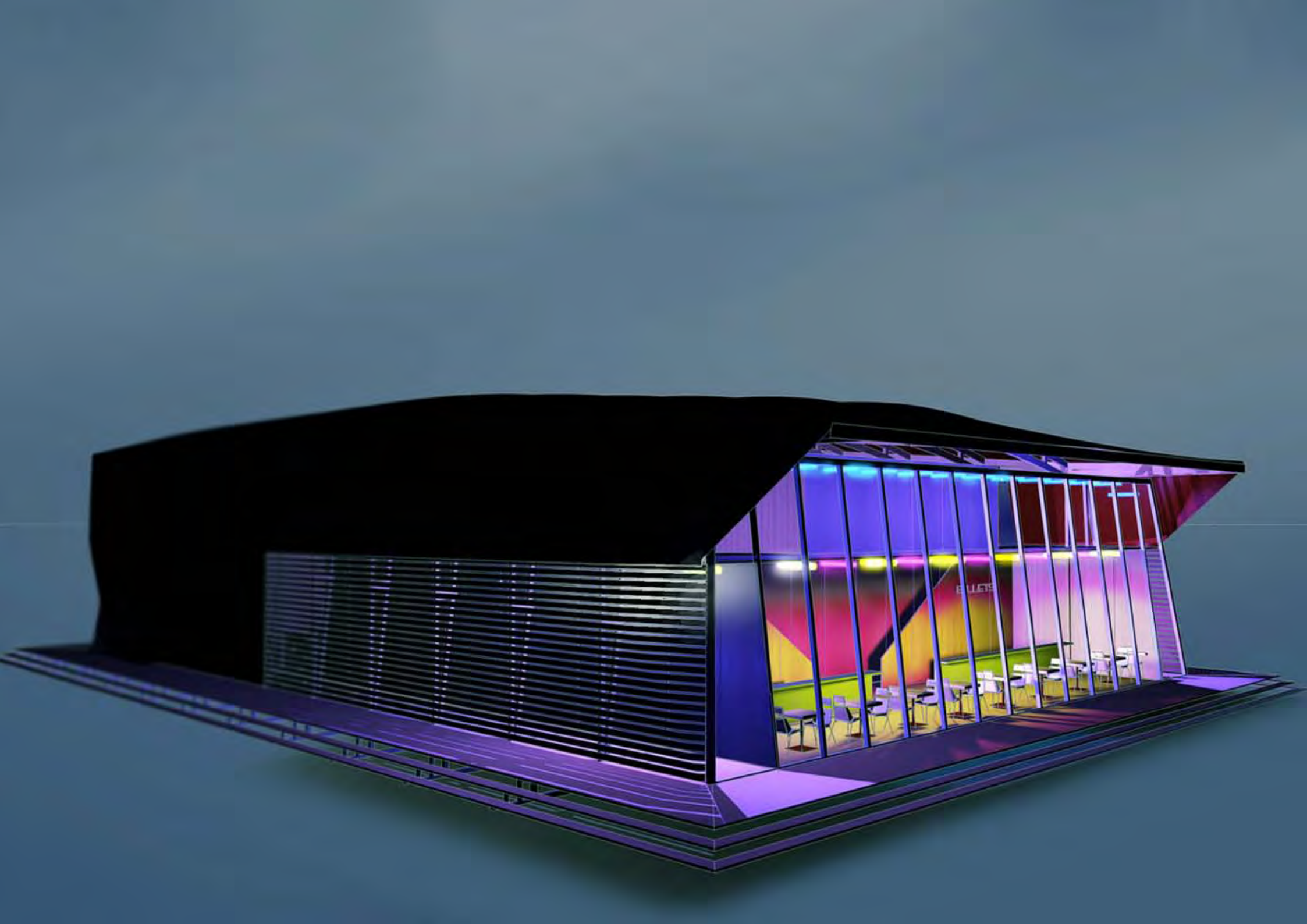


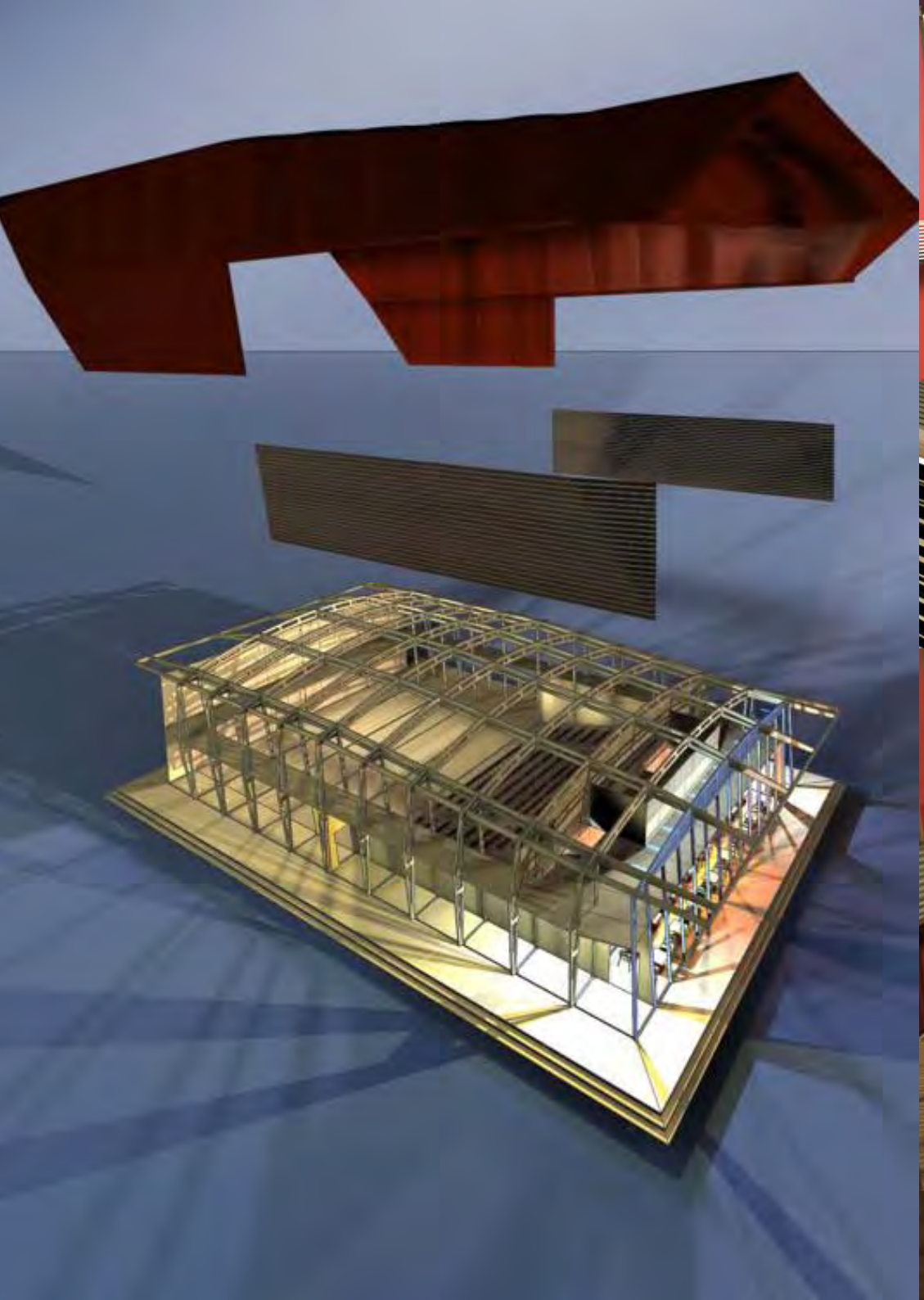












DOCOMO

Architecture + intérieur

Vincent Tordjman

DOCOMO

NTT Docomo

Mobile phone agency and café
for Japanese operator DoCoMo
in Fukuoka, Japan.

Design team: Yoshida Ryutaro,
Shiroichi Manabu @ Time & Style,
Vincent Tordjman.

NTT DoCoMo
CAFE
CENTRINO

CAFE
CENTRINO

CAFE
CENTRINO

FR FRAME
wallpaper
BLUE
BLUEPRINT

NTT DoCoMo
ドコモバル リバークォーク北九州デコシティ店

NTT DoCoMo

IMASAKA

Architecture + intérieur
Vincent Tordjman

IMASAKA

Famille Imasaka

Japanese traditional Sushi
restaurant in Kita-Kyushu, Japan.

Design team: Yoshida Ryutaro,
Shiroichi Manabu @ Time & Style,
Vincent Tordjman.

VINCENT TORDJMAN

Scénographe, designer

8, passage de la Bonne Graine, 75 011 Paris
Tel. +33 9 52 47 82 86
Portable +33 6 89 37 70 64
http://www.vic-net.com
vicnet@vic-net.com

Vincent Tordjman conçoit des scénographies de théâtre, d'opéra et d'expositions, des décors de théâtre, des projets d'architecture intérieure et du mobilier. Il monte également des projets pluridisciplinaires joignant plasticiens, musiciens, graphistes.

Il produit aussi de la musique et du design sonore sous le nom de Vicnet.

Sa conception de l'espace inclut une considération attentive au détail des objets qui le constituent, y compris les plus immatériels comme le son et la lumière, pour proposer aus spectateurs ou utilisateurs des expériences radicales et nouvelles.

Il enseigne à l'école Camondo, Paris, et à l'école des Beaux-Arts de Rennes, département Design.

Formation

1998 Diplômé de l'École Nationale Supérieure des Arts Décoratifs, Paris, section design mobilier.

1995 Maîtrise de Philosophie, Paris IV Sorbonne, département Esthétique.

1993 Diplôme du Conservatoire National de Metz (théorie musicale et piano).

Résidence

1997 Lauréat de la villa Kujoyama, Kyoto, Japon, résidence sous tutelle du ministère des Affaires étrangères français.

Scénographie

2012 Théâtre Vidy-Lausanne**,** *Résumons-nous,* d'après Alexandre Vialatte

2011 Opéra de Metz, *Françoise de Rimini*, de Ambroise Thomas, scénographie et mise en scène.

2010 Opéra du Sichuan, Chengdu, Sichuan, Chine / Grand Théâtre du Luxembourg/Théâtre de Vidy-Lausanne: *Flowers in the mirror*, opéra chinois liant la tradition à un esprit contemporain, scénographie et mise en scène.

2009 Théâtre de Vidy-Lausanne, Suisse : *La Fabbrica*, de Ascanio Celetini, avec Giovanna Marini.

2008 Opéra National de Lorraine : *Le Tribun*, de Maurizio Kagel, avec Dominique Pinon.

Grand Théâtre du Luxembourg: *Yvonne, Princesse de Bourgogne*, de Witold Gombrowicz.

FIAT – Iveco : scénographie d'un spot publicitaire, avec Pierangelo Caramia

2007 Centre Dramatique National, Nancy : *La Tête de l'Homme*, texte de Florence Pazzotu.

Centre Dramatique National, Nancy : *Classe*, texte de Blandine Keller.

Théâtre du Rond-Point des Champs-Élysées : *Vers toi Terre Promise*, de Jean- Claude Grumberg.

2006 Théâtre de la Commune, Aubervilliers: *Slogans*, Maria Soudaïeva, Antoine Volodine.

2005 Théâtre de la Ville, Paris : *Face de cuillère*, de Lee Hall, avec Romane Bohringer.

Théâtre National de Chaillot, Paris : *Anna et Gramsci*, Bernard Noël.

Théâtre de Vidy / Lausanne : *Éloge de la faiblesse*, Alexandre Jollien.

Théâtre de la Ville, Paris : *la Fille aux Rubans Bleus*, Yedwart Ingey.

2004 Théâtre National de la Colline, Paris : système de projection panoramique synchronisé à l'image pour une scénographie de Yannis Kokkos.

Cité de la Musique, Paris / Opéra de Lorraine, Nancy: *Der Kaiser von Atlantis*, Viktor Ullmann.

Festival d'Avignon / Centre Dramatique National de Nancy: *Daewoo*, de François Bon. Spectacle ensuite récompensé par un Molière.

2003 *Les Divans*, coproduction France - Mexique, festival Tintas Frescas, AFAA, mise en scène Michel Didym.

2002 Comédie Française, Paris : *Quatre avec le mort*, de François Bon.

France Telecom Recherche et Développement : scénographie de plusieurs espaces d'exposition, conception de dispositifs multimédias dans différents espaces : les Jardins de l'Innovation, la Villette Numérique, le Centre des Arts d'Enghien-les-Bains).

France Telecom Recherche & Développement, Tokyo : scénographie du showroom des bureaux de Shinjuku.

2001 Région Ile de France / Centre de Promotion du Livre de Jeunesse de Saint-Denis: installation sonore itinérante destinée aux lycées.

2000 CDN de Nancy, théâtre National de la Colline, Paris : *Vie de Myriam C.*, François Bon.

1999 Parc Naturel Regional du ballon des Vosges : scénographie de l'exposition "Faits d'hiver".

Kyoto Festival des Arts : *Fariboles*, monologue d'après Rabelais, avec l'acteur Didier Galas.

Architecture et architecture d'intérieur

2008 Grand magasin KORPO, Moscou : conception de l'identité et du mobilier avec Pierangelo Caramia, architecte.

2007 RITTER, Moscou : conception de l'identité et du mobilier pour une marque de vêtements, avec Pierangelo Caramia.

2006 Conseil Général de Meurthe-et-Moselle : conception d'un théâtre mobile itinérant de 300 places, projet et étude de faisabilité, avec l'entreprise Stageco et Chrisyian Zoméno, architecte.

2004 Imasaka : restaurant traditionnel japonais sur trois niveaux, Fukuoka, Japon.

2003 NTT DoCoMo, Fukuoka, Japon : concept et architecture intérieure d'un espace commercial partagé entre une agence de téléphonie et café , pour l'opérateur japonais.

2001-2002 Time & Style : projet pour un complexe d'appartements.

Dolce, Tokyo : concept de boutiques de vêtements, Tokyo.

1998 Crédit Commercial de France / filiale Sinopia : agencement et mobilier d'accueil.

1997 Golfe de Spérone (Corse) : architecture intérieure et mobilier d'une villa.

1996 - 1998 Collaborateur de l'agence Ory-Gomez, design sur des projets pour: Céline, Guerlain, hôtels Libertel , LVMH, Gaz De France, Studios de Boulogne, Yung et Rubicam.

Design

2013 Meuble multimedia *Wide*, aide à projet VIA 2013.

2013 Levis', installations interactives avec DFA / EdBanger, boutique Champs-Elysées, Paris.

2010 *iGuzzini*, Italie, design pour la table, prototyp *UNI.*

2008 Groupe THALÈS, Étude industrielle pour un dispositif d'acquisition et d'édition de passeports biométriques, avec Pierangelo Caramia.

2005 Villanova : tables basses en pierre de synthèse.

2004 Tokyo Designers' Block / Esprit Design France / l'Ambasssade de France: fauteuil *Macross*, exposition chez *a-poc*, Issey Miyake, Tokyo.

Cité des Sciences et de l'Industrie / Power, La Villette numérique : Digi-cabine, installation interactive, collaboration avec l'artiste Olga Kisseleva.

Time & Style, Japon : collection de mobilier "L" (assises, tables basses).

G3ography: banquette – jardin d'intérieur en matériaux composites, commande privée.

2001 Time & Style : Telegum, système de paravents en silicone nids d'abeille

Flatmusic, table multimédia intégrant une technologie innovante de hauts-parleurs ultraplats et d'amplificateur – enregistreur digital, avec HA2, Amonet

2000 le Cèdre Rouge: banc Millenium, Label VIA 2000.

1999 VIA / Pole Lorrain d'Ameublement Bois : collection de sièges *Oxo*, développée avec des artisans régionaux.

1998 Rezo, système d'assises, étude prototype par Fermob.

1997 Cèdre Rouge : collection Bonif en teck de plantations (Label VIA 1997).

VIA: appel permanent (fauteuil transformable Di_no)

Ostraquick: design d'un couteau à huîtres suivant une technologie brevetée, distribution exclusive Auchan.

1996 - 1998 Collaborateur du designer Didier Gomez: mobilier et luminaires pour les marques Ligne Roset, Cinna, Artelano.